

Le Grand Dédé

L'esprit des aigles, 2010
N° 147 rue Jourdan, 1060 Bruxelles
Adresse mail : aebai-asbl@hotmail.com
Diffusion L'Esprit des Aigles
ISBN 978-2-87485-007-3
Dépôt légal D /2010/ 11.189 / 2

.....
Tous droits de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays
L'esprit des aigles Editions

Bernadette Herman

Le grand Dédé
La ruelle maudite

L'esprit des aigles

Préface

Après trois romans, *Qasida*, *El Mektoub* et *La Gardienne du Kiosque*, écrits avec l'algérien Abdelkader Boucharba, Bernadette Herman prend son envol, toute seule.

A bord de son dernier ouvrage, **Le Grand Dédé : La Ruelle Maudite**, elle met en scène une belle brochette de personnages truculents. A commencer par le jeune héros, le prénommé Dédé qui, sous des airs d'idiot du village, se révélera bientôt très malin. Au bistrot, trois « vieux de la vieille », Arthur, Ferdinand et Mathieu, jouent d'abord les potaches. Au fil des pages et de nombreuses péripéties, ils auront des rôles déterminants. Pour nouer l'intrigue, on aura droit à une poignée d'individus inquiétants et de crimes louches, avec une police qui reste dans l'impasse.

L'action débarque dans les méandres de la prostitution et de la pédophilie...

Pas d'affolement, Bernadette Herman a toujours le ton décalé et un humour irrésistible, qui interviennent aux justes moments !

L'auteur adore d'ailleurs les coups de théâtre. Dédé, l'apprenti-détective, va surprendre tout le monde : seul, il va résoudre l'énigme de la mort mystérieuse de sa propre mère. Mais l'écriture va rebondir quand le jeune homme tombera sur d'autres secrets et d'autres meurtres. Trop tard, il a le virus et ne lâchera l'aventure palpitante qu'au bout de ses enquêtes !

Et vous ne lâcherez ce polar humoristique qu'au dénouement, à la dernière page. La gouaille et l'humour présents à chaque ligne, dans chaque dialogue, sont évidemment caractéristiques de Bernadette Herman. Ne boudez pas votre plaisir !

Le Grand Dédé

La Ruelle Maudite

Prologue

A Belvier, le maire, Monsieur Dumont, en était à son troisième mandat. Il avait réagi rapidement en expédiant requête sur requête aux responsables de la préfecture afin d'éviter la mort de son village natal, causée à court terme par l'exode de la jeune population allant chercher ailleurs ce qu'elle ne trouvait plus chez elle.

Il leur avait proposé une série de mesures incitatives pour ramener des investisseurs, des commerçants, un médecin et un pharmacien dans la place. Mais la lenteur administrative et la bureaucratie ne facilitaient pas démarches. Monsieur le maire voulait faire revenir la jeunesse paysanne dans son village en y créant de nouveaux emplois et des loisirs attractifs.

Quelques mois plus tard, après de nombreux courriers, ses demandes aboutirent enfin. Madame Lavendier, médecin généraliste, fut la première personne à venir s'installer dans une maison abandonnée, transformée en cabinet médical. Deux jours plus tard, son mari, pharmacien de son état, arriva à son tour.

Quelques semaines encore et des ateliers ouvraient leurs portes : une menuiserie, une ferronnerie et une boulangerie. Puis, pour offrir des loisirs, une salle de cinéma afficha son premier film.

Peu à peu, la population du village augmentait. Des lots de terrains à bâtir furent vendus à bas prix aux investisseurs privés. Les épiciers, le boulanger et divers commerçants voyaient tout cela d'un très bon œil. Le commerce allait enfin reprendre.

Chapitre I

Le plus heureux dans l'histoire c'était René, le patron du café de la place de l'église. « Le Bistrot », disait l'enseigne au néon, était un petit estaminet de village aux murs blanchis à la chaux, garnis de grands panneaux publicitaires pour la plupart en tôle émaillée. Le modeste mobilier faisait la nique à un vieux comptoir en bois recouvert d'un formica rouge brillant. Sur une grande étagère murale, on pouvait voir un rassemblement de coupes qui rappelait tous les matchs que la défunte équipe de football avait gagnés. Dans le fond de la salle, un grand billard américain tenait compagnie à un flipper et à un baby-foot flambants neufs. « Les jeunes peuvent revenir, ils auront de quoi s'amuser », lâchait René aux curieux. Il était temps, car pendant les quinze dernières années, il avait eu bien souvent du mal à boucler les fins de mois.

Par ailleurs, les travaux prévus pour la construction de nouveaux bâtiments battaient leur plein. Ça allait du terrassement à la maçonnerie, en passant par tous les corps de métiers. Il était normal que tous ces ouvriers viennent se rincer le gosier après le boulot. Si bien qu'à partir de dix-sept heures, le Bistrot ne désemplissait plus. Hélas, ce nouveau ramdam ne plaisait pas à tout le monde. Les trois vieux

habitués du troquet, figés à leur place habituelle, ne voyaient pas ça de gaîté de cœur.

- Fini les belotes avec René, c'est bien trop bruyant maintenant, avec tous ces gens. Et d'ailleurs, ce lâcheur ne pense plus qu'à remplir son tiroir-caisse. Même la Josette est de mèche. Avec ses décolletés profonds et son maquillage électrique, elle joue les attrape-mouches avec les nouveaux clients. « Et cet imbécile de René qui ne voit rien. Le con ! » éructa Arthur, le plus teigneux de la bande.

Ferdinand et Mathieu opinèrent en silence, trop absorbés à observer le manège du nouveau pharmacien et de sa femme sur le trottoir d'en face.

Georges, le pharmacien, avait la quarantaine bedonnante et le poil rare. Comme beaucoup de chauves, pour compenser son manque de pilosité crânienne, il laissait une barbe et une moustache anarchiques lui dévorer la moitié du visage. Il avait l'air d'un personnage mou et sans caractère. Cet homme-là n'avait vraiment rien d'attirant

Par contre, Brigitte, son épouse, était une belle grande femme à l'allure sportive. Ses cheveux châains, coupés court, bouclaient autour d'un visage dont seuls les grands yeux gris étaient légèrement maquillés. Il ressortait d'elle une impression de force et de sérénité. C'était ce qu'il était convenu d'appeler une belle plante. Un couple contre nature...

- On dirait qu'ils s'engueulent. Pas catholique tout ça. C'est pas normal, à leur âge, de quitter la ville pour venir s'enterrer dans un village. Et le maire qui est toujours fourré chez eux. Depuis le temps qu'il est veuf, ça doit lui manquer, les femmes. C'est pas avec moi qu'ils feront fortune. Je

préfère encore me soigner avec mes plantes, dit Arthur, qui gardait le crachoir.

- T'as raison, vive les plantes ! répliqua Mathieu, en levant bien haut son verre pour faire comprendre à René qu'il était temps de remettre une tournée.

C'est le moment que choisit André, l'idiot du village, pour venir coller son nez au carreau de la vitrine derrière laquelle se trouvaient les trois vieux récalcitrants à toute nouveauté venue troubler leurs habitudes.

- Ah, ben tiens, v'la l'grand con! Je me rappelle encore du jour où sa garce de mère l'a mis au monde. On l'entendait couiner jusqu'au bout du village. Deux jours qu'il lui a fallu pour sortir le spécimen. M'étonne pas qu'il soit faisanté du cerveau. Et ce n'est pas sa façon de vivre qui va l'arranger, l'homme des bois ! lâcha Ferdinand, en s'esclaffant.

-Tu parles ! Toujours tout seul dans sa vieille baraque. Avec ses moutons et ses chèvres pour seule compagnie. N'ont pas beaucoup de conversation ces bestiaux-là, renchérit Arthur.

André était un jeune homme de vingt-trois ans, grand et élancé. Il n'était pas d'une beauté à couper le souffle. Mais ses grands yeux bleus et ses cheveux noirs bouclés lui donnaient un certain charme qui, vu son air niais et le laisser-aller vestimentaire dont il faisait preuve, passait inaperçu. Il n'avait jamais connu son père, un représentant de commerce qui venait fourguer ses produits cosmétiques dans les trois épiceries du village où il laissait un stock en dépôt.

Il logeait parfois dans la petite pension de famille tenue par les parents de sa mère. Amateur de belles plantes, il avait engrossé Nina alors qu'elle n'avait que quinze ans.

Quand l'affreux jojo fut au courant de la chose, il fit semblant d'être heureux de la nouvelle et promit de revenir très vite pour épouser la jeune fille. Depuis ce jour-là, on n'entendit plus parler de lui...

Après un accouchement laborieux, les parents de Nina envoyèrent leur fille travailler à Marnier, la ville la plus proche. Quelques temps plus tard, on retrouvait son corps sans vie au fond d'une ruelle. Les médecins avaient alors décrété que la déficience mentale du jeune garçon était due, aussi bien à la maladie vénérienne dont sa mère souffrait après son aventure avec le présumé père, qu'au manque d'oxygène dont avait souffert le nouveau-né pendant l'accouchement au domicile des grands-parents. CQFD : le grand Dédé était taré et le resterait jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi pensaient les villageois.

André fit son entrée par la porte latérale du Bistrot. Selon son habitude, il s'installa à la table face au flipper et fixa les chiffres qui clignotaient sur l'écran, comme s'il se livrait à de savants calculs. Ça faisait maintenant cinq ans que ses grands-parents étaient décédés, à six mois d'intervalle. André s'était élevé tout seul, comme un sauvageon. Après une scolarité médiocre et une adolescence sans tendresse, seul héritier, il s'était retrouvé complètement isolé à l'âge de dix-huit ans.

Il bénéficiait d'une petite pension d'handicapé qui lui permettait tout juste de vivoter. Il avait reçu pour tout héritage une petite bergerie entourée d'une pépinière à flanc de montagne, proche du village. La somme d'argent tirée de la vente de la pension de famille avait été placée jusqu'à ses vingt-et-un ans chez un notaire de l'arrondissement. Il en avait maintenant vingt-trois et n'y avait jamais touché. Ce fou

de village ne réagissait jamais aux quolibets ni aux moqueries. Quand il se décidait à parler, il émettait seulement quelques phrases hachées ou des grognements incompréhensibles. Cela confortait les gens dans leur opinion : le grand Dédé était taré. C'était une certitude. Personne n'avait jamais franchi le seuil de son antre.

Une fois par mois, il se rendait au bourg proche de Belvier et en revenait toujours avec un grand paquet rectangulaire soigneusement ficelé. Qu'allait-il donc acheter là-bas ? Si ses concitoyens avaient pu connaître le contenu du colis, ils auraient été bien étonnés. Le jeune handicapé s'adonnait à la lecture avec frénésie, se forgeant ainsi une culture dont beaucoup ne pouvaient se vanter.

Le maire, monté sur roulements à billes, faisait de son dernier mandat une sorte de révolution sociale. En un rien de temps, le village changea complètement de visage et devint un pôle économiquement solide. Il attira les grosses fortunes et le monde des affaires. Le cabinet médical et la pharmacie des Lavendier ne chômaient pas. Malgré l'hiver, le Bistrot ne fermait qu'à des heures tardives.

Belvier devint une petite ville assez curieuse où se côtoyaient deux mentalités distinctes, l'une paysanne, l'autre citadine. Quelques réfractaires à ce brusque changement ne voulaient pas baisser pavillon.

Au Bistrot, Arthur, Mathieu et Ferdinand tenaient toujours le même discours. Pourtant, tous les trois, frappés d'une grippe sévère, avaient dû se résigner à se faire ausculter par madame Lavendier et à déboursier pour l'achat de médicaments chez son époux de pharmacien.

André ne venait plus si régulièrement au village pour faire ses achats. Mais lorsqu'il y venait, il passait toujours par

le Bistrot pour discuter avec René avant de repartir vers sa bergerie. Dumont se rendait souvent au cabinet médical de Brigitte Lavendier. Il lui restait trois mois avant de remettre les clés de la mairie. Les signes de la prochaine campagne électorale étaient perceptibles dans son comportement. Il pensait sans aucun doute briguer un autre mandat.

Un jour, à l'étonnement de tous, André vendit toutes ses bêtes au propriétaire de la bergerie voisine et commença à s'absenter périodiquement. Il prenait le bus du matin pour se rendre à Marnier et ne revenait que deux ou trois jours plus tard. A chaque fois qu'il était de retour, il passait au Bistrot pour voir René, avec qui il discutait en tête-à-tête et à voix basse, sous le regard inquisiteur de Ferdinand et de ses deux compères.

Chapitre II

La rumeur battait son plein. André était au centre de toutes les discussions. On évoquait ses nombreux voyages, la vente de ses bêtes, son nouveau look et ses mystérieux apartés avec René.

En vérité, André était fermement résolu à retrouver son père et à élucider les circonstances de l'assassinat de sa mère. Les renseignements récoltés auprès de ses défunts grands-parents, les tenanciers de l'ancienne pension de famille, lui permettaient à présent de mener sa propre enquête. Il savait qu'à sa naissance, son père résidait à Marnier, où curieusement sa mère s'était installée après l'avoir confié à ses parents. Hélas, tout cela était vieux de quinze ans.

Le changement de look radical de Dédé en étonnait plus d'un. Il avait opté pour un costume deux-pièces marron et une chemise blanche sur laquelle il nouait nonchalamment une cravate. Le tout était recouvert d'un grand imperméable beige dont il ne se séparait jamais. Ça le changeait de ses éternels trainings colorés.

Au café de la place de l'église, Ferdinand et sa clique observaient le manège du jeune homme d'un air curieux.

- Ben tiens, voilà qu'il parle maintenant, l'ahuri ! Je me demande ce qu'ils peuvent bien se raconter avec René. C'est pas clair, tout ça. Et sapé comme un milord, le gaillard. Sera vite fondu son magot. A mon avis, il a trouvé

une fiancée. Ou bien, il va aux putes. Allez savoir, dit Arthur, bien fort, de façon à ce que tout le monde l'entende.

- Oui, et voilà qu'il fume maintenant. Et le cigare, s'il vous plait. On peut mourir, on a tout vu, renchérit Ferdinand, bougon.

- Hé là ! Minute, on a le temps. Allez René, fini les discussions avec M^ossieur Dédé. Fait sec ici, dit Mathieu, en levant son verre.

- Allez-y mollo, les vieux. Sinon je serai encore obligé de vous reconduire, dit René, en souriant.

- T'occupe pas ! Faut faire marcher le commerce. C'est pas avec la limonade de ton copain que ta femme saura se payer des mini jupes, rétorqua Arthur, en lorgnant les jambes de la Josette d'un œil égrillard.

Quand ladite Josette se pencha pour poser les verres sur la table, les trois paires d'yeux plongèrent dans le profond décolleté qui s'offrait à elles.

- Ben mon vieux, doit pas s'ennuyer la nuit, le René, avec une nana pareille, dit Ferdinand, avec envie.

- Taisez-vous, vieux cochons ! C'est plus de votre âge, et gardez vos bêtises pour vous, rugit Josette.

- Plus de notre âge ? Plus de notre âge ? Viens ici alors, tu verras si ce n'est plus de notre âge, servirent ensemble les trois vieux envieux.

André sortit du café sans les saluer, en lançant à René :

- Le bus va arriver. Merci pour tes conseils. Je reviendrai jeudi.

Les vieux ne disaient plus rien. Ils observaient avec attention la porte du cabinet médical du Docteur Lavendier, où ils avaient vu entrer le maire une bonne heure auparavant.

- Sais pas ce qui se passe avec Dumont. On dirait qu'il a pris un abonnement chez la belle Brigitte. Il doit se faire examiner sous toutes les coutures pour y rester aussi longtemps. N'est pas malade pourtant, not' maire, que je sache. Faudrait demander à Columbo. Peut-être qu'il sait, lui, persifla Ferdinand, la plus sale gueule de la bande.

Chapitre III

Sur les conseils de René, à peine arrivé à Marnier, André se rendit directement à la maison communale de la ville. Il entra au bureau de l'état civil et demanda si on pouvait le renseigner sur un nommé Louis Petit. Il expliqua que c'était un ami de famille et qu'ils étaient sans nouvelles de lui depuis un certain temps. Peut-être lui était-il arrivé quelque chose. L'homme consulta ses fichiers et le rassura. Oui, ce monsieur était toujours en vie : il n'y avait pas eu de déclaration de décès le concernant. Puis il lui donna une adresse en ville en ajoutant qu'il vivait là depuis vingt ans.

Le jeune homme remercia l'employé, puis il se dirigea immédiatement vers le lieu où devait habiter son père. Arrivé sur place, il se renseigna auprès du concierge de l'immeuble qui lui dit qu'il ne connaissait personne de ce nom-là dans ses locataires. Ça faisait longtemps qu'il exerçait à cet endroit. Et d'aussi loin qu'il se rappelle, il n'y avait jamais eu de Louis Petit dans l'immeuble.

Déçu, André se rendit à la bibliothèque pour aller questionner les vieux journaux relatant le crime dont sa mère avait été victime. C'est ainsi qu'il se rendit compte que la ruelle où la pauvre femme avait été lâchement assassinée ne se trouvait pas loin du bâtiment qu'il venait de quitter.

La détermination d'André n'allait pas s'arrêter à la première difficulté rencontrée. Il savait qu'il devait mener une véritable enquête et que ses investigations remonteraient

jusqu'à une période où il n'était pas encore de ce monde. Les affirmations du concierge et celles de l'agent de l'état civil ne concordaient pas.

Il retourna auprès de son informateur pour lui dire que Louis Petit ne résidait pas à l'adresse indiquée et qu'il n'avait jamais été locataire dans cet immeuble. Ce dernier consulta de nouveau son fichier et lui dit :

- Monsieur, ce sont les seules coordonnées que j'aie. Elles datent des dernières élections présidentielles. Je ne peux rien d'autre pour vous.

Assuré qu'il n'y avait plus rien à tirer de ce côté-là, il se dirigea aussitôt vers le service du logement et se présenta au guichet où trônait une grosse femme à la poitrine pendante et au menton garni de quelques poils noirs, raides et brillants. Dédé lui servit le même discours qu'à l'agent communal. Après quelques clics d'ordinateur, il obtint la même réponse : Louis Petit habitait bien au 8 rue de la Liberté.

- C'est beau l'informatique, hein ? dit l'employée, avec un grand sourire.

- C'est fabuleux ! Ma mère, décédée quand j'avais huit ans, doit certainement y figurer aussi. Dommage, je ne savais pas que c'était aussi simple. Vous savez tout de la ville, vous.

La dame écoutait ce paysan endimanché sans placer le moindre mot. Elle le trouvait drôle et sincère. Flattée par l'intérêt que le jeune homme lui portait, elle lui demanda :

- Elle s'appelait comment vot'mère ?

- Gard, Nina Gard. Vous pensez pouvoir trouver son ancienne adresse après tout ce temps ?

Les doigts de l'employée couraient sur le clavier. Trois minutes plus tard, elle lança, triomphante :

- Gard Nina, 1 rue de la Joie ! Gagné !

- Vous êtes très forte ! Au revoir et merci beaucoup !

Le grand Dédé sentait que le gardien de l'immeuble n'avait pas tout dit. Sitôt sorti de l'office du logement, il retourna rue de la Liberté et se mit en planque derrière la vitrine d'un café donnant pile sur l'immeuble où Louis Petit était censé vivre. Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant Brigitte Lavendier et le concierge en grande conversation sur le trottoir du bâtiment qu'il surveillait. Elle n'avait pas l'air heureux, la Lavendier. La façon dont elle faisait bouger ses bras dans tous les sens en disait long sur sa colère. Après un doigt d'honneur, haut levé, à son interlocuteur, elle traversa la chaussée et vint directement au café où Dédé planquait. En voyant le jeune homme, elle esquissa un mouvement de recul. Puis, reprenant ses esprits, elle se dirigea franchement vers lui.

- Tiens qui voilà, André le berger. Que fais-tu ici ? demanda-t-elle, intriguée.

- Rien, et vous ? répondit le jeune homme, sur le même ton, sans se démonter.

- J'étais venue rendre visite à d'anciens patients, mais ils ne sont pas chez eux. Je les avais pourtant prévenus de mon passage, dit Brigitte, en recommençant à agiter nerveusement les bras. Mais te voilà bien élégant ma foi. Tu n'aurais pas une petite fiancée par ici par hasard ?

- Oui, c'est ça, une fiancée, répondit Dédé, énigmatique.

- Bon, je rentre à Belvier. Veux-tu profiter de ma voiture ?

- Non, merci docteur. Je n'ai pas terminé ma mission.

- Ta mission, quelle mission ?

- C'est un secret, répondit mystérieusement le jeune homme.

« Pauvre garçon, voilà qu'il se prend pour un détective maintenant. J'aurais dû le deviner à son accoutrement », soupira-t-elle, en tournant les talons.

Quand il fut certain qu'elle était bien partie, André sortit à son tour et se dirigea vers l'ancien appartement de sa mère, situé dans le quartier chaud de la ville. Il avait toujours sur lui une vieille photo qui représentait Nina, un bébé sur les bras. En l'occurrence, lui. Il frappa à la porte de la loge du gardien, le salua, puis il lui demanda s'il était déjà là quinze ans auparavant. Et si oui, s'il avait connu une nommée Nina, manutentionnaire dans une grande surface. Puis il ajouta qu'elle avait été sauvagement assassinée dans une ruelle.

- Oui, je me souviens parfaitement d'une Nina. Mais vous devez faire erreur sur la profession. Allez-vous renseigner près des dames là-bas. Certaines l'ont très bien connue...

- Savez-vous si elle vivait avec un homme ?

- Il en venait des différents tous les jours. Alors, savoir si elle vivait avec quelqu'un ou non, ce n'est pas facile à dire. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne devait pas être heureuse tous les jours, à en juger par les cris qu'on entendait chez elle. On aurait dû se douter qu'elle finirait ainsi. Elle était bien jeune pourtant, la pauvre fille, dit l'homme, réellement navré.

- Oh oui, elle n'avait que vingt-trois ans et moi huit. C'était ma mère, répondit-il, sans laisser à l'autre le temps de s'apitoyer davantage.

Un peu plus loin, sur le trottoir, deux femmes d'âge mûr battaient le pavé. Quand il s'approcha d'elles, une des deux lança :

- Tu viens, chéri ? Je vais t'faire grimper aux rideaux. Allez viens, cent euros pour la totale ! Et pour nous deux, c'est cinquante euros en plus.

Dédé souriait. La femme prit cela pour un encouragement et l'entraîna dans une pièce chichement meublée, au fond d'un long couloir mal éclairé. Il se laissait conduire sans rien dire. Ce n'est que lorsqu'elle commença à se déshabiller qu'il comprit où elle voulait en venir.

- Mais madame, je suis là pour une enquête. Je ne comprends pas. Je veux juste des renseignements sur Nina Gard. Ma mère.

Un peu choquée du manque à gagner, la belle de nuit allait lui répondre sèchement qu'elle ne s'occupait pas des affaires des autres. Mais en entendant le prénom de Nina, elle se reprit.

- Tu t'appelles André, alors ? Elle nous parlait souvent de toi. Elle pensait te récupérer quand tu serais plus grand. Elle n'en a pas eu le temps, la pauvre. Chère petite Nina.... Je la vois encore quand elle est arrivée ici ; elle n'avait que dix-huit ans. C'est un homme plus âgé qu'elle qui l'a mise sur le trottoir. Au début, on ne le connaissait pas. Ce n'était pas un mac du quartier. Mais il lui avait dit que si elle voulait le garder, et surtout qu'il n'arrive rien à son loupiot, il fallait qu'elle turbine un max. Puis un jour, elle en a eu marre de cette vie-là. Elle a décidé de tout laisser tomber et de retourner chez ses parents. Le lendemain, on retrouvait son corps affreusement mutilé au fond d'une ruelle... Elle avait été battue à mort. Quel salopard, celui qui a fait ça.

Malheureusement, ici, c'est la loi du silence. On ne l'a jamais retrouvé, le fumier !

- Moi, je le retrouverai ! dit Dédé, en se levant pour partir.

La femme le raccompagna jusqu'au bout de la rue pour lui éviter les propositions salaces des nouvelles arrivées. Puis elle lui dit qu'en cas de besoin, il la trouverait tous les jours au même endroit et que, si par hasard elle avait été obligée de s'absenter pour satisfaire un client, il patiente. Ce n'était jamais que l'affaire d'un quart d'heure. Dédé remercia la belle et courut sauter dans le dernier bus qui le ramènerait au village.

Il en avait des choses à raconter à René. Mais devait-il lui dire que sa mère était une prostituée ? Rien que d'y penser, il sentait une rage froide monter en lui.

Chapitre IV

La résidence familiale de Louis Petit était située à une centaine de kilomètres de Marnier. Prétextant des empêchements d'ordre professionnel, Louis ne s'y rendait pas plus d'une fois par semaine. Il lui arrivait aussi de s'absenter pendant de longues périodes. Il vivait comme un nomade. Son métier nécessitait cela, mais pas tout cela... En réalité, il prolongeait volontairement ses séjours et descendait surtout dans des lieux de débauche. Il choisissait les villes et les villages où il savait pouvoir assouvir son appétit sexuel.

Parfois, il amenait une belle fille dans son appartement pour ne la laisser repartir que deux ou trois jours plus tard. Sa femme se doutait de son infortune et de la double vie de son mari. Mais Petit prenait les précautions nécessaires. Étant un homme aisé, il était plus que généreux avec le concierge de l'immeuble qui se faisant le gardien de ses secrets, allait jusqu'à cacher son existence dans la maison. Les locataires ne le connaissaient pas, tant il était taciturne et discret.

Pour protéger son incognito, Louis Petit ne rentrait qu'à des heures tardives et sortait au petit matin. Il croisait rarement quelqu'un dans l'ascenseur. Bizarrement, il laissait le double de ses clés au concierge. Son nom ne figurait sur aucune boîte à lettres : c'était le gardien qui recevait pour lui le courrier émanant des services du loyer, des eaux et de l'électricité. Toutes les correspondances qui ne concernaient

pas l'appartement de Marnier arrivaient à sa véritable adresse.

André s'était rendu à plusieurs reprises devant l'immeuble de la rue de la Liberté. Il restait de longues heures à épier le va-et-vient des locataires. Sans disposer de photos de son père, il pensait ainsi arriver à rassembler quelques indices qui l'aideraient à entamer une filature.

Un soir, il descendit dans un hôtel. La chambre qu'il occupait lui permettait de voir sans difficulté l'entrée du bâtiment où logeait périodiquement son père. Très tôt le matin, toujours aux aguets, il vit un homme correspondant au signalement donné par son grand-père, s'entretenir pendant quelques minutes avec le concierge, puis accélérer le pas pour emprunter furtivement une ruelle mal éclairée tout en regardant derrière lui comme s'il avait peur d'être suivi.

André dévala les escaliers à toute vitesse. Une fois dans la rue, il suivit l'autre jusqu'à ce que celui-ci récupère son véhicule garé pour la nuit dans un parking gardé. Il observa du mieux qu'il put la silhouette de l'homme susceptible d'être son père, releva le numéro d'immatriculation de la voiture, puis retourna à sa chambre d'hôtel.

Ce soir-là, Brigitte Lavendier se présenta à nouveau devant l'immeuble où elle pénétra en habituée des lieux. Elle resta plus d'une heure sur place. En voyant ressortir la doctoresse de l'immeuble, il se dit que cette fois elle n'avait pas eu porte de bois. Ses anciens patients devaient être aussi de bons amis pour qu'elle s'attarde aussi longtemps en leur compagnie, pensait-il naïvement.

Le locataire qu'André avait suivi aux premières lueurs du jour se dépêchait de rentrer chez lui lorsque le concierge

lui fit un signe de la main. Après avoir récupéré le courrier tendu par le gardien, l'homme mystère pénétra dans l'ascenseur de l'entrée pour disparaître ensuite à ses yeux. Aucune lumière supplémentaire ne vint éclairer la façade. « Il doit habiter un appartement situé à l'arrière du bâtiment », pensa le jeune homme.

Le lendemain, André rentra au village, pas plus avancé dans ses recherches qu'il ne l'était deux jours avant. Il alla directement à la bergerie et se mit à fouiller dans les cartons où il avait entreposé les quelques objets et papiers ayant appartenu à sa mère. Il n'avait jamais vraiment exploré ces souvenirs du passé. Aussi, pour plus de facilité et pour ne rien laisser au hasard, il vida une après l'autre les caisses de leur maigre contenu. Quand, tout à coup, un vieux cahier jauni attira son regard.

Sur la première page, on pouvait lire en grandes lettres majuscules : *La vie de Nina*. « Voilà peut-être la réponse à mes questions », pensa-t-il.

Sa mère avait commencé à coucher sur papier ses émotions et ses chagrins dès l'âge de quatorze ans. Cet âge dit « ingrat » où les jeunes filles voient toutes sortes de transformations s'opérer en elles. Cet âge aussi où les sensations inconnues qui leur parcourent le corps ne demandent qu'à être assouvies. C'est vers la fin de sa quatorzième année qu'elle commença à parler d'un homme qui venait régulièrement passer la nuit à la pension de famille. Elle y expliquait aussi la sévérité de ses parents, qui lui défendaient de sortir ou de parler avec les jeunes gens du village. Alors, quand cet homme jeune et beau était apparu dans sa vie, elle en était tout de suite tombée amoureuse. Elle racontait ses premiers émois avec toute la naïveté propre à

ses quatorze ans. Puis, un peu plus loin, il était question du premier baiser que le représentant de commerce lui avait volé, un matin, alors qu'elle lui apportait le petit déjeuner dans sa chambre. Elle en avait ressenti une émotion indescriptible faite de frissons et de désir.

Lors du retour de l'homme, trois semaines plus tard, celui-ci lui avait glissé discrètement à l'oreille de venir le retrouver le soir dans sa chambre. Elle avait hésité longtemps. Puis, vers minuit, alors que la maison était plongée dans un profond silence, elle avait rejoint celui qui allait être son premier amant. Au début, tout se passa bien, il était tendre et attentionné. Mais au fur et mesure que leur relation vieillissait, il devint de plus en plus exigeant. Quand la pauvre Nina osait se refuser à lui, il la menaçait de dire à ses parents que leur fille n'était qu'une petite traînée obsédée par le sexe.

Quelque temps après, elle tomba enceinte. Malgré les menaces du père de Nina, l'on ne revit jamais cet affreux personnage au village. Craignant un scandale encore plus grand, les parents de la jeune fille ne portèrent pas plainte, laissant ainsi le loisir au pédophile de continuer impunément ses ravages. Au moment de l'accouchement, ils ne conduisirent même pas leur fille à l'hôpital. Elle souffrit deux longues journées. Et à cause du manque de soins, son bébé naquit pas tout à fait comme les autres.

Ensuite, le livret jauni parlait de son départ pour la ville, de la difficulté à trouver du travail et, enfin, de sa rencontre avec un homme qui lui avait fait miroiter monts et merveilles. Il lui suffisait pour cela de vendre son corps. Plus elle « travaillerait », plus elle gagnerait d'argent et plus tôt elle pourrait faire venir son fils auprès d'elle.

Puis elle relata d'innombrables scènes de coups, mais jamais elle ne citait le nom de son bourreau. « La peur des repréailles, sans doute », se dit Dédé, terriblement choqué du calvaire vécu par sa mère. Le journal s'arrêtait là, mais on pouvait voir qu'on en avait arraché les dernières pages. « Tout ça pour moi... », pensait André, plus décidé que jamais à retrouver le meurtrier de sa mère.

Quand il arriva chez René, les vieux étaient déjà largement éméchés. Faisant semblant de ne pas les voir, Dédé se dirigea tout de suite vers la table en face du flipper.

- Bien fier, l'abruti aujourd'hui. On voit que « monsieur » fréquente en ville. On ne le vaut plus. Grossier personnage ! Sait même plus saluer les anciens. On n'est pas assez bien habillés pour lui, sans doute. Il finira dans le caniveau comme sa mère, dit Arthur, d'un ton mauvais.

Dédé ne répondit pas à ces invectives. Il fit mine de balayer des poussières sur la manche de son imper.

- Pareil pour la Lavendier : depuis qu'elle fricote avec le maire, on n'aurait même plus un sourire. Tous les mêmes, ces gens de la ville. Et l'autre, son falot de pharmacien qui ne dit rien. Un cocu content, celui-là, reprit Ferdinand.

- Vous n'avez pas honte, les vieux ? lança René.

- Et voilà, c'est reparti pour une messe basse. Je me demande bien ce qu'ils trafiquent, dit Mathieu, d'une voix sourde remplie de sous-entendus.

Le jeune homme raconta à René tout ce qu'il avait fait pendant les deux derniers jours passés en ville. Il lui relata la longue visite de Brigitte Lavendier à Marnier et la découverte du journal intime de Nina. Puis, il posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres :

- Tu le savais toi que ma mère faisait le trottoir ?

- Pas si fort, si les vieux pignoufs entendent cela, tu vas réveiller leurs souvenirs, apporter de l'eau à leur moulin, et dans une heure, tout Belvier reparlera de la chose.

- Pourquoi, ils sont tous au courant ?

- Evidemment qu'ils sont tous au courant. Et la presse qu'en fais-tu ?

- Ainsi, tu le savais...

- Ben oui, comme tout le monde. Mais c'est du passé maintenant, dit René qui n'avait pas envie de s'étendre sur ce sujet, pesant pour Dédé. Je pense que tu devrais creuser du côté de la doctoresse pour savoir qui elle rencontre en ville. Et savoir aussi si elle et l'homme que tu crois être ton père se connaissent. Allez, il est temps. Ton bus va arriver. A plus !

« Autant le lancer sur une fausse piste, ça l'occupera », pensa-t-il.

Chapitre V

De retour à Marnier, André réintégra la chambre d'hôtel qui lui avait servi de poste de guet deux jours auparavant et se remit en planque derrière la fenêtre. Il patienta trois jours, mais rien d'intéressant ne se produisit. L'homme qu'il soupçonnait être son père avait disparu. Alors, il décida d'aller vérifier si la voiture de Petit était toujours sur le parking. Aucune trace du véhicule. Le démarcheur commercial était probablement en voyage d'affaires. Durant ces trois jours, madame Lavendier ne quitta pas Belvier. André était bloqué. Sa double enquête piétinait. Il pensa à s'informer auprès de l'administration des cartes grises sur le nom du propriétaire du véhicule dont il détenait le numéro d'immatriculation. Mais il n'obtint qu'un refus. Ces informations étaient réservées à la police, il était inutile d'insister.

Déçu, André rejoignit sa chambre et reprit sa surveillance. Il passa toute la nuit à imaginer un moyen qui lui permettrait d'identifier l'homme mystérieux sans que celui-ci s'en aperçoive.

Louis Petit était spécialisé dans le commerce des cosmétiques et parapharmaceutiques. Il était le représentant officiel d'un grand laboratoire de la capitale où il se rendait chaque fois qu'un nouveau produit sortait de la chaîne de fabrication. Lors de ses contacts avec les clients, il ne présentait que la carte de la firme qui l'employait.

De cette façon, il était plus qu'improbable qu'un commerçant puisse connaître son patronyme.

André avait essayé d'emprunter cette piste pour ses recherches, mais en vain. Le passage de son présumé père dans ce circuit professionnel ne l'avait guère avancé dans sa quête. « Seuls deux éléments peuvent m'apporter des éclaircissements : la voiture et la Lavendier », conclut André, désorienté.

Louis Petit revint cinq jours plus tard, accompagné d'une jeune personne. Il la déposa à quelques mètres de son appartement avant d'aller garer sa voiture au parking payant. La jeune femme partit toute seule en direction de l'entrée de l'immeuble, engagea une courte discussion avec le concierge. Ce dernier lui remit des clés, puis elle prit l'ascenseur. Louis la rejoignit un quart d'heure plus tard.

Le guetteur n'avait pu observer que quelques séquences de la scène; le reste n'était pas dans son champ de vision. Il sortit de l'hôtel et s'approcha le plus possible de l'immeuble à appartements. Soudain, une idée plus qu'aventureuse lui traversa l'esprit. Il se dirigea vers le parking, sauta au-dessus du mur d'enceinte et se planqua contre la voiture en question. Le gardien ne s'aperçut de rien. Il réussit à ouvrir la portière avant et s'empara de toute la paperasse contenue dans le vide-poche. Après quoi, il profita de l'entrée d'un camion conteneur pour se faufiler vers l'extérieur. Le gardien distingua seulement sa silhouette à ce moment-là. Heureusement, Dédé se trouvait déjà hors de l'enceinte du parking. Il partit à toute vitesse en direction de la ténébreuse ruelle, contourna un îlot d'habitations et déboucha sur la grande avenue.

De retour à l'hôtel, il commença à éplucher les papiers en sa possession et parvint enfin à trouver le nom de Louis Petit sur un document officiel. Maintenant, il en était sûr : l'homme mystère était bel et bien son père. Mais malgré cette certitude, l'enquête ne faisait que commencer.

Plus Dédé réfléchissait et plus il se rendait compte qu'il n'était pas encore au bout de ses peines. Maintenant, il savait que son père était bien un homme à la personnalité douteuse. Mais il était beaucoup trop tôt pour le mettre au courant de sa découverte. Car, même s'il le tenait pour responsable de la mort de sa mère, il n'en avait aucune preuve tangible. Ces preuves devaient sans nul doute se trouver sur les pages arrachées du journal de Nina et avaient certainement été détruites par le meurtrier de sa mère. Et puis, pourquoi un homme aisé comme Louis Petit aurait-il mis une femme sur le trottoir, au risque de se faire arrêter pour proxénétisme et réduire ainsi à néant une réputation à laquelle il semblait tenir plus que tout ? Rien ne se tenait. Il devait y avoir une explication bien plus cornélienne que celle à laquelle il s'accrochait. Mais laquelle ?

Il était deux heures du matin quand il se décida à aller demander de plus amples renseignements à la prostituée qui disait avoir connu sa mère au temps où elle se livrait au plus vieux métier du monde. Il retourna dans le quartier chaud de Marnier et le parcourut de long en large sans trouver la femme qu'il cherchait. Alors, en désespoir de cause, il alla attendre à l'endroit où elle l'avait fait entrer l'autre soir quand elle le prenait pour un client potentiel. Deux femmes court vêtues, fortement maquillées et les seins presque à l'air, lui servirent leur baratin habituel. Mais il fit semblant de ne pas les entendre.

- Foutez-lui la paix. C'est le fils de Nina, entendit-il derrière lui.

Il reconnut tout de suite la voix de celle qui lui avait dit s'appeler Sonia. Elle lui fit signe de la rejoindre et le fit entrer dans la chambre au fond du long couloir sombre de la vieille maison de passe.

- Alors, tu as retrouvé ton père ? demanda-t-elle, une fois la porte refermée.

- Je crois. Mais je n'ai rien qui puisse prouver qu'il soit pour quelque chose dans le crime qui a coûté la vie à ma mère.

Il lui raconta l'histoire contenue dans le petit carnet rouge et lui parla des pages arrachées. La femme lui demanda si quelqu'un d'autre au village était au courant du passé tumultueux de Nina et aussi si les gens de Belvier le soutenaient dans ses recherches.

- René, le patron du Bistrot me donne parfois quelques conseils. Mais sans plus. Il le savait, lui, que maman se prostituait. Tout le monde le sait d'ailleurs. Mais curieusement, personne n'en parle. Enfin, c'est loin tout ça pour eux maintenant.

- René ? C'est un homme de chez toi ?

- Non, il est venu s'établir à Belvier il y a une quinzaine d'années. Il venait juste de se marier avec Josette, une étrangère du village elle aussi. Ils sont très discrets sur leur vie. Mais, grâce à leur gentillesse, ils ont tout de suite été adoptés par les clients. Puis, il faut dire aussi qu'à l'époque, c'était le seul endroit où on pouvait se distraire. Il y en avait qui trouvaient ça louche. Ils disaient qu'ils n'avaient sûrement pas d'autre endroit où aller, ou qu'ils étaient grillés

ailleurs. Mais on dit tant de choses, dit le jeune homme, en soupirant.

- René et Josette ? Mais oui, je les connais. C'était pas un rigolo le René ; il ne faisait pas bon s'y frotter. A l'époque, il avait trempé dans quelques histoires pas très claires. Puis il a connu Josy. C'était son nom d'entraîneuse. Une bien belle femme, ma foi, et très aguichante. Il en est tombé amoureux tout de suite et n'a eu de cesse qu'elle quitte le métier. Cela n'a pas plu au gaillard qui la « maquait ». Un soir, il a attendu René dans la sale ruelle où ta mère a péri. Après la raclée qu'il y a reçue, il n'était vraiment pas beau à voir le René. Lucien, qu'il s'appelait le maquereau. Ben oui, René lui soufflait son gagne-pain, alors... Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas se risquer à faire avec des gens pareils. Le couple a quitté la ville en vitesse. Et bizarrement, trois jours plus tard, le Lucien avait passé l'arme à gauche. « Règlement de comptes », a conclu la police. On n'a jamais su qui avait fait le coup non plus. C'est chacun pour soi et Dieu pour personne, ici. Et puis, ce n'était pas une grande perte. Bon débarras, conclut Sonia.

- Je rentre à Belvier demain. Je vais essayer de lui en parler. Mais ce n'est pas gagné, répondit Dédé, d'un air désolé.

- Et si je t'accompagnais ? J'ai justement besoin d'un jour ou deux de vacances. Devant moi, il sera peut-être un peu plus loquace. Et puis, cela me fera plaisir de revoir Josette... dit-elle, en pensant surtout René.

« Ah ! La tête des irréductibles quand ils vont me voir arriver avec elle », pensa André, en souriant. Sonia prit ce sourire pour un acquiescement. Elle lui demanda l'heure de départ du bus et lui assura d'y être.

Maintenant, il fallait qu'il parte. Elle avait un client qui allait arriver, puis elle irait se reposer. Il n'avait plus qu'à en faire autant.

Arrivés à Belvier, André et Sonia passèrent directement au Bistrot. Ils s'attablèrent et commandèrent une bière en attendant le retour de René qui, après les avoir servis sans dire un mot, venait de sortir en vitesse. Quant à Josette, elle était tellement débordée de travail qu'elle ne remarqua vraisemblablement pas l'arrivée de ce couple pour le moins bizarre, ni le départ précipité de son mari.

Par contre, dans leur coin habituel, les trois inséparables compagnons du fiel semblaient avoir perdu la parole. Leurs regards se figèrent un long moment sur la table du fond où Sonia et Dédé vidaient leurs verres. Ils étaient éberlués tant leurs cervelles bouillonnaient de suppositions. Ils ne savaient quoi inventer, quoi dire, en voyant Dédé, l'abruti, avec une dame de la ville qui avait l'âge d'être sa mère. Un Dédé devenu un monsieur. Un monsieur qui tenait des discours et buvait de la bière !

En réalité, André s'était épanoui psychologiquement depuis le jour où il avait pris la route de Marnier. Le trouble du langage qui semblait l'affliger s'était progressivement dissipé et ses capacités intellectuelles avaient repris le dessus. Son savoir s'était considérablement enrichi grâce à ses lectures. Il était même d'une intelligence supérieure à la moyenne : seule sa solitude s'avérait avoir été la cause de son état mental. Quant à son physique, il en aurait fait tomber plus d'une, c'est sûr !

Ce n'est qu'au moment où André commanda deux autres bières que Josette sembla remarquer la présence de Sonia. Curieusement, elle mit plus de temps qu'il n'en fallait

pour lui faire enfin un sourire. Les trois détracteurs ne rataient rien de la scène, mais ne trouvaient aucune explication au départ précipité de René, à l'aisance qu'André avait retrouvée pour s'exprimer, ni à l'hésitation qui frappait les deux femmes à aller l'une vers l'autre. Pourtant, dans leurs yeux, se lisait le signe manifeste des retrouvailles.

Sonia fit un clin d'œil à Josette comme pour lui signifier : « T'inquiète ! On se verra après le service, je comprends... » Puis, comme si de rien n'était, la patronne du Bistrot continua son service. Assurément, le couple des tenanciers du bistrot trainait derrière lui un passé mouvementé. Qui ressurgissait sans prévenir.

René ne revint pas au Bistrot ce soir-là. On aurait dit qu'il avait peur de voir son vécu refaire surface, ou qu'il craignait Sonia. Il rentra dans ses appartements et attendit Josette jusqu'à la fermeture du débit de boissons.

Quand tous les clients furent partis, Josette, Sonia et André restèrent seuls à boire tout leur saoul. Puis, sous l'effet de l'alcool, les deux dames de la nuit évoquèrent toutes leurs années de prostitution et de galère. Elles parlèrent de la pauvre Nina, qui voulait quitter à tout prix ce milieu pour s'occuper de son garçon. Elles se rappelèrent les descentes de police, la pègre, les assassinats, les enquêtes bidons et enfin les sombres circonstances de la mort de la mère d'André.

Dédé notait tout dans sa tête et ne buvait plus ou peu. Il accompagna Sonia jusqu'à son hôtel, et Josette chez elle. Puis il rejoignit sa bergerie.

Le matin, André et Sonia se retrouvèrent au Bistrot pour prendre un petit déjeuner vite expédié. Il ne posa plus de questions. Par contre, la veille, il avait pu recueillir beaucoup d'indices, échappés inconsciemment des lèvres des deux

femmes avinées. Des informations précieuses. Elles lui serviraient certainement à progresser dans son enquête. Il voulait connaître le meurtrier de sa mère et cette nuit d'alcool lui ouvrait de nouvelles pistes.

Curieusement, René ne vint pas au Bistrot ce matin-là. Il attendit le départ de Sonia pour se manifester. Il fit semblant de n'être concerné en rien et fit mine d'ignorer qui elle était, ou alors c'est qu'il l'avait oubliée. André avait compris que si celui-ci ne lui avait rien dit sur cette période, c'est qu'il avait sans doute ses raisons. Conscient de toutes les cachotteries de celui qu'il prenait pour son ami, André se rendit compte que René ne voulait pas que son enquête aille fouiller dans les circonstances de l'assassinat de sa mère.

Pour éviter les questions de Dédé, René prétextait qu'il avait du travail à la cave. Les teigneux choisirent ce moment-là pour faire leur entrée. L'œil plus sournois et scrutateur que jamais, ils commencèrent à cracher leur venin avant même d'être assis.

- Tiens, monsieur Dédé n'est pas accompagné aujourd'hui. Pas besoin de lui demander où il a trouvé sa nana. Il fait marqué « trottoir » sur son visage, commença Arthur.

- Oui, m'a semblé qu'elle avait un petit air de famille avec la Josette. Sont cousines peut-être ? Ou bien elles ont été élevées au même endroit, va savoir ? Avec les heures de vol qu'elles ont, c'est pas bien difficile de situer leurs origines. Suivez la flèche, dit Ferdinand, en montrant la rue du doigt.

- Allez Dédé ! Dis-nous combien ça t'a coûté pour jeter ta gourme. Il était temps à ton âge tout de même, appuya Mathieu, l'œil grivois.

- Sa gourme ! Ha ! Ha ! Ha ! Faut causer français à Môssieur depuis qu'il fréquente du beau monde. Et le René qu'est parti tout gêné... Se prend pour qui çui-là ? Il croit qu'on ne sait pas qu'il n'a pas toujours eu sa Josette pour lui tout seul. Ca se voit comme le nez au milieu de la figure qu'ils ne sont pas clairs, ces deux-là. Et toi, l'andouille, si tu continues tes virées en ville, tu tourneras mal comme Nina, ricana Arthur.

A l'énoncé du prénom de sa mère, le sang de l'andouille ne fit qu'un tour. Il se leva et se dirigea, le regard mauvais et les poings serrés, vers la table des vieux briscards. Il fut arrêté dans son élan par René qui, sans se montrer, écoutait la conversation depuis un moment déjà.

- Va te rasseoir. Ils n'en valent pas la peine. Ce sont de vieux emmerdeurs. Ils n'ont rien d'autre à faire que de calomnier les gens. Leur vie a été tellement vide de sens qu'ils n'ont même pas un souvenir heureux à se raconter. Ca fait soixante-dix ans qu'ils se côtoient. Ils n'ont jamais été pisser l'un sans l'autre. Leur seul plaisir consiste à salir les gens qui sont mieux qu'eux. Des jaloux, voilà ce qu'ils sont ! D'ailleurs, s'ils continuent à baver sur tout le monde comme ça, je sens que je ne vais pas tarder à les virer vite fait.

Les vieux avaient suivi mot-à-mot la tirade de René. Ils firent semblant de rien et commandèrent poliment trois verres de vin rouge, bus dans un silence monacal, pour une fois.

Hélas ! L'accalmie fut de courte durée. Mais cette fois, ce n'était plus à André qu'ils s'en prenaient, mais au maire et au pharmacien, qui traversaient la rue en gesticulant.

- Tiens, v'la Laurel et Hardy. Y'en a un qui pédale et l'autre conduit, s'esclaffa Arthur.

- Ferme-la, on va encore se faire engueuler, dit Ferdinand, qui avait du mal à tenir son sérieux.

- Voudrais bien voir ça, dit Mathieu, qui n'avait pas encore digéré le shampoing de René.

- Psssttt ! Fermez-la ! Ils viennent ici. C'est bien la première fois que « monsieur pilules » daigne se mêler au bas monde. Encore un qui se la pète, dit Ferdinand, tout bas.

« Raté ! J'allais enfin pouvoir demander à René pourquoi il ne m'avait jamais dit qu'il connaissait ma mère, et voilà des clients », se dit André.

Les deux hommes entrèrent, saluèrent tout le monde, puis s'installèrent à l'écart. Madame Lavendier vint bientôt les rejoindre et prit elle aussi un apéritif. Ils conversaient presque à voix basse comme s'ils fomentaient un complot. Les vieux avaient beau tendre l'oreille, ils en étaient pour leurs frais. Ferdinand alla même jusqu'à monter le son du sonotone qui lui encombrait le pavillon gauche, rien n'y fit. Il n'aurait pas de scoop à donner à ses acolytes, en leur déclarant victorieux : « Vous voyez que ça sert à quelque chose, ces machines-là ! ».

Pour garder une contenance, René se mit à briquer avec ardeur le zinc de son comptoir.

André comprit qu'il n'en tirerait rien tant qu'ils ne seraient pas seuls. Il hésitait à partir quand des bribes de la conversation des Lavendier et de Dumont parvinrent jusqu'à lui. Il y était question d'une jeune fille morte depuis plusieurs jours dont on avait retrouvé le cadavre dans une ruelle mal-famée, à Marnier. Les soupçons se portaient sur un jeune inconnu à l'allure bizarre. Il venait depuis quelques temps passer deux ou trois nuits par semaine dans un hôtel proche d'une ruelle perpendiculaire à la rue de la Liberté. Le seul

indice relevé par police : le mégot d'un gros cigare comme peu d'hommes en fument encore aujourd'hui « Aïe ! » pensa Dédé.

Chapitre VI

Le lendemain soir, André était de retour à Marnier. Il faisait déjà sombre lorsqu'il traversa la ruelle menant au parking gardé. Il essaya de repérer la voiture de Louis Petit à travers la grille d'entrée. Elle n'était pas là. Il en conclut que son père était en voyage d'affaires. Il décida alors de rentrer à l'hôtel et de faire le guet une heure ou deux, depuis la fenêtre, comme d'habitude. Il avait à peine franchi le seuil du bâtiment qu'un policier l'interpella :

- Monsieur André Gard ? Police ! Vous êtes recherché pour enquête. Veuillez nous suivre, ordonna l'inspecteur en civil.

André fut conduit sans un mot jusqu'au commissariat central où il constata une grande mobilisation de flics. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il se remémora les petites phrases de Dumont et des Lavendier quand ils parlaient du meurtre d'une jeune fille en donnant même le signalement d'un présumé assassin. C'était sûrement la raison de son interpellation.

- Monsieur, vous habitez Belvier. Et depuis deux mois, vous vous déplacez assez souvent à Marnier. Vous descendez toujours au même hôtel. Peut-on connaître le motif de vos déplacements ?

- Je recherche le fantôme de ma mère, Nina Gard, la morte de la ruelle. Vous connaissez, je pense ?

Le policier fit l'impasse sur la question de Dédé et continua sur le sujet qui l'intéressait.

- Lors de la perquisition de votre chambre d'hôtel, on a découvert des documents appartenant à un certain monsieur Louis Petit. Après vérification, il s'est avéré que ces documents ont été subtilisés dans son véhicule. Le gardien du parking où stationne souvent cette voiture a déposé plainte la nuit du vol. Pourriez-vous nous donner une explication ?

- Monsieur, je ne suis pas responsable des papiers pouvant se trouver dans cette chambre. Je l'occupe deux ou trois nuits par semaine. Je ne suis pas le seul client de l'hôtel, dit-il avec aplomb, en respirant de ne pas être interrogé sur le nouveau crime.

- Mettez-le en cellule. Demain, on y verra plus clair ! ordonna l'inspecteur Martin à l'agent de faction.

André ne ferma pas l'œil de la nuit. Les phrases échangées par le maire, Brigitte et son mari lui revenaient sans cesse à l'esprit. Et puis, il y avait cette histoire de cigare. Quelle idée aussi de vouloir se déguiser pour ressembler jusqu'au détail près à un personnage de série policière.

Après avoir pesé le pour et le contre, il décida préférable de passer pour un voleur que pour un meurtrier. Et de toute façon, il ne pouvait en sortir que gagnant et faire d'une pierre deux coups. Son plan était simple : pour justifier le vol des papiers, il allait jouer les fils en manque d'amour paternel, cela l'obligerait à être confronté à son père. Il lui faudrait sûrement raconter l'histoire de sa naissance et du reniement de Louis Petit. Cela l'amènerait tout naturellement à parler du crime non élucidé ayant entraîné la mort de Nina. Et peut-être, vu la suite des nouveaux événements qui s'étaient passés dans la ruelle, rouvrir une fois pour toute

le dossier de sa pauvre mère. Oui, sa décision était prise, demain il miserait sur la carte de la franchise. Mais juste pour ce qui concernait son père, évidemment. Il lui fallait être malin, très malin.

A huit heures précises, un policier vint le sortir de sa cellule et l'emmena directement dans le bureau où il allait être interrogé. Il terminait le gobelet de café apporté par le planton quand l'inspecteur de la veille arriva.

- Allez, jeune homme, expliquez-moi tout. Je n'ai pas de temps à perdre. Et commençons par le début. Que faites-vous à errer comme ça à Marnier depuis deux mois ?

André acquiesça, puis il commença à lui raconter son histoire. Il lui expliqua tout, depuis le jour de sa naissance jusqu'au meurtre de sa mère et la mort de ses grands-parents. Puis il parla de la vieille souche de la pension de famille avec, écrit dessus : Louis Petit. Et il ajouta :

- Vous comprenez, monsieur. Je suis tout seul dans la vie à présent. Alors, il me semble que si je parviens à retrouver mon père et qu'il m'accepte enfin comme son fils, ma solitude sera moins pénible.

- Mais pourquoi ne pas vous être adressé au bureau de l'état civil ? Cela aurait été plus simple.

- Mais je l'ai fait, vous pouvez contrôler. Seulement, quand je me suis adressé au concierge de l'immeuble, il m'a répondu n'avoir personne du nom de Petit dans ses locataires. Voilà la raison de ma planque et de ma filature jusqu'au parking où j'ai volé les papiers pour m'assurer de l'identité de celui que je crois être mon père. Vous comprenez ?

- Quel chemin empruntiez-vous pour vous rendre au parking ?

- Et bien, la ruelle. Celle où ma mère a été tuée.

- Vous fumez ? demanda le policier, avec une idée derrière la tête.

- Non, enfin si, parfois, répondit André comprenant où l'inspecteur voulait en venir

- Et vous fumez quoi ?

- Ben, le cigare, dit Dédé, comme si c'était une évidence.

- Ah oui, le look de notre célèbre collègue, s'esclaffa le policier, prenant conscience de l'accoutrement du jeune homme.

« Ce n'est pas lui qui a tué la jeune fille de la ruelle, c'est sûr. Mais pourquoi son père fait-il autant de mystères quant à son identité ? En plus, je me rappelle très bien ce premier crime dans la ruelle maudite. Il a raison ce garçon ; elle a tourné bien court cette enquête ».

- Vous pouvez partir. Mais si vous décidez de rentrer à Belvier ou de changer d'hôtel, je vous demande de nous prévenir. Nous devons pouvoir vous joindre à tout moment. Compris ?

Au même instant, un agent entra dans la pièce un dossier à la main.

- C'est le résultat de l'autopsie de la dernière morte de la ruelle. Il y avait cette carte dans une de ses poches, dit-il, tout bas à l'inspecteur.

Dédé allait sortir quand celui-ci le rappela :

- Attendez ! Que fait-il comme métier votre père, m'avez-vous dit ?

- Représentant en cosmétique et parapharmacie, je crois. Pourquoi ?

- Oh ! Pour rien. Pouvez-vous revenir demain matin ? J'aurai peut-être encore quelques questions à vous poser.

Ou plutôt, j'aimerais vous faire rencontrer quelqu'un... Je vous attends à neuf heures précises.

- Bien monsieur, dit André, en tournant les talons.

Il se rendit à l'hôtel, prit une douche et partit raconter sa nuit à Sonia. Quand il arriva chez elle, René s'y trouvait aussi. Ils ne se rendirent même pas compte de sa présence, tant leur conversation était rude et animée.

- Tu me le cracheras ton pognon, mon vieux, sinon...

- Méfie-toi, sale garce ! Si tu continues avec tes menaces et ton chantage, tu sais bien ce qui risque de t'arriver, dit René, d'un ton menaçant.

André repartit sans bruit en espérant bien que les deux autres ne s'étaient pas rendu compte de sa présence. Il reviendrait plus tard. Il essaierait de sonder Sonia.

Chapitre VII

Au premier étage de l'imposant bâtiment de la sûreté départementale, le commissaire principal Guerlain bouillait de colère. Il en était au sixième crime non élucidé dont les deux premiers avaient eu lieu du temps de son prédécesseur, fraîchement parti à la retraite. Il s'agissait toujours de meurtres commis par balles, sauf celui de la nommée Nina, cette jeune femme battue à mort, et de celui d'un proxénète notoire tué à coups de couteau. Les victimes étaient toutes des jeunes filles ayant eu des fréquentations douteuses : même Sandy, la jeune étudiante de bonne famille. Le lieu des assassinats était une ruelle sombre et exigüe. Toutes les enquêtes menées par la criminelle n'avaient abouti à rien de concret. D'après le peu d'informations qu'elle possédait, la police pensait avoir affaire à un ou deux individus mafieux évoluant dans le milieu glauque du proxénétisme. Elle savait aussi que toutes les victimes étaient de mœurs légères ou des prostituées connues par les services des renseignements. Il fallait se rendre à l'évidence, le ou les assassins étaient des professionnels. Ils ne laissaient aucune trace de leur passage sur le lieu du crime.

Guerlain subissait une grande pression de la part de ses supérieurs hiérarchiques et du procureur général de la République. Il avait été fermement sommé de trouver les meurtriers dans les plus brefs délais. Il comprit que sa carrière était en jeu, surtout lorsque Le Quotidien de

Marnier titra à la Une : « Les assassinats en série de Marnier. Toujours aucune piste sérieuse ».

Guerlain prit l'enquête en main et rouvrit tous les dossiers, fortement convaincu que tous ces crimes avaient un lien commun : la prostitution et les finances qu'elle génère. Il consulta tous les fichiers, puis ordonna à ses troupes d'investir profondément le milieu fermé de la pègre. Plus d'une centaine de noms, des photos et des documents divers furent remis à jour.

L'inspecteur Martin convoqua Louis Petit. Et cette fois, il entama un interrogatoire poussé :

- Monsieur Petit, voulez-vous nous dire dans quelles circonstances vous avez connu Sarah.

- Ca fait exactement vingt jours. Je revenais de la fabrique de cosmétiques lorsque je l'ai rencontrée à la cafétéria d'une station service. Elle m'a demandé si je me rendais du côté de Marnier. J'ai répondu oui. Elle a alors pris place à bord de mon véhicule sans me demander mon avis. En cours de route, je lui ai demandé si elle habitait la ville. Elle m'a répondu qu'elle était nouvelle ici. Ensuite, elle m'a accompagné chez moi où nous avons partagé quelques verres. Après quoi, je l'ai reconduite jusqu'à la sortie de l'immeuble. Depuis, je ne l'ai jamais revue. Mais comment savez-vous...

- Nous avons découvert sur elle la carte de visite de votre entreprise. La tenait-elle de vous ? le coupa Martin

- Oui, évidemment !

- Vous étiez-vous donné rendez-vous ?

- Non.

- Alors comment expliquez-vous qu'elle soit morte à une centaine de mètres de chez vous ?

- Je n'en ai pas la moindre idée.

- Connaissez-vous une certaine Nina ?
- Disons que je l'ai connue, mais ça fait des lustres...
- Savez-vous qu'elle a été assassinée au même endroit que Sarah, dans la ruelle du parking ?
- Oui, je l'ai lu dans la presse de l'époque. Mais vous savez, je pars souvent en tournée.
- Dites-nous depuis quelle date vous aviez perdu Nina de vue.
- Oh, difficile à dire, je l'ai revue deux ou trois fois au début où elle vivait ici. Mais je ne lui ai pas parlé. En vérité, je faisais tout pour l'éviter.
- Pourriez-vous nous en donner la raison ?

Louis Petit réfléchit quelques secondes et répondit :

-Vous savez, nous avons eu une relation amoureuse qui a mal tourné. Nina était tombée enceinte. Et comme j'avais déjà une petite famille, j'ai dû l'abandonner avec regret.

- Monsieur Petit, savez-vous que le cambrioleur de votre véhicule a été arrêté ?

- Non, mais ça regarde le gardien du parking, il me semble...

- Oui, mais c'est votre voiture qui a été forcée. Donc, c'est surtout vous que cela concerne... Le voleur va arriver d'un instant à l'autre.

De son côté, encore tout chamboulé par la scène à laquelle il avait assisté la veille chez Sonia, André ne savait plus que penser. C'est donc sans grande conviction qu'il se rendit au commissariat. Pourquoi lui demandait-on de revenir ? Et aussi, allait-il raconter à l'inspecteur les menaces proférées par René ? Non, il ne dirait rien tant qu'il n'aurait pas éclairci la chose lui-même. Il avait commencé l'enquête

seul et il comptait découvrir le meurtrier de sa mère par ses propres moyens. Mais hélas, les indices qu'il possédait étaient bien minces et surtout très contradictoires.

Il arrivait en vue du commissariat quand il aperçut au loin la voiture de Louis Petit. « Tiens, on dirait que je vais enfin connaître mon père », pensa-t-il, le cœur battant. Il entra et se rendit directement dans le couloir menant au bureau de l'inspecteur Martin.

- Où allez-vous monsieur ? lui demanda le planton de service.

- Je suis convoqué pour neuf heures, répondit Dédé, sans se troubler.

- Attendez, je vais avertir l'inspecteur de votre arrivée.

- Fais-le entrer, entendit Dédé.

A son arrivée, l'homme sans âge qui venait d'être questionné fit mine de se lever. Il fut tout de suite rappelé à l'ordre par la voix sévère de Martin.

- Veuillez vous rasseoir Monsieur Petit, l'entretien n'est pas encore terminé. Je dirais même qu'il ne fait que commencer.

- Connaissez-vous Monsieur Gard ici présent ?

- Non. Pourquoi ? Je devrais ?

- C'est l'homme qui a volé les papiers dans votre voiture, dit l'inspecteur.

- Ah ! Et bien j'aimerais savoir pourquoi il a fait cela et aussi récupérer les documents de mon véhicule. J'en ai besoin au cas où je me ferais contrôler lors de mes tournées.

- Doucement ! Vos tournées attendront ! Vous devez rester à la disposition de la police tant que l'enquête n'est pas clôturée. Et au train où vont les choses...

- Mais enfin, c'est quoi tout ce cinéma ? Je n'ai rien à me reprocher. Ce n'est pas moi le voleur, c'est celui-là, dit-il, en pointant André du doigt avec rage.

- Celui-là, comme vous l'appellez, c'est André Gard. Ca ne vous dit rien le nom « Gard ? » Vous voulez que je vous rafraîchisse la mémoire ? demanda l'inspecteur.

De son côté, André ne quittait pas Louis Petit des yeux. Ainsi, cet homme pour qui il ne ressentait aucune sympathie était son père. Un homme bouffi par l'alcool, un fantoche sans grâce et sans distinction. Un homme qui sentait la débauche et la corruption. Un homme qui, il en était sûr, était capable des pires malversations. Mais ça, il fallait le prouver.

- Alors, « Gard », ça vous dit quelque chose, oui ou non ? demanda l'inspecteur, sèchement.

- Oui, bien sûr, c'est le nom de famille de Nina.

- Et que ce jeune homme s'appelle André Gard, ça ne vous trouble pas ?

- Ben non, pourquoi cela devrait-il me troubler ? demanda Petit, de mauvaise foi.

- Je vais vous le dire, pourquoi. Cet homme est votre fils. Je suis sûr que vous l'avez deviné depuis le début. Mais cela vous laisse froid, aussi froid que lorsque sa mère vous a annoncé qu'elle était enceinte alors qu'elle n'avait que quinze ans. Le vol de vos papiers était juste pour lui une façon de s'assurer de votre identité, vu tous les mystères que vous et le concierge de l'immeuble de la rue de la Liberté entreteniez pour cacher votre présence à Marnier.

- C'est trop facile de dire que cet homme est mon fils. Qu'il le prouve !

- De toute façon, je ne veux pas d'un homme comme toi pour père. Tu es trop lâche ! Si j'en crois le journal de ma mère, tu n'as fait que profiter d'elle sans te soucier de ses sentiments ni de sa douleur quand tu la forçais à des choses contre nature pour assouvir tes penchants malsains. Puis après, pour te faire pardonner ou acheter son silence, tu lui donnais parfois un peu d'argent. Mais c'est de toi qu'elle avait besoin, pas de ton pognon. Tu me dégoûtes. J'aurais préféré ne jamais te connaître, acheva André, épuisé. Rouge de confusion, Petit fixait sans rien dire le carrelage du bureau.

- Alors, vous ne voulez toujours pas m'expliquer tous ces mystères à propos de votre appartement, je suppose ? dit l'inspecteur.

- Je n'ai rien à ajouter, dit Petit, d'une voix sourde.

- A votre guise. De toute façon, l'enquête ne fait que commencer. Vous pouvez partir, mais comme je vous l'ai dit, vous restez à la disposition de la police, dit Martin. Puis il s'adressa à André.

- C'est quoi cette histoire de journal ? Pourrions-nous y jeter un coup d'œil ? C'est peut-être une pièce à conviction...

- C'est l'histoire de ma mère depuis sa rencontre avec ce sale type et son arrivée en ville. Elle y parle aussi des coups qu'elle recevait, mais aucun nom n'y est cité. Ou alors il y en avait, mais les dernières pages du carnet ont été arrachées. Pourquoi voulez-vous ça ? C'est la dernière chose qui me reste d'elle. Je n'ai pas envie de m'en séparer.

- Ne craignez rien, on vous le rendra. Nous en avons besoin pour continuer l'enquête.

- D'accord, mais pour cela, je dois retourner à Belvier et éclaircir quelques affaires sur place avant mon retour ici.

- Allez-y, le plus tôt sera le mieux

A peine sorti du commissariat, André prit directement la direction de la rue où il pensait trouver Sonia. Personne ne répondit au code « frapper deux fois, un espace, puis frapper trois fois » qu'ils avaient instauré entre eux, afin de connaître, avant même d'ouvrir la porte, l'identité du visiteur. Il était treize heures.

Il retourna à l'hôtel et surveilla l'immeuble de Petit tout l'après-midi. A part la visite quasi journalière de la doctoresse, rien ne vint éveiller sa curiosité.

Vers vingt heures, il repartait vers la rue de la Joie quand il aperçut le concierge de son père. Il se dirigeait vers la ruelle maudite. Il le suivit de loin et le vit monter dans la voiture de Louis Petit. « Je me demande bien ce qu'il magouille, se demanda le jeune homme. Encore une piste à creuser quand je reviendrai de Belvier », conclut-il.

Rue de la Joie, toujours pas de Sonia. Il s'adressa à deux habituées de la place, demanda si elles ne savaient pas où trouver la prostituée. Elles n'en n'avaient aucune idée. Puis elles ajoutèrent : « Mais si tu veux, on peut te soulager. Y'a pas que Sonia qui sait y faire. Faut changer de viande de temps en temps, beau gosse, ça aiguise l'appétit ! » lança la plus jeune en rigolant. Le beau gosse leur répondit par un haussement d'épaules et reprit sans attendre le chemin de l'hôtel.

Le lendemain à dix heures, il était de retour à Belvier. Quand il arriva en face du Bistrot, il vit que les vieux emmerdeurs étaient déjà là. Il hésita un instant, puis décida de passer d'abord à la bergerie. Une surprise de taille l'y

attendait. Par la porte entrouverte, il vit tout de suite qu'on était venu visiter sa maison pendant son absence. Tous ses livres rangés dans un ordre irréprochable jonchaient le sol. On avait éventré son canapé et déchiré la moitié de ses vêtements. Il fit rapidement l'inventaire de ce qui lui restait d'intact et se rendit compte qu'en plus du vol de sa nouvelle radio CD, de ses jumelles et de son télescope, on avait aussi emporté le journal de Nina. Il comprit tout de suite que le vol des seules choses de valeur qu'il possédait n'était rien d'autre que du camouflage. Ce qui intéressait le voleur, c'était le fameux calepin rouge. Qu'allait-il faire ? Appeler la police du village qui conclurait à un vol crapuleux ou attendre d'être à Marnier et s'adresser directement à Martin ? C'était lui le plus concerné par l'affaire. Il opta pour la deuxième solution et redescendit rapidement chez René raconter sa mésaventure. Son air atterré fit démarrer au quart de tour les quolibets du trio.

- Ah ben tiens, revoilà l'touriste ! T'en fais une tête, t'as vu un fantôme ? Ça ne te vaut rien l'air de la ville, t'es tout pâle, ricana Arthur.

- Oui, au lieu d'aller passer toutes tes nuits au bordel, tu aurais mieux fait de continuer à t'occuper de tes chèvres. Il en ferait une de tête ton grand-père s'il savait à quoi sert le pauvre petit magot qu'il t'a laissé, dit Ferdinand, avec un rire gras.

- C'est sûr qu'il fera long feu le pactole. A la vitesse où...

- Fermez-la, vieux malades ! Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Et pour une fois, foutez-moi la paix ! J'ai d'autres chats à fouetter. J'en ai marre de subir vos conneries

de vieux refoulés, cria André hors de lui, sans laisser le temps à Mathieu de terminer sa tirade.

Estomaqués par la nouvelle attitude d'André, les refoulés firent silence en se lançant de grands regards d'étonnement. Leur cible préférée se rebiffait. Celui qui encaissait depuis toujours leurs salades sans piper mot venait de réussir à leur clouer le bec d'une seule traite.

Attiré par tout ce bruit, René, occupé à faire du rangement dans la pièce qui lui servait de réserve, revint immédiatement derrière son comptoir.

- Que se passe-t-il ? Ils t'ont encore attaqué, je suppose ? demanda René au jeune homme, en voyant son visage décomposé. Mais pour une fois, on dirait que tu leur as rivé le clou. Il était temps, conclut-il.

Les terreurs regardaient maintenant André avec une sorte de respect. Celui qu'ils prenaient depuis toujours pour une chiffe molle semblait être devenu un homme. Et qui avait du répondant. Il allait falloir qu'ils baissent le ton, c'est sûr. Leur éternelle victime n'avait plus peur d'eux. « On va s'ennuyer », pensaient-ils tous les trois.

- Allez, raconte-moi ce qui te met dans un état pareil.

André expliqua le vol qui avait eu lieu à la bergerie pendant son absence. Mais prudent, il ne mentionna pas la disparition du journal de Nina.

Les vieux écoutaient attentivement en hochant la tête avec commisération quand la sonnerie stridente du téléphone retentit.

- Je reviens, dit René, en se dirigeant vers la réserve.

N'y tenant plus, Arthur éleva à nouveau la voix.

- Pas étonnant avec la nouvelle clientèle qui vient ici depuis quelques jours, ça devait arriver. Et cet imbécile de

Dumont qui vient d'être réélu maire. Tout ça parce qu'il a relevé le niveau commercial du village. Voilà ce que ça amène tous ces étrangers. On était bien plus peinars avant...

- Oui, c'est sûr. Maintenant on n'aura plus que des emmerdes. On n'osera bientôt plus sortir la nuit. Y'avait plus eu de vols à Belvier depuis au moins vingt ans. Je le dis depuis le début des changements. Chicago ! Belvier va devenir Chicago ! renchérit Ferdinand.

- Rien qu'à voir la tronche du mec qui est venu tenir la jambe à René et à Josette hier soir, on aurait dû deviner qu'il allait se passer quelque chose. Il avait une gueule de malftrat, ce gars-là, avec sa moustache en guidon de vélo, ses grandes rouflaquettes et cette ligne de barbe en travers du menton, ronchon Mathieu.

- Et tu oublies son crâne rasé et sa boucle d'oreille. C'est vrai qu'il n'avait pas l'air très catholique le gaillard. De la poussière d'escaliers de bordel ou un résidu de cellule, allez savoir ? renchérit Arthur.

- Qu'est-ce qu'ils dégoisent encore les pépés ? demanda René qui n'avait pas suivi la conversation.

- Nous ? Oh, rien. On parlait du pharmacien. Doit être insomniaque comme moi. Ca fait déjà plusieurs fois que je le vois partir en voiture vers une heure pour ne revenir qu'au petit matin. A ces heures-là, il ne va pas acheter des croissants, c'est sûr ! Il s'en passe de drôles, dit Ferdinand, suspicieux.

« Pour une fois, ils n'ont pas parlé pour ne rien dire. A la boucle d'oreille près, ils m'ont donné la description parfaite du concierge de Marnier. Mais peut-être qu'il ne la porte que quand il sort ? Et le pharmacien, où va-t-il passer ses nuits ? Mais après tout, la Lavendier doit être dans le coup aussi.

C'est peut-être bidon son histoire d'anciens patients qui, comme par hasard, vivent justement au même endroit que Petit et son satané concierge », se dit le jeune détective.

- Allez, je m'en vais réparer les dégâts à la bergerie. A demain. Je passerai avant de repartir à Marnier. Et merci, messieurs, dit-il en sortant, à l'adresse des vieux qui ne comprenaient rien à cette soudaine amabilité.

Chapitre VIII

Pendant ce temps-là, Guerlain épluchait tous les documents en sa possession, espérant y trouver des indices qui auraient pu passer inaperçus lors des enquêtes précédentes. Déployés sur le terrain, ses agents lui apportaient sans cesse des éléments nouveaux. Des suspects potentiels avaient changé de lieu de résidence, d'autres menaient un train de vie douteux, et d'autres encore semblaient se tenir à carreau. Le fait que toutes les victimes aient été trouvées au même endroit, lui apparaissait comme un défi au bon sens et à l'autorité judiciaire, lancé par le ou les auteurs des crimes. Une manière de montrer à l'opinion nationale l'incapacité de la police face à la débauche qui gangrenait une frange de la société. Les investigations auprès de nombreuses personnes ayant un passé judiciaire n'apportaient rien. Elles avaient toutes un alibi. Et comme tous les crimes avaient été commis au milieu de la nuit, y compris le dernier, selon le médecin légiste, la tâche de Guerlain semblait insurmontable. Aucun des riverains de la maudite ruelle n'avait entendu le moindre coup de feu, ni de bruit de moteur et non plus de cris de dispute. On aurait dit que tous les meurtres s'étaient passés dans le plus grand silence.

Guerlain envisageait comme hypothèse, avec un léger risque de se tromper, que les assassinats avaient eu lieu ailleurs. Le ou les meurtriers avaient transporté les corps

de leurs victimes jusqu'à la ruelle pour dérouter les enquêteurs. L'enquête piétinait.

Lorsque le commissaire principal arriva au bureau de l'inspecteur Martin, furieux, il lança :

- Où en êtes-vous, bande d'incapables ? Pas la moindre piste, pas un brin d'indice ?

- Commissaire, c'est que mes agents...

- Tes agents ? Quoi, tes agents ? Mais nom de Dieu, plongez dans la mélasse ! Essayez les manières fortes ! Ce milieu est fermé, il faut l'infiltrer ! Voyez du côté des dealers et des boîtes de nuit. Renseignez-vous bon sang ! Ah, j'allais oublier. Tu ne trouves pas qu'il est inconcevable que le gardien du parking n'ait rien vu, rien entendu ?

- Je l'ai questionné. Rien vu ! Rien entendu !

- Voilà, ça tombe du ciel un cadavre... Et les autres ?

- Quels autres ?

- Ben, ses prédécesseurs. C'est curieux qu'ils aient tous démissionné après les découvertes macabres, enfin, quelques jours après le début des enquêtes policières de l'époque. Il faut les retrouver ! Bon, je reviendrai demain. Fais en sorte que je trouve du nouveau sur mon bureau !

Guerlain se dirigea vers un petit village à la campagne histoire de respirer un peu et, du même coup, rendre visite à son prédécesseur : l'ex-divisionnaire Pascal, à qui il avait pris la précaution de téléphoner la veille pour annoncer sa visite.

A la retraite depuis deux ans, Pascal connaissait mieux Marnier que son propre village. Guerlain espérait de lui, une aide, des renseignements, et, pourquoi pas, une piste ?

- Bonjour mon commissaire. Ah, comme il fait bon vivre chez toi ! Je vois que tu t'occupes de poules maintenant...C'est fini les prostituées ?

- Ah oui, les poules à plumes, c'est plus simple, elles se couchent très tôt, elles. Ce n'est pas comme les poules à poils de Marnier.

- Tu en penses quoi, toi, des derniers meurtres ?

- Comme toujours, tu sais. Et, je m'en veux parfois de t'avoir laissé tout ça sur les bras.

- Ah oui, une belle merde, ce dossier.

- Essaie toujours cette piste, c'est un malade, un psychopathe, je te dis.

- J'ai consulté toutes mes données informatiques sans succès.

- Ça doit être un cas spécial, très intelligent le type. Pas d'empreintes. Une seule balle à bout portant. La même arme d'après la balistique. Il connaît la ville coin par coin. Essayez une souricière, possible non ?

- Merci Pascal, je verrai...

- Ne néglige pas la piste du commerce du sexe, c'est plein de magouilles aussi. Bonne chance !

Chapitre XIV

Le lendemain matin, quand André passa au Bistrot, il y trouva Josette occupée à lire un journal qui titrait : « les meurtres en série de la Ruelle de la Mort ». Le reportage commençait par : « Après le dernier cas survenu à Marnier, on se demande si tous ces crimes ne sont pas liés et s'il ne faudrait pas remonter quinze ans en arrière pour trouver enfin le coupable et éclaircir ainsi la façon dont l'enquête quelque peu bâclée et conduite à l'époque par le commissaire Pascal, avait été menée ». Il s'en suivait un résumé de l'affaire Nina Gard, cette pauvre femme retrouvée morte après avoir été battue à mort. On disait aussi que le mystère n'avait jamais été élucidé, et que, vu le milieu où la pauvre prostituée évoluait, retrouver le coupable s'avérait bien difficile. Sauf, si le ou les meurtriers étaient ceux qui sévissaient encore aujourd'hui. Le lien serait vite fait quand on les aurait situés. « Mais les retrouveraient-on un jour ? » écrivait le reporter en guise de chute à son article.

En entendant la porte s'ouvrir, Josette leva la tête et salua André, puis elle dit :

- Tiens, lis ça. Si la presse s'en mêle, ça va faire du dégât du côté de la police.

André ne releva pas la question et demanda où se trouvait René. Il fallait qu'il lui parle de toute urgence.

- Il n'est pas là. Tu l'as raté de dix minutes. Il avait une affaire urgente à régler en ville.

- Avec Sonia, sans doute, répondit André, de but en blanc.

- Pourquoi, avec Sonia, tu as l'air bien sûr de toi. Y aurait-il entre eux quelque chose que j'ignore ? demanda Josette, déjà sur le qui-vive.

Ou elle ne sait rien, ou elle joue la comédie, pensa Dédé, bien décidé à éclaircir les choses tout de suite.

- Je voudrais savoir pourquoi René s'est dépêché de disparaître l'autre soir quand Sonia est arrivée, et aussi pourquoi, au début, tu as fait semblant de ne pas la connaître. Alors qu'après quelques verres vous étiez les meilleures amies du monde. Il y a quinze ans, vous tapiniez au même endroit. Puis tout à coup, toi et René avez disparu du circuit pour venir vous enterrer à Belvier. Ce n'était sûrement pas pour y faire fortune. Le village était à moitié désert en ce temps-là.

- Ne remue pas ces vieilles histoires, tu t'en mordras les doigts. René n'a rien à voir là-dedans. Il a déjà bien assez d'emmerdes comme cela sans que tu en rajoutes, crois-moi. Fous-lui la paix ! dit Josette, avec un semblant de menace dans la voix.

- Mais enfin, c'est de ma mère qu'il s'agit tout de même. Je suis sûr que vous en savez tous les deux beaucoup plus que ne voulez bien en dire. Je ferai la lumière sur tout ça à n'importe quel prix. A ce moment-là, des têtes tomberont, c'est moi qui te le dis, lança André, en claquant la porte derrière lui pour aller prendre le bus qui devait l'emmener à Marnier. Le pharmacien ouvrait le volet de sa pharmacie, il regarda le jeune homme d'un œil sournois. « C'est vrai, les vieux ont raison, il n'est pas clair non plus ce gars-là », pensa André.

Le bus avait à peine parcouru cinq kilomètres quand il croisa René qui rentrait à toute vitesse à Belvier. Puis un peu plus tard, ce fut la doctoresse qui dépassa l'autocar. Elle roulait très vite elle aussi. Une urgence peut-être, se dit le jeune homme.

A peine arrivé en ville, André se rendit rue de la Joie. Il frappa deux fois, puis trois. Et la porte s'ouvrit sur une Sonia au visage outrageusement maquillé pour un début de matinée. Elle avait eu beau essayer de camoufler ses ecchymoses à coups de fond de teint et de fard, les bleus qui la défiguraient étaient toujours visibles.

- Entre vite, dit-elle, aux abois.

- Que se passe-t-il ici ? demanda André, à la fois furieux et désolé de voir l'état dans lequel son amie se trouvait.

- Oh, ce n'est rien. Un client hargneux, dit-elle, pour l'apaiser.

- Il ne s'appellerait pas René, ce client ?

- René, pourquoi René ? Et puis pourquoi penses-tu qu'il puisse s'agir de lui ?

Il lui raconta comment, sans se montrer, il avait assisté à une partie de leur dispute et ajouta qu'il avait entendu les menaces que le patron du Bistrot proférait à son égard.

- Alors, inutile de me cacher plus longtemps l'identité de ce salaud. C'est lui qui t'a fait ça, j'en suis sûr ! Mais pourquoi ?

- Une vieille histoire. Ça n'a rien à voir avec toi. Je ne peux pas t'en dire plus !

- Une histoire vieille de quinze ans sans doute, dit Dédé.

- Ce n'est pas ce que tu penses. Oui, ça date de quinze ans. Mais c'est de ma faute. Je n'avais pas besoin de le menacer de tout raconter de ses trafics s'il touchait à ma fille, dit Sonia, en faisant mine d'éclater en sanglots

- Tu as une fille ?

- Oui, une belle jeune fille de quinze ans. Elle est en pension bien loin. Je ne veux pas qu'elle sache que je vends mon corps pour vivre. Je ne sais pas comment il a appris son existence. Maintenant, il est convaincu que cet enfant est de lui. Il menace de lui révéler notre ancienne liaison. Il veut lui dire qu'il est son père et que je ne suis qu'une putain. Alors que monsieur fait toutes sortes de trafics, impunément, sous le couvert de sa notoriété retrouvée de patron de bistrot et de mari modèle.

- De quels trafics parles-tu ?

- Je ne peux pas t'en dire plus, quand il est en colère, il est capable de tout.

- Même de tuer, je suppose ?

- Je ne sais pas. Cet homme-là n'est pas tendre avec ses ennemis. Méfie-toi de lui.

André était plus que certain que Sonia lui mentait. Il se rappelait clairement ce qu'il avait entendu la veille de la bouche des deux protagonistes :

- Tu me le cracheras ton pognon, mon vieux, sinon...

- Méfie-toi, sale garce ! Si tu continues avec tes menaces et ton chantage, tu sais bien ce qui risque de t'arriver, avait répondu René, d'un ton menaçant.

Pour couper court à ses questions, ou le diriger sur une fausse piste, cette femme en qui il avait une confiance aveugle venait de s'inventer une fille qui n'avait jamais existé. Il avait la conviction qu'elle savait beaucoup de

choses qu'elle ne voulait pas dévoiler. Des choses qui devaient être très graves, puisqu'elles lui permettaient de faire chanter René. Mais ce dont il avait la certitude, c'est qu'elle crevait de trouille.

André passa une grande partie de la journée sur place pour essayer d'obtenir plus de renseignements. Mais il ne tira rien d'autre que de vagues réponses à ses questions trop bien ciblées. Il allait rentrer à l'hôtel quand il aperçut la voiture de la doctoresse en stationnement devant le bar où elle semblait avoir pris l'habitude de s'arrêter lorsqu'elle venait à Marnier.

Il entra dans l'estaminet, s'installa tout naturellement à la table de Brigitte Lavendier et lui dit de but en blanc :

- Vous rouliez bien vite ce matin... Une urgence sans doute ?

- Oui, on peut dire ça, répondit-elle, étonnée de l'aplomb affiché par celui qu'elle prenait toujours pour l'innocent du village.

- C'était encore vos anciens patients ? questionna Dédé, sans citer l'endroit pour ne pas éveiller les soupçons de Brigitte.

- Oui, toujours ces gens-là. Mais tu es bien curieux...

- Ben non, mais vu la fréquence de vos visites chez eux, ils doivent être bien malades.

- Oh, une maladie chronique qui nécessite un grand suivi médical. Bon, il se fait tard. Je dois rentrer, dit la doctoresse, pour couper court à ses questions.

- Ça vous dérangerait de m'emmener ? J'ai raté le bus, dit André, espérant de cette façon continuer la conversation.

- Non, tu peux m'accompagner, si tu veux. Allez, en route !

Brigitte conduisait vite. Elle avait mis la radio à fond, ce qui fit comprendre au jeune homme qu'il devait se taire.

Arrivé à Belvier, il entra tout naturellement au Bistrot. René répondit à peine à son salut, tandis que les inséparables le bombardaient d'un tonitruant : « Bonjour Dédé ! » « Tiens, voilà autre chose, c'est le monde à l'envers. Les vieux deviennent aimables et René fait la gueule... C'est nouveau, ça », pensa le jeune homme. Sans dire un mot, le patron posa l'éternel diabolo-menthe de Dédé sur le comptoir. Puis, toujours en silence, il se dirigea vers la réserve attenante.

Les vieux restèrent aussi très silencieux, jusqu'au moment où le pharmacien sortit de son officine, l'air mauvais.

- Ah ben tiens ! V'la l'babouin qui r'commence son cirque. Je suis sûr qu'il va en faire voir de toutes les couleurs à la jeune fille qu'il a engagée pour l'aider à vendre ses pilules. Un beau p'tit lot. Ah, si j'avais encore vingt ans, je lui ferais sa fête. Hélas...soupira Ferdinand.

- Oui, jolie à croquer la petite nouvelle. Voilà ce qu'il te faudrait André, dit Arthur, un peu ironique.

- Ah mais c'est vrai, j'ai oublié de vous dire quelque chose à propos du pharmacien, dit Mathieu, mystérieusement, pour faire durer le suspens.

- Allez, crache ta Valda ! C'est quoi cette grande nouvelle ? demandèrent les deux autres.

Très intéressé, André tendait l'oreille tout en se rapprochant le plus possible de la table des vieux curieux.

- Viens, assieds-toi avec nous. Ça te concerne peut-être aussi, dit Mathieu, avec un sourire entendu à l'encontre de Dédé.

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois et s'installa avec ceux qui allaient bientôt devenir ses meilleurs amis.

- Voilà ! Depuis le crime qui a coûté la vie à Nina, je me suis abonné à un hebdomadaire qui relate chaque semaine tous les faits divers sanglants de France et de Navarre. Alors, hier soir, l'idée m'est venue de relire certains de ces journaux. Je suis allé au grenier où je les entrepose. J'en ai pris un au hasard dans les huit cents exemplaires en ma possession, et devinez ce que j'y ai trouvé ? questionna Mathieu, toujours aussi mystérieux.

- Ben, vas-y ! Ne nous fais pas baver comme ça, dit Ferdinand, devinant que ce que son ami allait leur révéler devait être, malgré les années, encore d'actualité.

- J'y ai lu qu'il y a trois ans de gros bonnets et des personnes de professions libérales se réunissaient pour participer à des partouzes très spéciales. Le port du masque étant obligatoire, tous ces malades du cul ne se connaissaient même pas entre eux. Ces séances allaient de l'échange de partenaires à l'initiation de très jeunes personnes dans des parties de jambes en l'air sado-maso, pas toujours sans conséquences pour les jeunes participants, aussi bien filles que garçons. L'alcool y coulait à flot. Les initiateurs n'avaient aucun scrupule quant à l'âge ni au sexe de leurs partenaires. Le public, si on peut l'appeler ainsi, allait des 'actifs' à toutes sortes de personnages peu reluisants, qui se contentaient souvent de se rincer l'œil. Quelques jours après la découverte de ce lieu de débauche, une pauvre gosse venait allonger la liste déjà bien longue des victimes de la ruelle maudite de Marnier. Comme la jeune fille était encore mineure, on ne cita pas son nom. Par la suite, l'affaire a été

étouffée. Faut croire que le gratin a le bras long. Sur une des photos qui montre le commissariat principal de Marnier, il m'a semblé reconnaître quelqu'un. Mais ça ne veut pas dire qu'il ait un rapport avec le crime, hein ! Il passait peut-être là par hasard...

- Continue, bordel ! De qui parles-tu ? Et nous, on le connaît ?

- Sûr, que vous le connaissez. Tenez, regardez, dit Mathieu, en sortant de sa poche la photo qu'il avait soigneusement découpée.

- Ah ben merde ! On dirait bien que c'est l'babouin. Et l'autre, là plus loin, on dirait le mec qui est venu l'autre soir presque s'engueuler avec le René ? Celui-là, je comprendrais. Mais tout de même, le pharmacien, hein ? Voilà, je l'avais dit. A cause de l'innovation du village par cet imbécile de maire à la mords-moi le nœud, on ramasse toute la racaille des villes avoisinantes. Chicago ! Je vous dis ! Chicago ! Ah, pauvres de nous, soupira Ferdinand.

André regardait la photo avec attention. C'était bien le commissariat de Marnier qu'il avait sous les yeux. En plus, il était presque certain que les deux hommes qui y figuraient étaient le pharmacien et le concierge de l'immeuble de Louis Petit. Mais comment un homme aussi mou et discret que Georges Lavendier pouvait-il être mêlé à une histoire pareille ? « Voilà peut-être pourquoi le couple est venu s'installer - enfin, se cacher - à Belvier. Et aussi, pourquoi le babouin a laissé la barbe lui envahir le visage, tout cela dans l'espoir de conserver son incognito. Il aurait dû porter une perruque tant qu'il y était. La métamorphose aurait été complète. Mais non, ce n'est pas possible, pas un médecin et un pharmacien. Vu leurs métiers respectifs, ils ne

s'adonneraient pas à des actes sexuels aussi dégradants », soliloquait le jeune homme, encore puceau et très naïf malgré ses vingt-trois ans.

Plongés comme ils l'étaient dans le scoop vieux de trois ans que Mathieu venait de remettre en lumière, aucun d'eux ne s'était rendu compte que René avait réintégré son comptoir et n'avait pas perdu une miette de la conversation.

- Videz vos verres ! On ferme ! cria celui-ci, sèchement.

- Hé là, doucement. En voilà des manières. Il n'est que dix-huit heures. Ce n'est pas comme ça que tu vas garder tes plus fidèles clients. Y'a pas à dire, mais depuis que les deux autres cafés sont ouverts, y'a plus foule ici. Même la Josette déserte de plus en plus. On voit bien qu'elle n'a plus personne à aguicher. Elle peut même porter des pulls à col roulé, on la connaît par cœur son anatomie, s'esclaffa Ferdinand, remonté comme jamais.

Si les yeux de René avaient été des révolvers, il y a fort à parier que le vieux médisant aurait été flingué sur le champ.

- Dehors, j'ai dit ! Allez cuver votre vin et raconter vos conneries ailleurs. Clients ou pas, le patron c'est moi. J'en ai assez entendu pour aujourd'hui. Sortez ! Et toi André, tu restes ici. Faut qu'on cause !

Bien obligés d'obtempérer, les vieux sortirent du Bistrot en maugréant que ce n'était pas un étranger qui allait faire la loi et que « rirait bien qui rirait le dernier ». Puis Mathieu cria bien fort pour être sûr d'être entendu :

« En avant les gars, on change de crèmerie ! L'herbe est peut-être plus verte ailleurs. Venez, on va aller se jeter le dernier au Poster. Sont sûrement plus aimables là-bas. Puis, avec notre pognon, on va où on veut. Non mais ... »

Aussitôt la porte refermée sur le clan des irréductibles, René attaqua André de front.

- C'est quoi toutes ces allusions sur moi et la Sonia ? Ma femme est folle de jalousie. Puis aussi, tes insinuations concernant la raison de notre arrivée à Belvier. Je te croyais mon ami. Mais depuis que tu joues les Columbo, tu vois le mal partout... Et cette histoire avec Georges ?

- Georges ? Qui c'est, Georges ?

- Ben... Georges Lavendier, le pharmacien. Tu le vois, lui, le fade, être impliqué dans une ténébreuse histoire de cul ? Toi et les teigneux, foutez donc la paix aux gens. Arrêtez de remuer la mouise, c'est un bon conseil que je vous donne. Ces vieux cons-là se sont foutus de toi pendant des années. Maintenant que te voilà devenu subitement redresseur de torts, vous êtes copains comme cochons. Ca va chier, crois-moi ! Allez zou, tire-toi ! Je t'ai assez vu aussi, asséna René, d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

André sortit sans rien dire. En retournant vers la bergerie, il se dit que les choses commençaient à bouger. Ce n'était pas le moment de baisser sa garde, au contraire... « Je devrais aller me renseigner auprès du journaliste qui a écrit l'article. Si l'affaire a été étouffée, c'est qu'on l'a sûrement muselé aussi », pensa André, convaincu qu'il tenait enfin un semblant de piste.

Chapitre X

Après une nuit peuplée de questions, Dédé se leva péniblement, fit sa toilette, et partit frapper à la porte d'une petite maison de Belvier. C'est un Mathieu encore tout endormi qui vint lui ouvrir.

- On t'a jeté en bas du lit ? demanda le vieil homme, tout étonné de l'identité de son visiteur.

- Non, mais j'aimerais vous parler avant de repartir en ville.

- Allez, pas tant de manières, entre et dis-moi ce qui t'amène à une heure aussi matinale.

- Et bien voilà : je voudrais que vous me donniez l'exemplaire de l'hebdo dont vous avez parlé hier chez René.

- Tiens, en parlant de René, il est calmé celui-là ? demanda Mathieu, redevenu d'un coup tout grincheux.

- Il n'en n'avait pas l'air quand il m'a mis dehors, en tout cas, répondit André, avec un haussement d'épaules.

- Et que vas-tu faire avec mon journal ? demanda le vieil homme.

- Je vais vous le dire, mais je voudrais que cela n'arrive pas aux oreilles de René.

- Ne t'inquiète pas. Je serai muet comme une carpe. Si tu veux, je ne le dirai même pas aux deux rigolos qui me servent d'amis. Mais bon, ça ne sera pas facile. Sont futés eux, ils verront tout de suite que je leur cache quelque chose.

- Bon, je vous explique.

André lui raconta le pourquoi de ses expéditions à Marnier, la façon dont ses retrouvailles avec son père s'étaient passées, la lenteur de la police, et surtout son désir de plus en plus grand de retrouver l'assassin de sa mère. Il voulait simplement connaître l'adresse du magazine et le nom du journaliste qui avait écrit l'article sur le crime de la Ruelle de la Mort. Il espérait de cette façon faire avancer sa propre enquête. Il voulait savoir si c'était ce journaliste qui avait couvert le meurtre de sa mère et s'il avait continué à glaner des renseignements qu'il n'avait pas été libre de rendre publics.

Mathieu regardait André avec presque de l'admiration dans le regard. Il était ébahi par l'intelligence des propos tenus par celui qu'il avait toujours pris pour un imbécile. A tel point qu'il culpabilisait de toutes les vacheries que lui et ses compères lui avaient fait endurer. Il était bien loin, le petit jeune homme peureux et maladroit prêt à encaisser toutes leurs méchancetés sans rien dire. Il avait devant lui un homme au caractère fort et droit qui le laissait béat d'admiration. Il en serait même venu à lui faire des excuses pour son comportement passé, si la porte ne s'était pas ouverte à la volée sur Arthur et Ferdinand.

- Tiens, on pactise avec l'ennemi, maintenant ? Et en cachette en plus ! clama Ferdinand.

- Ah, ferme-la avec tes imbécilités ! Je te présente André Gard, notre nouvel ami. Il va retourner en ville poursuivre son enquête. Nous, pendant ce temps-là, on se la joue profil bas. Mais on ne perd rien de ce qui passe autour de nous. Vous pigez, les mecs ?

Les deux ‘mecs’ opinèrent de la tête, tout en se demandant où Mathieu voulait en venir, et aussi, pourquoi il affichait ce changement brutal d’attitude et de vocabulaire.

- Tiens, voilà la gazette. Fais gaffe où tu mets les pieds, hein ! La merde, plus on la remue, plus elle pue ! Et attention, l’ennemi guette nos confidences. N’oublie pas de nous tenir au courant. Bonne chasse !

Comme Dédé arrivait à hauteur du Bistrot, René démarrait sa voiture.

- Allez, monte ! Tu vas à Marnier, je suppose ?

- Oui, mais...

- Mais quoi ?

- Ben, je ne sais pas, je te croyais en colère contre moi.

- Laisse tomber, c’était hier. Après la scène de Josette, le commerce qui ne marche pas trop pour le moment et la sale gueule des vieux, j’étais à cran. Je me suis emporté pour rien. Excuse-moi ! Tu vas continuer tes recherches ?

- Oh non, mais je dois passer au commissariat expliquer le vol du journal de ma mère.

- Fais comme tu veux, mais je te le redis. Cela peut être dangereux. Je t’aurai prévenu.

« Pourquoi un tel changement de comportement ? Il est bizarre, René », pensait André.

Chapitre XI

Au commissariat central, l'enquête avançait doucement. Seul le corps de Nina présentait des traces de violences physiques. Violences qui, selon le légiste, avaient entraîné la mort. Guerlain conclut vite que le lieu du crime n'était pas la Ruelle de la Mort. L'assassin l'avait sûrement tuée ailleurs avant de transporter son cadavre à cet endroit afin de brouiller les pistes. Il pensa être en présence de deux assassins agissant avec des mobiles différents. Pascal, le divisionnaire retraité, l'avait incité à ne pas négliger l'éventualité de crimes en relation avec le milieu proxénète de Marnier. Guerlain avait compris que son prédécesseur avait fait allusion à ce cas en particulier, tout comme il lui avait conseillé d'orienter son enquête sur un meurtrier psychopathe. Le mystérieux tueur était doté d'une grande intelligence. Il ne laissait derrière lui aucune empreinte digitale ni aucune trace d'A.D.N.

Les ex-gardiens du parking furent entendus. Ils maintinrent tous leurs déclarations initiales. L'enquête n'avancait guère. Par contre, la tension nerveuse apparaissait autant sur le visage du commissaire que dans ses actes.

Petit fut convoqué une deuxième fois pour complément d'information. Guerlain lui demanda s'il savait où Sarah avait passé la nuit après l'avoir quitté et s'ils s'étaient donné un autre rendez-vous. Petit répondit non. De toute façon, il ne souhaitait pas la revoir. Après quoi, le

commissaire lui cita les prénoms des victimes des précédents crimes. Mais là encore, le représentant en cosmétiques répondit par la négative. Il ajouta que, vu son emploi du temps chargé, il ne faisait jamais de projets à long terme avec ses rencontres d'un soir. Il ne dirait plus rien en dehors de la présence de son avocat.

Guerlain était convaincu que Petit taisait beaucoup de choses. Il n'était probablement pas l'assassin, mais qu'il lui suffirait de balancer juste quelques noms pour faire avancer l'enquête. Le sachant avant tout désireux de protéger sa réputation, il choisit d'exercer sur lui une grande pression psychologique, une sorte de torture morale. Il avait de bonnes raisons de le soupçonner : quelques verres pris avec Sarah, la carte de visite du laboratoire trouvée dans la poche de la jeune fille et surtout le fait qu'il l'ait ramenée de la station service où elle faisait de l'auto-stop.

De son côté, l'inspecteur Martin déploya ses agents un peu partout sur le territoire de Marnier et finit par découvrir où Sarah, la dernière victime, avait élu provisoirement domicile. C'était chez Lili, une dame de petite vertu connue par les renseignements et vivant dans le bas quartier de la ville, le vivier de la prostitution.

Lili, de son vrai nom Madeleine, avait été arrêtée plusieurs fois pour différents délits liés aux mœurs. Depuis une quinzaine d'années, elle s'était totalement retirée des affaires. Elle vivait dans une mesure achetée avec ses économies. Elle ne s'adonnait plus à la prostitution, mais demeurait un élément clé du recrutement des nouvelles venues dans le métier. Elle savait se faire discrète tout en offrant toujours divers services à la mafia du sexe. Immédiatement appréhendée pour examen par la police

judiciaire, elle reconnut avoir hébergé la victime pendant une courte période. Pour simple raison financière et par pitié, vu son jeune âge. Elle affirma ne pas l'avoir connue auparavant. Sur l'insistance de Martin, elle déclara qu'elle connaissait Louis Petit de longue date et que c'était celui-ci qui avait donné son adresse à Sarah. Elle reconnut aussi avoir hébergé Sandy, une fille à papa alcoolique et toxico. Une mineure dont la mort était un mystère. Puis il y avait eu Roberta, Manuela, Salva la Roumaine, et bien d'autres. Elle ajouta que, vu son ancienneté dans le métier, elle était un peu comme le syndicat des nouvelles venues et qu'elle faisait cela juste pour aider ces pauvres filles tombées dans les filets des souteneurs. Cela n'avait pas empêché le juge de la condamner à trois ans de prison sous l'accusation de tenancière de maison close. Quand l'inspecteur lui montra des photos d'hommes faisant partie du milieu au moment de l'assassinat de Nina, elle reconnut tout de suite René Finaud, dit le Renard, et Lucien le boxeur, le souteneur de Nina. Une brute épaisse, ratatinée dans la même ruelle que la jeune femme, à trois jours d'intervalle. Ensuite, un autre mec rencontré quelques jours auparavant, et qui, selon elle, était dangereux : Marc, surnommé le rouquin ; un jeunot de la nouvelle génération. Elle ajouta qu'il ne fallait pas croire que c'était les caïds qui tuaient les prostituées. Ils les tabassaient pour les faire rentrer dans le rang, mais ils n'allaient pas éliminer leur gagne-pain. D'ailleurs, on n'avait jamais su qui avait tué la pauvre Nina et Lucien le boxeur. « C'était du temps de Pascal », ajouta-t-elle, un sourire entendu au coin des lèvres.

L'inspecteur Martin ne s'attendait pas à une telle coopération de la part de Lili. En sus, elle paraissait sincère. Il avait pris toutes ses déclarations sur son dictaphone.

Lorsqu'il entendit la déposition de l'ancienne prostituée, le commissaire Guerlain s'exclama :

- Voilà du bon boulot. Continuez ! Retrouvez-moi ces hommes, il faut les faire parler ! On est tout près du but. Convoquez les Lavendier ! Qu'ils nous parlent de leur fille. Ressortez les dossiers ! On y est presque !

L'inspecteur Martin ne tarda pas à convoquer séparément le pharmacien et la doctoresse.

Dès l'arrivée de Lavendier, tout en s'excusant d'être obligé de réveiller de douloureux souvenirs, Martin entra directement dans le vif du sujet : la mort de Sandy, sa fille. Il expliqua au pharmacien qu'il avait besoin de la collaboration des familles des victimes pour aller de l'avant. L'enquête stagnait depuis trop longtemps. D'un air rébarbatif, Georges Lavendier lui répondit qu'il n'avait rien de nouveau à déclarer et qu'il n'avait qu'à se référer à la « paperasse ». Sur quoi, Martin passa à l'attaque déclarant que, la paperasse, comme il disait, ne révélait même pas l'annonce de la disparition de Sandy, ni par lui, ni par Brigitte Lavendier. Chose peu commune. « En cas de fugue, les parents sont inquiets et appellent la police sans attendre. Vous rien. Pas le moindre mot. Pourquoi ? » Georges ne se laissa pas désarçonner par cette remarque voilant un reproche. Pour toute défense, il se contenta de charger sa femme, en l'accusant d'être à la base de la mauvaise éducation et des mauvaises fréquentations de sa fille. Puis dans un sursaut d'amour paternel, il ajouta : « Je l'aimais, moi, Sandy. Au moment où j'allais prendre les choses en main, je n'ai plus eu

que son cadavre à pleurer. Brigitte a regretté de n'avoir pas écouté le ténébreux casanier que je suis. Mais il était trop tard. Je sais qu'ils ont abusé d'elle ; mais pourquoi l'a-t-on tuée ? » éructa-t-il d'une voix rendue rauque par l'émotion. Puis, sans attendre l'autorisation de Martin, il se leva et sortit du bureau, sans saluer personne.

Brigitte arriva au commissariat une demi-heure après le départ de son mari. Lorsque l'inspecteur commença à lui poser les questions concernant la période précédant la mort de sa fille, elle ne sembla guère affectée. Elle ne nia pas les affirmations de son mari. Elle reconnut avoir négligé l'éducation de sa fille et affirma que cette dernière était devenue violente et suicidaire. Elle ajouta qu'elle avait bien essayé de faire quelque chose pour arrêter sa descente aux enfers. Hélas, entretemps, Sandy était devenue toxicomane et refusait de se faire soigner. Le mal était fait.

Après le départ de Brigitte Lavendier, ce fut au tour du Renard d'être convoqué par l'inspecteur Martin, sommé par son responsable hiérarchique d'entendre tous les hommes cités par Lili dans sa déposition.

- Monsieur René Finaud, comme vous le savez, la tuerie continue. Je sais que vous avez déménagé. Vous avez bien fait de quitter cette ville maudite.

- Inspecteur, tout a un temps et inévitablement une fin. Il y a quinze ans, ma Josette et moi, avons repris un débit de boissons pour vivre honnêtement et essayer d'oublier le passé... Nous avons décidé de finir notre vie là-bas.

- Justement. C'est à propos de ce passé que je vous ai prié de venir nous voir. Je n'ai rien à vous reprocher. Seulement, pour complément d'enquête, je me trouve dans

l'obligation de questionner certaines personnes ayant connu les victimes. Rassurez-vous, ça ne sera pas long.

- Allez-y inspecteur. Si je peux vous être utile...

- Pour commencer, connaissez-vous Lili ?

- Tout à fait, inspecteur. Je l'ai connue sans vraiment la fréquenter. Elle avait une certaine influence sur les filles. Je trouvais cela normal parce qu'elle était la plus ancienne du milieu. A ses débuts dans le métier, elle faisait le trottoir. Puis un jour, elle s'est rangée. Elle a fait de la taule pour avoir hébergé des putes. La police pensait qu'elle était la plaque tournante du commerce du sexe de la ville. A sa sortie de prison, elle s'est retirée de la scène. Elle vivait des petits services qu'elle rendait et les mecs étaient justes avec elle. Elle gagnait son beefsteak en hébergeant des filles qui ne savaient pas où aller. De nouvelles venues, généralement. C'était une femme qui savait garder ses distances.

- Et Sandy ?

- Une bien triste histoire, Sandy. Sa mort demeure un mystère. Je n'ai connu ses parents que très récemment. Comme moi, ils essaient d'oublier le passé. Ils ont quitté la ville et se sont installés à Belvier.

- Et Nina ?

- Je l'ai bien connue aussi. Cette malheureuse fille est arrivée en détresse à Marnier, dans l'espoir de trouver du boulot en ville. Hélas, elle n'a trouvé que la rue de la Joie. Je l'ai fréquentée longtemps jusqu'au jour où j'ai appris de sa bouche que le mec qui venait discrètement la voir à la faveur de la nuit n'était autre que le père de son enfant. Mais Lucien, son mac, l'emmerdait beaucoup et lui extirpait ses sous. Je n'ai pas pu rester impassible devant une telle situation. Je m'en suis pris à lui. Il était plus fort que moi, j'ai failli mourir

en voulant la défendre. Une semaine après, la malheureuse était assassinée. Trois jours plus tard, le gaillard était retrouvé mort, gisant dans un bain de sang. Pour la police, j'étais le présumé coupable du meurtre de ce malfrat. Tout me désignait comme l'assassin potentiel. Seulement, il n'y avait aucune preuve matérielle. En ce temps-là, j'étais vraiment dans de sales draps, je l'avoue.

- Et les autres victimes ?

- Je les connaissais toutes. C'était mon domaine. Je dois vous dire que cette série de meurtres m'intrigue autant que vous. Je connais bien le milieu et je ne pense pas que cette tuerie soit l'œuvre de proxénètes.

- André Gard, le fils de Nina, est venu ce matin déposer plainte contre X pour cambriolage. En son absence, un ou des individus se sont introduits chez lui pour s'emparer du journal intime de sa mère, qui pourrait contenir certains détails pertinents sur sa vie. Saviez-vous que Nina tenait un tel récit ?

- Non, je l'ignorais, dit René, pour ne pas se mouiller davantage

- A votre avis, se pourrait-il que quelqu'un puisse être au courant de l'existence de ce journal ?

- Oui, Monsieur Petit, peut-être. Sinon, je ne vois personne d'autre.

- Merci, vous pouvez partir maintenant.

- Je suis disponible à tout moment, inspecteur. N'hésitez pas à me convoquer. Maintenant, je file. Josette doit être débordée.

« Et voilà...Ils sont tous blancs comme neige, pensa Martin », qui n'en croyait pas un mot.

Chapitre XII

Quand André s'était rendu au commissariat pour avertir l'inspecteur Martin de la disparition du journal de Nina, le policier lui avait dit de rester en dehors de l'affaire en prétextant que cela pouvait devenir dangereux pour lui. Puis, il lui demanda aussi de rentrer à Belvier et de bien observer ce qui se passait au village. Dédé le regarda d'un air interrogatif auquel l'inspecteur répondit par un « oui, oui, observez bien tout ce qui se passe et écoutez tout ce qui se dit. Parfois, la vérité tient à bien peu de choses. Et, j'espère que vous me ferez part du moindre renseignement que vous pourrez glaner ». André opina de la tête et sortit immédiatement du commissariat. Il passa par l'hôtel, téléphona à la rédaction du journal et demanda à parler au journaliste qui avait écrit l'article où il avait cru reconnaître le pharmacien. Malheureusement, le reporter était absent pour plusieurs jours. Il pouvait rappeler plus tard. Après quoi, il avertit le patron de l'hôtel qu'il libérait la chambre pour quelque temps. Mais il reviendrait bientôt. Comme l'heure du bus approchait, il se hâta vers l'arrêt et attrapa l'autocar de justesse.

De retour à Belvier, Dédé se dirigea tout naturellement vers le Bistrot. Mathieu lui fit signe et lui asséna discrètement un « et alors ? » impatient.

- Et alors, rien, répondit-il. J'ai téléphoné au journal, mais l'homme en question est parti en reportage

pour plusieurs jours. Ils n'ont même pas pu me donner la date approximative de son retour, répondit André, en s'asseyant sans façon à la table de ses nouveaux copains.

- Allez René, remets-nous une rafale et un diabolomenthe pour le gamin, dit Arthur.

- Aujourd'hui, le gamin prendra une bière, lança Dédé.

- T'as raison, bois un coup, t'es un homme maintenant ! dit Ferdinand.

- Holà ! s'écria, Mathieu, regardez qui voilà. Il y prend goût ma foi. Sacré Georges ! Il en tenait une solide hier soir. Il vient sûrement se rincer les boyaux de la tête pour se remettre les idées en place. N'est pas sorti cette nuit, il était bien trop bourré. On voit bien qu'il a une assistante. Monsieur se la coule douce maintenant. La petite rouquine œuvre à sa place.

Contrairement à ses habitudes, le pharmacien venait prendre une ou deux bières au Bistrot après la fermeture de son officine et échangeait quelques mots avec René. Il lui arrivait même d'engager la conversation avec le trio des vieux inséparables. Ils parlaient du climat d'insécurité qui régnait à Marnier et du dernier meurtre.

- Ah, le con ! Tu sais ce qu'il croit, lui, pour les meurtres de Marnier ? Il dit qu'il y aurait un dingue caché dans les bois, qui ne sort que la nuit pour chercher ses proies et les prendre au piège, dit Arthur, incrédule.

La porte du Bistrot s'ouvrit sur un Georges Lavendier au visage encore tout barbouillé des excès de la veille. Il salua mollement tout le monde et commanda une eau pétillante.

- Ben mon vieux, y'en a qui sont beaucoup plus fringants quand ils ont un verre dans le nez. C'est un métier de boire. Faut de l'entraînement. Regarde : les vieux ici ne changent jamais de couleur, eux. Du rouge, rien que du rouge. C'est bon pour les artères. Le lendemain, faut en reboire un : ça retape ! lança Ferdinand, à l'adresse du pharmacien.

Georges Lavendier le regarda avec un sourire grimaçant, l'air de dire, « vieux fou, tu veux ma mort ? » André écoutait tout cela sans rien dire, puis :

- Et ce serait qui l'homme des bois ?

- Faut demander ça à môssieur. Il a l'air d'en savoir beaucoup plus que nous sur l'affaire des crimes de Marnier, dit Arthur, en pointant le pharmacien du doigt.

- Mais enfin, foutez la paix aux gens, dit René, de mauvaise humeur comme chaque fois qu'on abordait l'histoire de la ruelle maudite.

- Laisse-les dire. Je le sais, moi, que le tueur se terre. Sinon, on l'aurait retrouvé depuis longtemps. Ca coule de source, dit le pharmacien, tout à coup beaucoup plus volubile. « Il a l'air certain de ce qu'il avance. Mais comment faire pour qu'il crache ce qu'il sait ? » se demandait André.

L'assistante de Lavendier arriva en courant, ouvrit la porte et, sans saluer personne, lança :

- Monsieur, on vous demande au téléphone. Un certain Louis Petit. Il dit que c'est urgent !

Le pharmacien partit immédiatement sans se retourner, comme s'il avait été piqué par une mouche. Le regard de René était fixé sur André pour observer ses réactions. Mais le jeune homme ne bronchait pas.

C'était pourtant une nouvelle énigme à élucider pour lui : son père connaissait également le mari de la doctoresse. Que pouvait-il bien avoir à lui dire de si urgent et de si bonne heure ? Et Brigitte Lavendier, qui n'était pas rentrée de la nuit ? Trop de mystères. « Ainsi, l'inspecteur Martin avait une bonne raison pour me demander de rester à Belvier et me conseiller de bien observer ce qui pourrait s'y passer », pensa André.

Lorsque Georges revint au bistrot, il avait mauvaise mine. Il semblait que le coup de fil urgent l'ait bouleversé. Il commanda un alcool fort et se mit à le boire en faisant face au mur, une façon de dire aux autres : foutez-moi la paix !

André comprit que le pharmacien avait des problèmes. « Bizarre, un casanier comme lui ne devrait pas en avoir ! Un problème conjugal sans doute », pensait-il « Ben oui, avec la Brigitte qui passent ses nuits dehors, il serait temps pour lui de se ressaisir », soliloquaient les vieux.

Une autre sonnerie de téléphone retentit, mais chez René, cette fois. Ce dernier prit le combiné, entendit quelques mots, puis répondit à haute voix : « Bien sûr, j'y serai vers dix heures, inspecteur ».

En entendant le mot « inspecteur », le pharmacien se retourna inconsciemment comme pour demander de quoi il s'agissait. Les vieux baissèrent les yeux et glissèrent dans une longue réflexion faite de silence. Ils préparaient une rumeur. Josette et René échangèrent quelques mots inaudibles, puis ils se retirèrent dans l'arrière-boutique. André se retrouva seul : tout le monde s'était évadé par l'esprit.

- Holà, réveillez-vous ! dit Dédé, peu habitué à pareil silence de la part des pépés. Je vous aurais bien offert

un canon, mais tout le monde s'est envolé sans rien dire. J'ai un peu mal à la gorge, je vais acheter des pastilles adoucissantes et je reviens.

- Oui, vas-y, on t'attend. Courtise un peu la rouquine. Elle est bien jolie cette petite, ma foi. Ah, si j'avais encore vingt ans, je lui ferais la cour. Hélas ! dit Arthur, en faisant un clin d'œil entendu à l'adresse d'André.

Le nez plongé dans son verre, l'apothicaire ne releva pas la question. Son esprit était à cent lieues de Belvier. Les paroles de Louis Petit résonnaient encore à ses oreilles. « Méfie-toi du concierge de mon immeuble : il est de plus en plus attaché à ta femme. C'est un violent. Si elle ne se plie pas à tous ses désirs, ça risque de tourner mal pour elle ».

André entra à la pharmacie où il fut accueilli par le beau sourire de Sandrine. Il fit mine de s'intéresser aux lunettes solaires posées sur un grand tourniquet pour laisser le temps à la jeune fille de servir une autre cliente et rester ainsi seul avec elle. La porte se referma sur la vieille femme et André s'approcha du comptoir pour commander un paquet de Valda et du paracétamol. Puis il engagea la conversation.

- Vous vous plaisez chez nous, mademoiselle ? demanda-t-il gentiment à la jeune fille.

- Oui, ça va. Mais je ne suis pas ici pour longtemps. Une fois mon stage terminé, il me faudra rentrer chez moi et continuer mes études de pharmacie.

- Quand partez-vous ?

- Dans un mois. Dommage, je me plaisais bien ici. Les Lavendier sont très gentils avec moi. Ils me considèrent comme leur fille. C'est juste que, le soir, je m'ennuie un peu, ajouta Sandrine.

Saisissant la perche au vol, André lança :

- Mais il y a le cinéma. J'y vais ce soir. Je serais très heureux si vous vouliez bien m'y accompagner. Je passe vers vingt heures ? Qu'en pensez-vous ?

- D'accord. A ce soir alors, dit la jeune fille, en se retournant pour servir une cliente qui venait d'entrer.

André n'en revenait pas de sa hardiesse. C'était la première fois de sa vie qu'il avait rendez-vous. Il en était tout retourné. Pourtant, cette séance de cinéma n'était rien d'autre qu'une excuse pour tâcher d'en savoir un peu plus sur la vie du pharmacien et de sa femme.

Il rentra au Bistrot en conquérant. Devant son air épanoui, les vieux éclatèrent de rire.

- Pas de doute, il a un ticket, le petiot. Regardez-moi ça, voilà qu'il rougit maintenant. Allez, raconte, qu'on en profite aussi, rigola Ferdinand.

- Ben voilà, je l'ai emballée vite fait. Je l'emmène ce soir au cinéma, se rengorgea André, fier comme jamais.

- Oh le veinard ! Attends, on va t'expliquer. Tu dois t'asseoir au fond de la salle, là où c'est le plus isolé. Puis tu lui prends tout doucement la main. Tu attends un peu. Si elle n'oppose pas de résistance, tu lui passes le bras autour des épaules en l'attirant légèrement vers toi. Si à ce moment-là elle te regarde dans les yeux, c'est gagné, tu peux l'embrasser, dit Arthur, rêveur.

- Voilà qu'il nous ressert sa première sortie avec la Germaine. Vieux fou ! C'est dépassé tout ça. Fais comme tu le sens, Dédé, ça vient tout seul, ces choses-là. Parce que si tu écoutes Arthur, il est capable de te décrire comment bien l'embrasser avec la langue. Mais peut-être que c'est une première pour toi ? ricana Mathieu.

Dans son coin, le pharmacien ne perdait pas une seule parole de la conversation animée des quatre clients de la table près du bar. Rien qu'à la pensée de la sortie de Sandrine avec André, il sentait monter en lui une inquiétude et une colère dévastatrice. Mais la jeune fille était libre ; il n'avait rien à lui interdire. « Bof ! avec André, quelle importance. Je mettrai ma main au feu qu'il est encore puceau, pensa le pharmacien. Puis tout à coup, l'étincelle : puceau ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? En voilà de la marchandise pour Brigitte... Il est bien un peu malade de la tête. Mais bâti comme il est, il ne doit sûrement rien devoir à personne, question attirail. Peut-être qu'il saurait la satisfaire... De cette façon, elle n'irait plus si souvent à Marnier », espérait tout bas l'apothicaire impuissant.

C'est vrai que, depuis la mort de Sandy, Georges Lavendier n'avait jamais plus réussi à satisfaire sa femme. La disparition de sa fille avait tué en lui tout désir sexuel. Oui, c'était décidé : il fallait que le jeune berger devienne l'amant de Brigitte dans les plus brefs délais. Il n'avait qu'à se faire les dents sur Sandrine, juste pour une séance de cinéma. Au retour, il serait bien excité. Sa femme pourrait prétexter une panne de voiture à proximité de sa bergerie. Pourquoi pas ?

A dix-neuf heures trente, André sonnait déjà à la porte des Lavendier. Sandrine devait l'attendre, car elle sortit directement de la maison. Dédé la trouvait encore plus belle que sous l'éclairage artificiel de la pharmacie. Sous les rayons du soleil couchant, son petit minois tavelé de taches de rousseur était comme éclairé par ses immenses yeux verts.

Pour son premier rendez-vous galant, Dédé n'avait pas fait dans le détail : il promenait à son bras la plus jolie

filles du village. « Ca va faire jaser », pensa-t-il, fier et gêné à la fois.

- La séance est à vingt heures trente. Si on allait au Bistrot ? lui proposa André.

- Oui, pourquoi pas. Je meurs de soif, dit Sandrine, contente d'enfin sortir de son trou.

De leur poste de garde, les vieux les avaient vus arriver. André leur fit un signe discret de la main et se dirigea tout naturellement vers la table en face du flipper. C'était compter sans la curiosité des trois lascars qui, à cette heure-là, étaient déjà bien entamés. Après une matinée chargée d'apéros, ils étaient rentrés chez eux pour manger et faire une sieste réparatrice. Puis, selon leur habitude, ils avaient réintégré leur quartier général.

- Allez, viens nous présenter mademoiselle. C'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'admirer une belle jeune fille.

- Viens, fais pas de manières. De toute façon, c'est Mathieu qui régale, dit Ferdinand, pensant que, vu l'avarice de son compère, il venait de le piquer au vif.

Hélas pour lui, Mathieu n'entra pas dans son jeu. Une fois le jeune couple installé, il lança sa phrase habituelle avec un grand sourire :

- Allez, René, une rafale ! C'est moi qui paie. Les deux vieux croulants sont bien trop près de leurs sous.

« Et vlan ! Une pierre dans le jardin de Ferdinand », pensa André. Ils questionnèrent la jeune fille sur le pourquoi de sa venue à Belvier, lui demandèrent son âge, le métier qu'exerçaient ses parents... Amusée, Sandrine répondit de bonne grâce à toutes leurs questions. Un sourire attendri flottait sur le visage d'André. « Quelle affaire, ces trois-là. Je n'ai pas encore fini d'en entendre, c'est sûr ! »

Ils trinquèrent tous ensemble, puis :

- En avant ! Il est l'heure ! De mon temps, on arrivait toujours dix minutes à l'avance pour choisir sa place. Et n'oublie pas : le bras et le regard, hein ! Faut toujours écouter les vieux : ils savent de quoi ils parlent, eux ! Foutre dieu, rendez-moi mes vingt ans : ça péterait des flammes, lâcha Arthur, sûr de lui.

Ce soir-là, la salle de cinéma était bondée. A l'affiche, un thriller dans le milieu de la prostitution et les bas-fonds d'une ville américaine connue pour être la plus célèbre concernant les histoires avec la mafia : Chicago.

Quand les jeunes gens s'installèrent en bordure du dernier rang, les bandes annonces des prochains films défilaient déjà. André pensait aux conseils prodigués par Arthur, mais il n'osa pas lui prendre la main tout de suite. C'est la jeune fille qui s'en chargea. Apeurée par les images de lancement d'un film d'horreur particulièrement sanglant, elle s'agrippa à André pour ne plus le lâcher. Après quelques minutes, leurs regards se croisèrent et c'est tout naturellement qu'André lui prit les lèvres pour un long baiser maladroit qu'elle ne refusa pas. Si on leur avait demandé de raconter le film, ils auraient été bien embêtés. Oubliés les crimes de Marnier : il s'informerait sur les Lavendier un autre jour...

André raccompagna Sandrine à la pharmacie en lui promettant de revenir la voir bientôt, puis il reprit le chemin de la bergerie. Arrivé à une cinquantaine de mètres de chez lui, il aperçut la voiture de Brigitte Lavendier. Le capot du véhicule était levé, mais aucune trace de la doctoresse.

Il continua son chemin. La belle Brigitte l'attendait assise sur le vieux banc de bois accolé à la petite façade de sa maison.

- Ah ! Enfin te voilà. Tu t'y connais, toi, en bagnole ?

- Ben non, je n'ai qu'un vélo, dit André, confus.

- Et bien alors, je ne suis pas sortie de l'auberge. Depuis le temps que je dis à mon imbécile de garagiste que quelque chose ne va pas avec cette satanée bagnole, voilà le résultat. Je suis en panne pour de bon. Tu n'aurais pas quelque chose à boire, des fois ? demanda-t-elle.

- Si, entrez. Un verre d'eau, ça ira ?

- Tu n'as rien de plus fort, par hasard ? J'ai besoin d'un petit remontant, dit la doctoresse, en enlevant sa veste, laissant entrevoir un tee-shirt largement décolleté sous lequel elle ne portait aucun sous-vêtement. Avec les deux petites pointes qui marquaient l'emplacement de ses tétons turgescents et toujours hauts plantés, c'était visible à l'œil nu.

- Il doit me rester quelques bouteilles de vin de la pension de famille de mes grands-parents. Mais je ne sais pas si elles sont encore bonnes.

- Bien sûr que si ! Enfin ouvre, on verra bien.

André revint bientôt les bras chargés de deux bouteilles poussiéreuses, d'un verre et d'un tire-bouchon vétuste.

- Ah mais non, trinque avec moi. Va chercher un autre verre, je me charge de la bouteille, dit-elle, en lui arrachant l'ustensile des mains.

Brigitte but son verre d'un trait, en vantant la qualité de son contenu. Puis elle insista pour qu'André vide le sien aussi, pour le remplir aussitôt. Peu habitué à boire du vin, le jeune homme était déjà à moitié groggy. Elle faisait en sorte de frôler le plus possible le jeune homme, tout en laissant descendre nonchalamment la bretelle de son débardeur sur son bras bronzé. « Quelle jolie femme, et comme elle est sexy », pensait André pendant qu'une chaleur bizarre l'envahissait. Tout son corps était parcouru de frissons de

désir. Il mettait ça sur le compte des trois verres de vin qu'il venait d'engloutir à la suite. Mais qu'en savait-il, lui, le puceau ?

Se rendant compte de son état, Brigitte demanda :

- Tu n'es pas bien ? Ca ne va pas ?

- Je ne sais pas. C'est peut-être le vin, je ne suis pas habitué.

- Allonge-toi sur le canapé, ça te fera du bien. Et mets-toi à ton aise, dit Brigitte, en lorgnant le jeune homme d'un air gourmand.

André entreprit d'enlever sa veste. La femme qui lui faisait face le déshabillait du regard. Il était de plus en plus mal à l'aise.

- Allez, étends-toi et laisse-toi aller. Je suis médecin tout de même, susurra Brigitte Lavendier, en lui arrachant le reste de ses vêtements, tandis que sa respiration se faisait de plus en plus courte.

Allongé nu sur le divan dans un semi-état d'ivresse, il n'était plus qu'un jouet entre les mains de cette femme experte, rodée à tous les vices. Il succomba très vite à la première étreinte. Mais cela ne suffisait pas à combler l'appétit démesuré de la diablesse, qui venait de le dépuceler. Les étreintes se suivaient à un rythme effréné, le laissant pantelant, alors que Brigitte, jamais rassasiée, jouait de tout son savoir pour raviver son désir. Et elle réussissait à chaque fois. André venait de goûter, grâce à elle, à une jouissance à laquelle il n'aurait jamais osé rêver.

Le lendemain quand il se réveilla, la doctoresse avait quitté les lieux. Lui laissant simplement un morceau de papier où il était écrit :

« Pas un mot de cela à personne. C'était trop bon. Je reviendrai... ».

Bizarrement, André était à la fois heureux et dégoûté. Heureux d'être enfin devenu un homme et honteux d'avoir succombé à l'emprise de cette femme qui aurait pu être sa mère. Il apaisa sa conscience en se disant que s'il savait entrer dans son jeu, il pourrait peut-être lui arracher des renseignements sur ses trop fréquentes visites à Marnier et éclaircir ainsi la relation qui existait entre les Lavendier et Louis Petit.

Chapitre XIII

Le matin même, l'inspecteur Martin avait reçu, par courrier postal ordinaire, une enveloppe de grand format contenant un carnet rouge dont les pages étaient jaunies par le temps. Un carnet aux pages numérotées et datées. Il s'agissait du journal intime de Nina. En le feuilletant, Martin constata l'absence de quelques passages de la fin de sa vie. Le récit s'arrêtait pile une semaine avant la date de sa mort. Une écriture hésitante relatait les moments difficiles d'une jeune fille à peine sortie de l'adolescence. Elle y parlait de ses recherches infructueuses pour trouver un travail honnête. Puis comment, vu les suppliques sans réponses adressées à ses parents, ses pas l'avaient conduite dans un bar mal famé du quartier chaud de Marnier. C'est là qu'elle avait fait la connaissance de celui qui allait devenir son « protecteur ». Certaines lignes criaient sa détresse. Une trentaine de pages plus loin, le carnet fournissait beaucoup plus de détails sur la vie nocturne de la ville. Vers la fin, elle évoquait surtout sa solitude et le manque de son fils tant aimé, que les circonstances ne lui permettaient pas encore de récupérer pour lui donner une éducation convenable.

Martin venait à peine de refermer le carnet quand le commissaire Guerlain arriva.

- Alors inspecteur, où en êtes-vous ? Vous l'avez, ce salaud ?

- On l'aura, commissaire. Ou plutôt, on 'les' aura. C'est juste une question de temps.

- Le temps, toujours le temps. Mais que vais-je raconter au préfet ? Et puis ce téléphone qui n'arrête pas de sonner... C'est moi qui prends tout dans les gencives. Vous êtes peinarads, vous autres !

Guerlain sortit de la pièce en rabâchant toute sa colère, emprunta le long couloir de la criminelle, sauta dans sa voiture et se dirigea vers le petit bourg où Pascal, l'ex-divisionnaire, s'était établi dès l'annonce de sa retraite. Il avait pris l'habitude de lui rendre visite chaque fois qu'il subissait des brimades de la part de ses supérieurs.

Martin restait imperturbable face à la pression qu'exerçaient sur lui son supérieur hiérarchique, les politiques et les médias. Il menait son enquête comme il l'entendait, sans prêter attention à tout ce qui se disait sur le corps de la police judiciaire. Sociologue de formation, il ne se laissait pas influencer par les pseudos moralisateurs de la société.

Il était tout juste dix heures quand René se présenta à son bureau.

- Asseyez-vous, monsieur Finaud. Je vous attendais.

- Merci, inspecteur.

- Je ne vais pas vous retenir trop longtemps. Il me reste juste quelques petites questions à vous poser.

- Oui, allez-y.

- Sonia. Ce nom ne vous dit rien ?

- Heu... Ah oui, Sonia, je l'ai à peine connue celle-là. Enfin, c'est une ancienne putain, de la friperie si vous voulez. Et une sale gueule, aussi.

- Il paraît qu'elle était très liée avec Nina. Alors je me suis demandé comment il se faisait qu'on n'ait pas évoqué

son nom lors de notre dernière entrevue. Comme nous disposons de peu de renseignements sur son passé, je me suis dit que vous sauriez peut-être nous informer.

- Désolé, inspecteur. Je n'en connais pas plus que vous. Elle était un peu acide, celle-là.

- Dommage, monsieur Finaud. Vous savez, la disparition du journal intime de Nina nous handicape beaucoup. D'après la déposition d'André Gard, il s'avère que Sonia et Nina étaient très amies. Vous pouvez partir maintenant.

La veille, en lisant le journal de Nina, Martin avait remarqué que les pseudos, Le Renard, Sonia, Lucien revenaient souvent. Il consulta alors les archives relatives au meurtre du fameux Lucien, dans l'espoir d'y découvrir un probable témoignage de Sonia sur les circonstances qui avaient entouré cet assassinat. Il constata que cette dernière n'avait pas été entendue par la police. Il décela tout de suite le manque de sérieux observé lors des investigations et du traitement de cette affaire macabre. Il n'arrivait pas à comprendre comment, à l'époque, la police n'avait pas su que Nina tenait un journal riche en informations. C'était sans doute ce qui avait permis au meurtrier d'en supprimer les pages compromettantes. Il en conclut que René taisait quelques éléments cruciaux.

Une petite lueur sembla se dessiner dans l'esprit de l'inspecteur Martin. L'expéditeur de l'enveloppe inespérée avait voulu par son geste donner un coup de fouet à l'enquête en train de piétiner. Il ne devait pas avoir grand-chose à se reprocher. C'était une manière comme une autre de passer aux aveux. Sans aucun doute, ce n'était pas lui le meurtrier. Quoiqu'il fût mêlé aux frasques de cette période agitée, il

s'agissait probablement de quelqu'un voulant mettre un terme à la série d'assassinats. Ainsi monologuait l'inspecteur Martin.

Dès que René Finaud eut franchi la porte de sortie du bâtiment, l'inspecteur ordonna à deux de ses agents de le suivre de près. Il voulait savoir quelles allaient être ses premières réactions suite à l'interrogatoire masqué qu'il venait de subir. Un interrogatoire sur une période sensible de sa vie où il avait été suspecté du meurtre de Lucien, puis blanchi, faute de preuves. Les deux agents le suivirent jusque dans les bas-fonds de la ville. Il frappa à la porte d'une vieille maison, pauvre et délabrée. Sonia vint entrouvrir la porte sans lui permettre d'entrer.

- Alors, t'as le pognon ? Annonce la couleur ! Et n'entre pas, sinon j'appelle les flics.

- Ouvre-moi Sonia. Tu l'auras demain, ton fric. Ouvre, faut qu'on cause !

- Non ! On a assez jacté comme ça ! Je veux le blé, et je le veux maintenant !

Quelques mètres plus loin, un policier en planque profita de la situation pour faire un enregistrement vidéo de la scène. Deux autres flics en civil passèrent tout près du lieu de l'altercation et purent entendre clairement la menace de Sonia. En visionnant le film, Martin comprit tout. La lueur qui avait éclairé son esprit allait éclairer d'autres zones d'ombre.

Le lendemain, après avoir obtenu un mandat de perquisition, Martin et dix de ses hommes se postèrent discrètement aux alentours de l'habitation de Sonia en attendant l'arrivée de René, avec la somme réclamée par cette dernière.

Lorsque le Renard pénétra dans la demeure et remit l'enveloppe censée contenir l'argent à la prostituée, les flics firent une intrusion brutale au domicile.

Les deux protagonistes furent immédiatement conduits au commissariat pour y être entendus. Deux policiers restèrent sur place pour fouiller minutieusement la maison à la recherche d'indices utiles à l'enquête. Au fond d'une armoire, ils mirent la main sur les feuillets manquants du journal de Nina. Et, dans un tiroir fermé à clé, ils découvrirent un couteau à cran d'arrêt enveloppé dans un tissu maculé d'une couleur noirâtre qui devait être du sang séché. Ces trouvailles furent remises à la police scientifique qui ne tarda pas à tirer ses conclusions.

En lisant ce que Nina avait écrit pendant la dernière semaine de sa vie, on pouvait aisément comprendre l'animosité grandissante régnant entre les deux maquereaux, René et Lucien. Ils voulaient tous les deux monopoliser le marché florissant de la prostitution. Nina écrivait aussi que lorsqu'elle refusait de l'argent à Lucien, il la battait comme plâtre. Il lui prenait jusqu'à son dernier sou, en la menaçant de plus en plus souvent de lui faire avaler son acte de naissance, si elle s'obstinait à vouloir rentrer à Belvier. De là à en conclure que le défunt maquereau était le meurtrier de la jeune femme, il n'y avait qu'un pas. Lucien avait tué Nina. Il fallait prévenir André Gard sans attendre.

Dans sa cellule, René, menottes aux poings, garda le silence jusqu'à ce qu'il soit conduit devant Martin.

- Asseyez-vous, Finaud. Je pense que je n'ai plus de questions à vous poser. Tout est clair maintenant. Nous avons l'arme du crime et le rapport des experts de la scientifique. Et bien sûr, nous avons aussi les aveux de Sonia.

- J'attends mon avocat, je dois m'entretenir avec lui d'abord.

- Oui, vous en avez pleinement le droit.

En réalité, Finaud avait agi en état de légitime défense. Lucien était un homme robuste capable de tuer à mains nues. A plusieurs reprises, René avait reçu de solides raclées quand il essayait de l'écartier des filles. Il voulait tout, absolument tout pour lui seul. René avait tenté de négocier sa part, car c'était lui qui recrutait la « main-d'œuvre ». Mais l'autre avait tout refusé en bloc. Ce jour-là, après une discussion qui avait tourné au vinaigre, il avait été sauvagement battu et humilié par Lucien. Il n'avait d'autre choix pour se défendre que le couteau à cran d'arrêt qu'il portait toujours sur lui. Alors, dans un réflexe de survie, il l'avait enfoncé profondément dans l'abdomen de Lucien. En quelques minutes, son rival en affaire, véritable force de la nature, s'était vidé de son sang et écroulé sans vie à ses pieds. Pris de frayeur devant l'ampleur de son acte, René avait fui sans prendre la précaution de ramasser l'arme du crime. Sonia avait assisté à la bagarre, elle s'en était emparée en pensant à utiliser son mouchoir pour ne pas le marquer de ses empreintes digitales. Dans sa tête, l'idée du chantage n'avait pas encore germé. Elle avait aussi généreusement proposé au père de Nina de l'aider à emballer les affaires de sa fille. C'est ainsi qu'elle avait mis la main sur le fameux carnet et qu'elle en avait enlevé les pages compromettantes pour René, avant de l'enfourir sous les vêtements de la morte au fond d'une caisse parfaitement ficelée.

Quand André franchit la porte du Bistrot, tout le monde parlait de l'agression dont la doctoresse avait été

victime cette nuit-là. Les suppositions allaient bon train. Les vieux étaient à la fête.

- Bien fait pour elle... Elle n'a qu'à se coucher comme tout le monde au lieu de faire le mur tous les soirs, entendit André.

Il se dirigea vers la table des vieux et commanda un café.

- Tiens, René n'est pas là ? demanda-t-il à Josette venue lui apporter son expresso.

- Non. Il avait des courses à faire en ville. Il ne devrait pas tarder, répondit la femme, d'un air peu convaincu.

- T'as pas vu la Lavendier ? demanda Arthur au jeune homme.

- Non, pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe avec Brigitte ?

- Ah ben v'la qu'il l'appelle Brigitte maintenant. Vous êtes intimes, on dirait...

- Fous-lui la paix et raconte, bordel ! soupira Mathieu

- Donc, tu n'es pas encore au courant. Il se passe que cette nuit, en revenant d'un de ces mystérieux rencards, la voiture de la belle est prétendument tombée en panne et qu'elle s'est fait agresser. Si tu voyais sa tronche... On l'a sûrement prise pour un punching-ball. Il n'y est pas allé de main morte, le gaillard. Un homme sorti d'on ne sait où. Ben, pas loin de chez toi, justement. Méfie-toi quand tu retournes à la bergerie le soir. Vous voyez qu'il existe, l'homme des bois, déclara Ferdinand.

- Je me demande bien ce qu'elle allait faire par là, à une heure pareille. A part ta maison et celle du vieux Nestor, c'est un vrai désert, cet endroit, dit Arthur

- Ben, regarder les feuilles à l'envers, pardi ! Et si c'était le cocu qui l'avait tabassée ? Il est sorti aussi, lui, cette

nuit. Je l'ai vu partir un peu avant deux heures. Puis je me suis endormi. Je ne sais pas à quelle heure il est rentré. C'est la rouquine qui a ouvert l'officine. Fallait sûrement qu'il se repose de sa virée nocturne, ironisa Mathieu.

André ne savait que penser. Il fallait absolument qu'il se renseigne. Il y avait quelque chose de peu clair dans cette histoire. « Pourquoi une femme telle que Brigitte Lavendier s'était-elle offerte à lui, sans honte et sans pudeur, comme une chienne en chaleur ? Et pourquoi l'avait-on agressée de la sorte ? Ou alors, c'est le pharmacien qui s'est défoulé sur elle et ils se sont mis d'accord pour inventer cette histoire d'homme des bois », pensait André, mal à l'aise en imaginant que Georges était peut-être au courant de leurs ébats nocturnes.

- On va en savoir plus. Regardez, voilà la rouquine qui vient nous dire bonjour.

André se leva d'un bond et ouvrit la porte à la jeune fille, avec un grand sourire.

- Déjà là, toi ? susurra Sandrine.

- Des reproches ? Viens, allons nous asseoir dans le fond. Sinon, les trois apôtres vont t'assommer de questions.

- De questions ?

- Ben oui, avec l'histoire de l'agression de la femme de ton patron, leurs cerveaux sont en fusion.

Ils n'arrêteront pas de supposer n'importe quoi tant qu'ils ne sauront pas la vérité.

- Ben, je ne sais pas grand-chose non plus.

- Et cette nuit, tu n'as rien entendu ?

- Oui, les allées et venues de mon patron, comme d'habitude. Puis, tout un remue-ménage quand la doctoresse est rentrée vers six heures. Mais bon, ça, c'est le train-train

habituel. Mais, ah si, j'ai entendu Georges qui disait à sa femme :

- Donc, Petit avait raison quand il m'a téléphoné pour me prévenir de nous méfier de ce fumier. Ah le salaud, il a osé recommencer. Il ne l'emportera pas au paradis. Je le jure sur la tête de Sandy. Puis Brigitte a ajouté :

- Ah ! Sandy, ma pauvre petite fille...

- Tais-toi ! C'est de ta faute. Si tu ne l'avais pas encouragée dans ses vices, elle serait toujours là aujourd'hui. Et maintenant...

- Puis, je me suis rendormie. Il devait être dans les six heures trente du matin.

« Et voilà. Pas plus avancé qu'avant. Il faut que je voie Brigitte », pensa Dédé.

La sonnerie du téléphone retentit et Josette se précipita dans l'arrière-salle. Quand elle revint, elle avait le regard sombre et inquiet de quelqu'un qui vient d'apprendre une mauvaise nouvelle.

- Ben, t'en fais une tête. Que se passe-t-il ?
demanda Arthur.

- Rien, rien. Juste que René ne rentrera pas aujourd'hui. Il est retenu en ville pour affaires. Et avec tout ce qui se passe ici, je ne suis pas très rassurée d'être obligée de rester seule toute la nuit.

- Qu'à cela ne tienne, on veut bien te protéger chacun à notre tour, si tu nous fais une petite place dans ton lit, déclara Ferdinand, l'œil égrillard.

Josette haussa les épaules et fit un signe discret à Dédé pour qu'il vienne la rejoindre.

- Si tu considères René comme un ami, c'est le moment de le prouver. Il vient d'être mis en garde à vue au

commissariat central de Marnier. Je sais que je devrais y aller moi-même ; mais si je ferme le café, tout Belvier sera au courant. Peux-tu me rendre ce service et aller chez Sonia voir de quoi il retourne. Je suis sûre qu'elle est dans le coup. Et pas un mot à personne, hein !

La pause de midi étant terminée, Sandrine avait réintégré la pharmacie en promettant à Dédé de le revoir dès que possible. Le jeune homme salua les vieux et se dirigea vers l'arrêt de bus. Comme par hasard, c'est le moment que choisit la doctoresse pour sortir de son cabinet.

Selon leur habitude, les vieux avaient encore exagéré. Le visage de la doctoresse portait quelques traces de coups, mais pas au point d'être comparé au fameux punching-ball annoncé par Ferdinand.

- Tu vas à Marnier ? cria-t-elle à André, en marchant dans sa direction.

- Oui, pourquoi ?

- Allez, viens avec moi, on parlera en route.

Gêné, le jeune homme fit mine de refuser, mais la doctoresse insista :

- Viens, n'aie crainte. Je ne vais pas te manger.

A ces mots, les images de la nuit torride qu'ils venaient de passer ensemble lui revinrent à l'esprit. Pas le manger ? Belle métaphore ! Il sentait encore l'empreinte de sa bouche partout sur son corps. Arf ! Quelle femme ! pensa-t-il tout émoustillé. Il monta dans la voiture sans rien dire. Puis une fois à l'intérieur, il posa la question qui lui brûlait les lèvres :

- C'est quoi, ces coups sur ton visage ? demanda-t-il, compatissant.

- Je ne sais pas qui me les a donnés. J'allais rentrer dans ma voiture quand j'ai été agressée par derrière. Je n'ai

pas vu de qui il s'agissait. L'individu avait le visage masqué : un rôdeur ou un voleur d'auto, sans doute.

- Mais il me semblait avoir compris que ta voiture était momentanément hors d'usage.

- Sacré Dédé... Tu n'as même pas compris que je t'avais fait le coup de la panne, répondit Brigitte, en riant.

- Tu as porté plainte j'espère !

- Non. De toute façon, je ne saurais pas le décrire. Et puis, pas besoin de publicité. Je devrais dire ce que je faisais là à pareille heure, alors...

Pensant qu'il pourrait être inquiet aussi, Dédé acquiesça.

- Bon, parlons d'autre chose. Que vas-tu encore faire à Marnier ? demanda Brigitte.

- Et toi ? demanda André, en éludant sa question.

- Oh, moi ? Toujours pareil, mes anciens patients me réclament.

- Et tu y restes longtemps ?

- Tu es bien curieux ma foi, répondit Brigitte, avec comme un soupçon dans la voix.

- Mais non, pas curieux. J'espérais t'offrir un verre au bar habituel, et peut-être profiter de ta voiture si je décide de rentrer à Belvier aujourd'hui, répondit le jeune homme, d'un ton qu'il voulait convaincant.

- Ah ! D'accord, le premier arrivé au bar attend l'autre alors, dit la doctoresse, mise en confiance par ce qu'elle prenait pour une invitation.

Elle déposa André près du parking et alla garer sa voiture. Le jeune homme partit directement en direction de la rue de la Joie, espérant y trouver Sonia et en savoir un peu plus sur ce qui était arrivé à René.

En ce début d'après-midi, la rue en question était calme. Mais plus il avançait en direction de la maison de la prostituée, plus il y avait de l'animation. Toutes les putes du quartier s'étaient réunies devant chez elle. Maintenant que toutes ces femmes savaient qu'il était le fils de Nina, elles ne l'apostrophaient plus comme au début. Au contraire. Une des plus jeunes vint à sa rencontre et lui dit :

- Ne va pas plus loin, les flics sont partout. Ils sont venus perquisitionner chez ta copine, puis ils l'ont emmenée avec eux au commissariat. Le Renard se trouvait là, ils l'ont embarqué aussi. On dit que Finaud et Sonia sont en garde à vue pour une histoire vieille de quinze ans : le meurtre de Lucien. René serait le meurtrier. Sonia a été arrêtée aussi pour dissimulation de preuves ayant entravé le bon déroulement de la première enquête.

- Mais comment sais-tu tout cela ?

- Par un des flics. C'est un de mes clients. Allez, va-t-en avant qu'ils ne t'aperçoivent, c'est plus prudent. Ils questionnent tous les habitués du quartier.

Dédé fit demi-tour et se planqua dans une encoignure de porte donnant sur l'immeuble de son père. Il n'attendit pas longtemps : la doctoresse sortait du bâtiment, accompagnée du concierge. La discussion qu'ils entretenaient était plus violente que jamais. Tout à coup, la main du concierge partit dans les airs pour terminer sa course sur le visage de Brigitte Lavendier. Celle-ci fit demi-tour et partit aussitôt en direction du bar où elle avait rendez-vous avec André. Le jeune homme attendit cinq minutes, puis s'y rendit à son tour. Brigitte n'était pas dans la salle, mais le barman lui fit signe que la personne qu'il cherchait du regard s'était rendue aux toilettes. Il s'installa au comptoir et attendit patiemment le

retour de la doctoresse. L'attente ne dura pas longtemps. La femme vint directement s'asseoir à ses côtés et commanda une double Vodka. Elle porta le verre à ses lèvres, fit aussitôt une grimace de douleur, se tamponna la bouche avec un Kleenex, puis avala l'alcool d'un trait pour en recommander un deuxième qui subit aussitôt le même sort. André la regardait faire sans rien dire. Au quatrième, il lança :

- Mais qu'est-ce qui a bien pu te mettre dans un état pareil ? Et c'est quoi cette lèvre qui gonfle et qui devient toute bleue ? Que t'est-il encore arrivé ?

- Je me suis mordue. Tout simplement.

- Arrête de mentir. J'ai vu la gifle que le concierge t'a donnée. Fini les mystères. Je mérite une explication, je crois.

- Oh, après tout pourquoi pas. Je vais tout t'expliquer, ça me fera du bien. Mais motus, hein !

- Bien sûr. Allez raconte.

- Et bien voilà. Tu dois bien te douter que ce ne sont pas d'anciens patients que je viens visiter à Marnier. L'homme qui m'a frappée est le même que celui qui m'a agressée cette nuit. Il n'a pas toujours été concierge. C'est un ancien notable d'une ville voisine. Dans le temps, il était très riche. Mais ses vices, le jeu, l'alcool l'ont mis dans la dèche la plus totale. D'où son emploi actuel.

- Il te fait chanter alors ? demanda André.

- Oui, mais pas pour de l'argent comme tu pourrais le croire.

- Pourquoi alors ? demanda Dédé, ne voyant pas du tout où elle voulait en venir.

- Pour le sexe, rien que le sexe. Il exige parfois de moi des choses que je n'oserais pas t'avouer. Je suis partie de Marnier pour l'éviter, mais il a menacé de faire un immense

scandale si je ne me pliais pas à toutes ses volontés. Le soir où on a volé le journal de ta mère, il est resté toute la soirée au Bistrot. Pour me surveiller, a-t-il dit. Drôle de coïncidence, le lendemain, le cahier avait disparu. Pourtant, il ne connaissait pas ta mère, lui.

« Lui non, mais peut-être que Petit lui avait demandé de le voler pour lui et ainsi s'assurer qu'il ne contenait rien de compromettant pour sa précieuse réputation », pensait Dédé, pendant que la doctoresse continuait son histoire.

- Hier, j'avais décidé d'en finir avec lui. Mais il m'a sûrement suivie quand je suis allée chez toi. Il dit qu'il a assisté à nos ébats par la fenêtre restée ouverte. Puis quand il a vu que je me préparais à partir, il est retourné en vitesse vers ma voiture où il m'a attendue pour me frapper. Après quoi, il m'a prise sauvagement sans se soucier des cris de douleur que je poussais, puisqu'à cet endroit et à cinq heures du matin, personne ne pouvait entendre mes plaintes. Avant de me laisser enfin en paix, il m'a ordonné de ne rien dire. Voilà, c'est lui, l'homme des bois dont tout le monde parle à Belvier.

- Mais où et quand as-tu connu ce personnage ?

- Il y a bien longtemps. Quand je fréquentais encore les établissements de Marnier. Des établissements qui, sous la couverture du luxe et de la notoriété, n'étaient rien d'autre que des bordels de haut vol, comme le fameux complexe de luxe « Charmes et Délices ». Sur quoi, elle se lança dans la description des lieux.

- « Charmes et Délices », c'est le nom d'un luxueux établissement touristique de Marnier. Situé en plein centre ville, il draine la haute bourgeoisie de la cité. Sa riche clientèle vient également des villes voisines. Il est à la fois

bar, hôtel, restaurant, dancing et casino. Il comprend aussi des salles de spectacle. Une aile spacieuse de l'imposant bâtiment est réservée pour la population mineure. Une armée d'agents de sécurité et de videurs veille à la bonne marche de ce lieu de distractions pour nantis. On y rencontre des hautes personnalités de la justice, des commerçants, des policiers et des hommes politiques locaux. On peut s'y rendre en famille sans avoir à se soucier de la garde des enfants. A peine entré, un homme en tenue de ville dirige garçons et filles vers un endroit approprié, loin des adultes. Au retour, le même homme se charge de les ramener à la sortie près de leurs parents. Evidemment, ce lieu de charme n'est pas accessible à tous. Il faut avoir un certain look et une belle accompagnatrice pour oser le pénétrer. Au début, Sandy m'accompagnait toujours. Puis avec le temps, devenue une habituée des lieux, elle avait préféré s'y rendre seule. Je n'avais pas trouvé d'inconvénients à cela. Je pensais que l'endroit était sécurisé et que la loi qui régissait ce type d'établissement était appliquée à la lettre. Mais, petit à petit, ma fille d'à peine quinze ans a commencé à fréquenter des jeunes et des moins jeunes. Ils l'ont entraînée vers des lieux clandestins où l'alcool et la drogue étaient monnaie courante. Elle a pris goût à ces paradis artificiels. Puis elle a vite pris plaisir aux choses du sexe. Quelque temps après, elle est devenue une proie facile pour les pédophiles qui ne se privaient pas d'abuser d'elle. Lorsque je me suis rendue compte de la situation, le mal était fait. Sandy n'était plus maîtrisable. Elle avait basculé dans le milieu infernal de la drogue et de la prostitution. Indépendante financièrement et complètement sous l'emprise de la poudre blanche, impossible de la raisonner. Alors, elle s'est enfoncée

profondément dans ce monde parallèle jusqu'au jour où on a découvert son cadavre étendu dans la Ruelle Maudite. Ah, si seulement tu savais comme je m'en veux...

Mis à part leurs conditions sociales différentes de celle de Sandy, Nina et les autres ont eu un parcours similaire. Au départ, elles ont été pour la plupart victimes de pédophiles. Puis, n'ayant d'autres choix, elles sont toutes tombées dans les griffes des souteneurs. Voilà la saga des prostituées de Marnier.

Quand Brigitte eut terminé de vider son sac, ils rentrèrent tous les deux en silence à Belvier. La doctoresse rangea sa voiture devant la pharmacie. Le Bistrot étant déjà fermé, André retourna immédiatement vers sa bergerie. Il était dix-neuf heures trente. La nuit précédente ayant été fort agitée, il sombra aussitôt dans un sommeil réparateur.

Le lendemain matin, quand il arriva au Bistrot, Josette l'appela directement dans l'arrière-salle.

- Et alors, je t'ai attendu, hier ! Plus besoin de me donner des nouvelles de René, les flics m'ont appelée. Il n'est pas prêt de sortir. Et la Sonia, quelle garce, celle-là ! C'est quoi cette histoire de pages arrachées et de couteau caché pour faire du chantage, hein ? Ils n'ont rien voulu me dire, à la police. C'est juste l'avocat de mon René qui a bien voulu éclairer ma lanterne. Mais de toute façon, je suis toujours autant dans le gaz qu'avant. Et dire qu'il a fait tout ça en grande partie par amour pour moi. S'il a tué ce fumier de Lucien, c'était juste pour me protéger. Ah ! Bordel, quelle vie de merde ! Qu'allons-nous devenir ? La presse en fait déjà des montagnes. Je ne sais pas ce que je dois faire. Fermer et retourner sur le trottoir, ou bien continuer à tenir le café et en

prendre plein la gueule par les clients ? Et puis tiens, regarde par toi-même, dit-elle, en lui tendant les journaux du matin. La presse titrait en grand :

Marnier : Des crimes vieux de quinze ans remontent à la surface.

L'enquête rondement menée par l'inspecteur Martin a enfin élucidé le mystère qui planait sur la mort de Nina Gard et de Lucien, le souteneur bien connu de la rue de la Joie. On connaît maintenant l'origine des coups mortels ayant mis fin à la vie de cette jeune femme que rien ne prédestinait à la prostitution. Le responsable de ce carnage est le maquereau qui régnait en maître sur les prostituées de l'époque : j'ai nommé Lucien le Boxeur. Ledit Lucien n'était pas le seul à vouloir diriger les belles de nuit de Marnier. C'est ainsi qu'après d'âpres discussions, le Boxeur aurait perdu la vie sous les coups de couteau, donné, semble-t-il, en état de légitime défense par René Finaud, dit « le Renard ».

A l'époque, faute de preuves, ce dernier avait été blanchi de tous soupçons et avait trouvé une base retranchée à Belvier où il tient avec son épouse, une femme arrachée au trottoir, le café-bar « le Bistrot ». Sonia, une prostituée bien connue des services de police, a été inculpée en même temps que lui pour faux témoignage et dissimulation de preuves. Ils sont à présent tous deux retenus en garde à vue. Nous vous tiendrons au courant de la suite des événements aussitôt que la clarté aura été faite sur cette affaire qui en cache peut-être beaucoup d'autres.

- Voilà. Que faire maintenant ? Si je ferme le bistrot, je serai sans ressources. Je ne vais tout de même pas replonger. Pas question ; plutôt crever. Mais ici, les gens vont jaser, je vais en prendre plein la tronche. Pourtant, si je veux

aider René et payer son avocat, il me faut du pognon, se lamentait Josette.

Le cerveau d'André essayait de capter tout ce qu'elle lui disait. Mais dans sa tête, une seule information comptait : il n'avait plus besoin de chercher le meurtrier de sa mère ; la police l'avait trouvé pour lui. C'était Lucien le Boxeur. Mais qu'à cela ne tienne, il allait maintenant éclaircir l'histoire des autres meurtres. Des meurtres qui avaient recommencé trois ans plus tôt avec la mort de Sandy. Louis Petit jouait-il un rôle dans tout ça ou bien n'était-il qu'un pion savamment dirigé par un autre salaud ? Et ce concierge de malheur, qu'avait-il à voir là-dedans ? Qui donc pouvait bien être ce tueur fou qui ne tuait que des jeunes filles à peine sorties de l'adolescence ? J'éclaircirai tout ça, ne serait-ce que pour venger la mémoire de ma mère, pensait André, plus résolu que jamais à devancer la police.

Il se rendit directement chez Mathieu, lui expliqua tout ce qu'il savait, ainsi que les craintes de la femme de René.

- Donc, pas de sous-entendus à Josette, ni de feintes déplacées, hein. Faites comme si vous n'étiez au courant de rien. Elle est déjà assez malheureuse comme ça. Moi, je vais faire un tour au commissariat central de Marnier. Je serai de retour ce soir. Attendez-moi au Bistrot.

L'inspecteur Martin essayait de trouver le lien qui pouvait exister entre l'ancienne affaire – celle de Lucien, du Renard, de Nina et Sonia - enfin élucidée, et la série de meurtres commis plus récemment. Il n'en trouvait aucun. Chronologiquement, rien ne concordait. Lorsque la nouvelle génération des jeunes filles débauchées était apparue, Lucien et Nina n'étaient déjà plus de ce monde. Le Renard, Sonia,

Lili et les autres étaient proches de la retraite. Certains s'étaient totalement éclipsés de la scène. D'autres n'apparaissaient qu'épisodiquement comme Petit, le Rouquin et cie. De la vieille équipe, seule Sonia se prostituait toujours ouvertement pendant ces trois dernières années macabres.

Les journaux de l'époque en avaient à peine parlé. Sans doute muselés par on ne savait quelle autorité. La police, agissant sur dénonciation anonyme, avait bâclé l'enquête et commis de graves dépassements. Sandy était pleinement impliquée, mais fut tout de suite relâchée sur l'intervention de ses parents. D'autres mineures le furent également. L'affaire prit alors une fausse dimension. Elle ne relevait plus de la pédophilie. Les habitués du lieu, des personnes des deux sexes arrêtées sur place, furent emprisonnées quelques temps puis relaxées après un procès expédié. Des notables de la ville, présents à «La Cabane» le jour des arrestations, furent à peine inquiétés par la police. Des lampistes payèrent à leur place.

Chapitre XIV

En consultant les documents à sa disposition et en lisant les quelques paragraphes de la presse de l'époque, Martin était déboussolé. Dans sa tête, il y avait trois versions des faits : pour les gens de la rue, c'était une affaire de pédophilie à laquelle étaient mêlées des personnalités de la ville. Des noms connus avaient été cités sans qu'il y ait une quelconque trace de déposition. Selon la police, il s'agissait du démantèlement d'un présumé réseau de pédophiles. Et d'après la justice, d'une tentative de constitution illégale de maison close. Mais ce qui intriguait le plus l'inspecteur, c'était la manière avec laquelle l'affaire avait été traitée. Sur le dossier correspondant, on pouvait lire : « Sur base d'indications de citoyens de Marnier, la police des mœurs a fait une descente surprise au lieu dit « La Cabane », un débit de boissons retiré de la ville. Plusieurs individus soupçonnés d'actes répréhensibles sur mineurs ont été interrogés. Les parents de mineurs des deux sexes ont été convoqués à leur tour et entendus par nos services ».

Malheureusement, quelques mois plus tard, trois jeunes filles dont les noms figuraient sur le compte rendu tenu par Martin avaient été assassinées. Dès le premier meurtre, La Cabane avait fermé ses portes et son propriétaire avait mystérieusement quitté la région. Une idée flotta alors dans l'esprit de l'inspecteur : « Ce serait ces mêmes personnes qui auraient informé la police... Ce sont eux, les justiciers.

...Plausible... Mais ça ne m'avance à rien. Je n'ai rien de concret. Juste une piste à creuser ».

L'inspecteur en avait logiquement déduit que des individus imbus de sentiments de haine, de vengeance, ou encore des illuminés ancrés dans leurs convictions religieuses, écœurés par la dégradation des mœurs de la population, s'étaient convaincus que leur mission était d'abattre les filles. Surtout les plus jeunes, afin de décourager les éventuelles nouvelles venues. Ils voulaient faire ce que la police n'avait pas pu faire. L'enquête prenait un nouveau virage, mais Martin devait expliquer ses conclusions à Guerlain. Et ce n'était pas chose facile. Il changea alors de méthode et modifia la direction de ses investigations.

Il convoqua ses subordonnés afin de mettre tout de suite ses nouvelles règles en application. Il allait leur donner ses nouvelles consignes lorsque le commissaire fit son apparition dans le sombre couloir de la Criminelle.

- Alors inspecteur, du nouveau ?

- Oui commissaire, voilà !

En quelques minutes, Martin développa les grandes lignes de sa nouvelle stratégie. Elle consistait à desserrer l'étau autour des habitués de certains endroits douteux et d'alléger la surveillance de certaines personnes avec un passé judiciaire fiché, suite à une ou plusieurs interpellations dans le cadre d'enquêtes relatives aux mœurs et aux attentats à la pudeur. Il choisit des policiers capables d'infiltrer des groupes de gens jusque là inconnus de l'administration judiciaire. Des gens ayant des traits communs avec ceux qui pouvaient avoir dénoncé anonymement l'activité clandestine de La Cabane. L'inspecteur Martin pensait débusquer les criminels dans

cette frange minoritaire de la population de Marnier. L'ordre fut immédiatement donné et la police redéployée.

Guerlain écouta le discours de son inspecteur sans grande conviction. Il se remémora les conseils de Pascal, son prédécesseur. Il privilégiait la piste du psychopathe.

Chapitre XV

Dans le passé, David Moulin, l'ancien maire de Marnier avait su se maintenir à la tête de la ville durant deux mandats successifs. Il était en poste lors de l'assassinat de Nina et de Lucien. Il se retira de la vie publique et politique après son échec aux élections municipales suivantes, pour sombrer finalement dans une dépression nerveuse chronique. Certains politiciens locaux liaient sa chute à la dégradation de la situation sécuritaire dans sa circonscription et aux deux meurtres. Quelques années plus tard, il rebondit en créant une association à caractère social et culturel dénommée : « le Chemin des Epines ». Elle se distinguait particulièrement par son bénévolat et par une disponibilité à toute épreuve. Ses membres, pour la plupart des nantis, s'activaient dans les hôpitaux, les maisons de retraite et d'autres structures de proximité. Elle organisait publiquement des campagnes de sensibilisation contre la toxicomanie et l'alcoolisme. Ces honorables personnes se réunissaient périodiquement pour faire le bilan de la vie de leurs congénères dans une salle mise à leur disposition par l'ancien maire de Marnier.

Georges Lavendier avait assisté plusieurs fois à ces manifestations en tant que membre sympathisant. Pascal Val, l'ex-divisionnaire de la police judiciaire, figurait également dans le listing, comme personnalité honorifique. On y rencontrait aussi, comme par hasard, des hommes d'Eglise,

des fonctionnaires d'administrations diverses et des enseignants d'institutions scolaires connues.

Après la mort de Sandy Lavendier, un nouvel esprit s'immisça au cœur de « l'association ». Tout était imprégné de sentiments de haine, de révolte et de radicalisme. Il s'avéra que ces sentiments, soi-disant louables, n'étaient rien d'autre que des idées rétrogrades, alliées à un puritanisme décadent. Des membres du groupe accusaient régulièrement les autorités locales de laxisme face à la dégradation morale de la société, à la multiplication des foyers de prostitution et à la constitution d'un véritable marché de stupéfiants.

Mais un mouvement minoritaire radical, convaincu que seule l'action directe pouvait être efficace, émergea du terreau du « Chemin des Epines » et trouva rapidement une oreille attentive chez David Moulin. Il était constitué de sombres individus, discrets et taciturnes. Leur philosophie était simple : guérir le mal par la mort. A leurs yeux, la prostitution disparaîtrait avec l'anéantissement des prostituées.

Sandy fut la première victime de la longue liste qui allait suivre. Les décisions pour organiser les futurs 'sacrifices' se prenaient toujours après un vote à main levée, mais jamais à visage découvert. Dans les jours qui suivaient, le corps d'une jeune fille, tuée d'une seule balle dans la tête, gisait inévitablement dans la sombre ruelle. Et cela, sans jamais l'ombre d'un témoin. Le groupe protégeait le justicier. Celui qui aurait osé citer son nom aurait été bien téméraire.

Chapitre XVI

L'énigme de la mort de sa mère élucidée, Dédé pensa qu'il était temps pour lui de laisser tomber le look de détective dont il s'était affublé trop longtemps. Il entra dans une boutique, acheta un pantalon et un blouson en denim noir qu'il mit au dessus d'un tee-shirt couleur brique. Puis il chaussa une paire de baskets noires striées de lignes d'une même couleur assortie à celle de son tee-shirt. Il se regarda dans le grand miroir de la cabine d'essayage et se trouva beau. Son nouveau vestiaire lui allait à merveille. Il pourrait plus facilement se fondre parmi d'autres jeunes de son âge sans attirer l'attention. Et surtout, il pensait à l'étonnement qu'il lirait ce soir sur le visage des irréductibles - et surtout sur celui de Sandrine, sa petite rouquine -, tout en espérant ne pas trop aiguïser les appétits démesurés de Brigitte Lavendier. Il fourra ses anciennes frusques dans un grand sac en plastique, paya ce qu'il devait et sortit en saluant la vendeuse.

Une fois dans la rue, il chercha des yeux une poubelle publique et y enfourna sans regret son déguisement suranné, puis il se dirigea vers le commissariat et demanda à parler à l'inspecteur Martin.

- Tiens, qui voilà. J'allais justement vous convoquer. Mais je vois que vous avez lu les journaux. Vous connaissez les résultats de l'enquête sur la mort de votre mère.

Fini le déguisement, hein ! dit-il, en regardant Dédé de la tête aux pieds.

- Ah oui, on sait enfin qui l'a tuée. Mais pour les autres, toujours rien ?

- Oui. Enfin non. Les recherches avancent. Mais maintenant, vous n'êtes plus concerné.

- C'est ça, vous avez raison. Mais je voudrais parler à René. Il est toujours ici ? Et Sonia ?

- Pour René, oui. Il est encore ici pour complément d'enquête. Quant à Sonia, elle vient d'être écrouée jusqu'au jugement. Pourquoi voulez-vous voir Le Renard ? demanda Martin, inquisiteur.

- Oh, pour rien. Juste pour lui dire bonjour et lui donner des nouvelles de Josette.

- Allez, je vais vous faire une fleur... Mais si j'étais vous, à l'avenir, j'évitais ce genre de fréquentations.

André fut conduit dans une petite pièce qui servait de parloir pendant qu'un planton allait chercher René dans sa cellule provisoire. L'homme qui se présenta à André avait vieilli de dix ans en deux jours. Une barbe poivre et sel lui couvrait la moitié du visage, il avait l'air d'un vieillard.

- Que viens-tu faire ici ? demanda René, sans le saluer.

- Ben, euh... Prendre de tes nouvelles pour les rapporter à Josette, dit André, en lorgnant du côté du policier qui était debout dans le fond de la pièce.

- Je l'ai eue au téléphone, Josette. Ils m'ont laissé l'appeler. Ne t'occupe pas de tout ça, c'est une affaire résolue maintenant. Mon avocat a dit que si l'état de légitime défense était reconnu, je ne resterais pas longtemps en prison.

Et les Lavendier, ils vont bien ? Et ta rouquine ? demanda le prisonnier, en lui faisant de drôles de signes qui ne pouvait pas être perçu par l'homme en faction.

- Les lavendier ? répéta Dédé, étonné de l'intérêt soudain de René pour ses épisodiques clients.

- Ben oui, les Lavendier et la rouquine. C'est mes voisins tout de même, reprit l'autre de plus belle, en faisant toujours des signes que le jeune homme ne comprenait pas.

- Ca allait quand je suis parti en tout cas, dit André, en pensant « ce doit être les nerfs : il n'était pas rempli de tics comme cela avant ».

- La visite est terminée, dit la voix impersonnelle du policier.

- Allez, bye ! N'oublie pas de saluer les Lavendier de ma part, dit René, en guise d'au revoir.

André sortit pensif du commissariat et se dirigea tout naturellement vers le bar où il avait l'habitude de se rendre à chacun de ses déplacements à Belvier.

Karl, le concierge, était là, accoudé au comptoir. On pouvait voir à son teint cramoisi qu'il n'en était pas à son premier verre. Quand il aperçut Dédé, il fit mine de s'avancer vers lui l'air menaçant, puis il fit demi-tour et sortit de l'estaminet en claquant la porte.

- Il pète encore les plombs celui-là. Je croyais qu'il allait s'attaquer à vous, dit le barman.

- Pourquoi, il les pète souvent ? demanda André.

- Oui, plus souvent qu'à son tour. Surtout quand il s'agit de nanas, répondit le barman, d'un air entendu.

- Que voulez-vous dire ?

- Oh rien. Simplement que sous ses airs de ne pas y toucher, cet ancien riche est un chaud lapin. Il fut un temps,

au début, quand il est venu prendre son poste de gardien d'immeuble, le roi n'était pas son cousin. On en a vu défiler des filles de toutes les sortes. Mais les années aidant, il s'est rabattu sur la doctoresse. Mais vous la connaissez, je crois ?

- Oh oui, un peu. Elle habite Belvier, comme moi, dit Dédé

- Méfiez-vous de ces gens-là. Méfiez-vous, c'est un conseil...

Dédé opina du chef, paya son diablo-menthe et se dirigea d'un pas alerte vers l'arrêt de bus. Durant tout le trajet, il se remémora l'attitude de René lors de sa courte visite au parloir du commissariat de Marnier. « C'est quoi ce subit intérêt pour les Lavendier ? Pourquoi insistait-il tellement pour avoir de leurs nouvelles ? Mais surtout, pourquoi me parlait-il de Sandrine avec un air entendu ? Bizarre, tout ça ! On aurait dit qu'il voulait me faire comprendre quelque chose par signe. Mais si c'est cela, il ne sera jamais un grand mime », soliloquait le jeune homme.

Au Bistrot, les vieux étaient là. Fidèles au poste, ils l'attendaient !

- Ben, nom de dieu ! On ne t'avait pas reconnu. T'es bien beau, ma foi. On dirait un jeune premier. C'est pour la petite d'en face que tu t'es fringué comme ça ? Il était temps de jeter ton 'uniforme'. Tu vas faire des ravages, dit Mathieu.

- Oui, un vrai caméléon, not' Dédé, dit Ferdinand, admiratif.

- Ben, va la chercher, la petite. Ca fait bien dix fois qu'elle sort sur le trottoir en regardant par ici. L'officine est fermée ; elle peut venir, maintenant, ajouta Arthur.

André allait suivre leurs conseils quand la porte du Bistrot s'ouvrit sur une Sandrine à l'air inquiet. Elle se dirigea directement vers la table des vieux, où Dédé venait de s'installer et s'assit sans façon près du jeune homme.

- Bonjour tout le monde, dit-elle, d'une toute petite voix.

- Bonjour, belle demoiselle. Mais tu m'as l'air bien triste. C'est encore le bordel, en face ? demanda Arthur, en voyant que la jeune fille n'était pas dans son assiette.

- Ce n'est rien de le dire. Si vous saviez l'ambiance qui règne dans cette maison, vous seriez bien surpris. Je crois que je vais annuler le reste de mon stage et retourner vite fait chez mes parents. Je n'en peux plus de les entendre se disputer tout le temps en se reprochant des choses auxquelles je ne comprends rien.

- Quelles choses, Sandrine ? demanda doucement André.

- Je ne sais pas très bien. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit toujours de reproches concernant une certaine Sandy. Et comme je m'appelle Sandrine, j'ai parfois l'impression que c'est de moi qu'il s'agit. Si vous pouviez voir les yeux de Georges à ce moment-là, on dirait un vrai fou. Mieux que cela, on dirait qu'il est envoûté. Il parle de Satan, de purification, et d'autres choses que je ne comprends pas. Ces disputes, si on peut les appeler comme ça, durent parfois jusque tard dans la nuit. Puis, malgré les prières de Brigitte, il s'habille d'une espèce de grande robe grise, genre soutane. Après quoi, il monte dans sa voiture pour ne revenir qu'au petit matin, complètement groggy, comme s'il était shooté à mort. Je ne me sens plus du tout en sécurité dans

cette maison. J'ai peur, André, dit-elle, en s'accrochant à son bras, comme à une bouée de sauvetage.

- Mais, c'est vrai ce qu'elle dit la petite. Je n'y avais jamais vraiment fait attention. Je croyais qu'il partait faire un tour en robe de chambre pour calmer ses insomnies. Drôle de peignoir ma foi, très long, tout gris et avec une capuche. Bizarre comme accoutrement, expliqua Mathieu.

- T'es sûr de ce que tu avances au moins ? Parce que toi, sans tes lunettes, tu n'y vois pas à un mètre, persifla Ferdinand.

- Dis, mon vieux, tu me prends pour un con ? Comme si j'allais affirmer quelque chose dont je ne suis pas certain. Non mais des fois, je suis aux premières loges, moi, répliqua Mathieu, fâché.

- Oh, ça va, je n'ai rien dit. Mais si c'est comme ça, il faut protéger la gamine, ajouta Ferdinand.

- Allez, André, t'attends quoi ? Dévoue-toi ! Sandrine ne va pas rester dans cette maison de fous. Remontez tous les deux à la bergerie et qu'on n'en parle plus. Là, au moins, elle sera en sécurité. Mais attention, pas de folies, hein, les jeunes !

- Mais non, je ne peux pas. Et puis, ils sont capables de prévenir mes parents de mon absence. Ils seront affolés, je ne peux pas faire ça. Pourtant... dit Sandrine, d'une voix où perçait la peur.

Josette qui, jusque-là, n'était pas intervenue dans la conversation, vint à son tour s'asseoir à la table de ses derniers clients.

- Tiens qui voilà. Et rien de prêt, dit Ferdinand qui ne pouvait pas s'empêcher de l'ouvrir.

- Oh toi, pour une fois, tais-toi !

- Madame a ses nerfs ? Son Jules lui manque, persifla-t-il

Comme par magie, le regard sévère de Dédé lui imposa le silence.

- Laisse-la parler : elle est de bon conseil, dit-il, autoritaire.

- J'ai entendu tout ce que Sandrine vient de dire. Elle a raison, elle doit rentrer à la pharmacie et faire comme si de rien n'était. On ne sait pas de quoi ces gens sont capables. Rentre vite petite. De toute façon Mathieu veille, dit la patronne du Bistrot, d'un ton qu'elle voulait rassurant.

- Oui, Josette a raison. Il se fait tard, je t'accompagne. De toute façon, il est temps pour moi aussi de retourner à la bergerie, dit André.

Les deux jeunes gens saluèrent le petit groupe et sortirent dans la nuit en direction de la pharmacie.

- Et si j'allais quand même dormir chez toi ? Je n'ai pas envie de retourner là-bas. Laisse-moi venir avec toi. Ils ne s'apercevront même pas de mon absence, j'en suis sûre, dit d'un ton suppliant la jeune fille, changeant subitement d'avis.

- J'aimerais bien, mais ce n'est pas possible, répondit Dédé, en pensant que Brigitte était bien capable de débarquer chez lui sans prévenir.

- Mais pourquoi ? insista Sandrine.

André n'eut pas le temps de lui répondre. Sortie d'on ne sait où, la main de Georges Lavendier venait de s'abattre avec force sur l'épaule de la jeune fille.

- Rentre tout de suite à la maison, Sandy ! Et toi, voyou, fais en sorte que je ne te voie plus jamais rôder ici le

soir. Sa mère ne te suffit pas ? fit l'homme, en levant le poing.

Avant qu'André, ébahi, ait eu le temps de réagir, le forcené poussa Sandrine dans le couloir conduisant au corps de logis et referma bruyamment la porte.

- Va dans ta chambre et n'en sors plus ! entendit encore André.

Mais qu'est-ce qui lui prend ? Il est devenu fou, ma parole. En voilà des façons de traiter les gens. Et Sandrine, pourquoi l'appeler Sandy ? Il faut que je tire ça au clair, et vite, pensa André, inquiet pour sa jeune amie.

Il rebroussa chemin et repartit vers le Bistrot. Les trois vieux étaient rentrés chez eux, mais Josette terminait de ranger le bar.

- Que se passe-t-il encore ? demanda-t-elle en voyant la mine atterrée de Dédé.

- Ben, je n'en sais trop rien. Mais ce qui est sûr, c'est que Lavendier n'a pas l'air dans son état normal. Il a empoigné Sandrine comme s'il avait une quelconque autorité sur elle, puis il l'a appelée Sandy. Bizarre, hein ?

- Sandy, Sandrine, c'est la même chose tu sais, dit Josette, se voulant rassurante.

- Oui, c'est pareil. A part que sa fille aussi, c'était Sandy.

- Ah bordel, c'est vrai, je n'y pensais pas. Il avait bu, peut-être ?

- Je n'en sais rien. En tout cas, il doit être dangereux quand il est dans cet état. J'aimerais passer la nuit ici, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

- Bien sûr que non. Installe-toi du mieux que tu peux. Je rentre à l'appart' essayer de dormir aussi, dit Josette, en fermant la porte du Bistrot à clé derrière elle.

Le temps qu'André réalise qu'il était enrhumé, il était trop tard. On ne voyait plus que les feux arrière de la voiture de la patronne du café. Il se mit en faction derrière les persiennes baissées. Rien ne bougeait à l'extérieur. Le lendemain, quand l'horloge de l'église sonna les sept coups, il se réveilla affalé sur l'appui de la fenêtre, la tête posée sur ses bras repliés. « Merde ! Je me suis endormi », se dit-il. Puis il se demanda par où il allait bien pouvoir sortir du Bistrot. Il pensa à la porte de la réserve, la referma à clé et glissa celle-ci dans la boîte à lettres. Il regarda autour de lui, tout était calme. Il se dit qu'il y avait eu plus de peur que de mal et remonta à la bergerie bien décidé à dormir encore une heure ou deux.

A midi, il était de retour chez Josette ; les vieux aussi.

- Salut tout le monde ! Vous avez vu Sandrine, aujourd'hui ? demanda-t-il inquiet.

- Non, c'est le pharmacien qui a ouvert le volet à neuf heures et la Brigitte est partie à toute vitesse, comme si elle avait le feu aux fesses. Et pour ce qui est de cette nuit, j'ai bien essayé de surveiller la rue, mais avec ce qu'on avait encore éclusé hier, je me suis endormi dans le fauteuil sans m'en rendre compte.

- On ne peut vraiment plus compter sur personne. Si les insomniaques se mettent à dormir, on est foutu, ironisa Arthur.

- Tu peux parler, toi. Avec ta prostate qui t'oblige à faire les rogations toutes les nuits, tu ne dois pas pioncer beaucoup non plus, ricana Ferdinand.

- Et l'autre qui la ramène, la bouche en cœur. C'est sûr que tu dors, toi ! Quand tu libères tes pavillons de leur chaîne stéréo, tomberait même une bombe que monsieur ronflerait comme un cheval jusqu'au matin. Et puis, foutez-moi la paix ! Pour une fois que je roupille, laissez-moi savourer mes rêves, bordel ! asséna Mathieu.

- Hé, les gosses, du calme ! Vous êtes encore super remontés, il me semble. Vous en avez déjà bu combien aujourd'hui ? demanda Josette.

- Bof ! Un, deux, trois... six ! clama Arthur, avec fierté après avoir compté sur ses doigts.

- Ben mon vieux, quelle santé ! Elle ouvre à quelle heure l'officine ? demanda André qui n'avait rien vu bouger en face depuis qu'il était arrivé.

Il avait à peine terminé sa phrase quand Georges Lavendier apparut derrière la vitrine de la pharmacie.

- Tiens, il ne fait pas la sieste, aujourd'hui, c'est lui qui ouvre. Bizarre ça. Peut-être qu'elle est malade, la gamine, dit Ferdinand.

- J'y vais, dit André.

- Non, reste là. Je vais aller lui acheter une connerie et je ferai dévier la conversation sur Sandrine. Il ne se méfiera pas de moi, dit Josette, sûre d'elle.

- C'est quoi tous ces mystères avec la petite ? Explique-nous, bordel ! On n'y comprend rien, dit Mathieu, curieux.

André leur expliqua le comportement bizarre dont le pharmacien avait fait preuve la veille au soir, en ajoutant :

- Il n'y a pas de mystères, mais tout de même, ça me tracasse.

- Et moi qui dormais comme un con au lieu de surveiller la rue. Va falloir que je lève le pied pour la bouteille si je veux garder toutes mes facultés nocturnes, dit Mathieu.

A la pharmacie, Josette acheta du dentifrice pour dents sensibles, paya, et soumit discrètement Lavendier à la question.

- Tiens, vous êtes tout seul ? La gentille Sandrine a terminé son stage ?

- Oui... oui. C'est ça, son stage est fini. Ses parents sont venus la chercher très tôt ce matin. Ils n'habitent pas la porte à côté... Et finalement, c'est mieux ainsi. Sous ses airs de ne pas y toucher se cachaient bien des choses. C'était encore une du genre 'sainte-nitouche quand il fait clair et touche à tout quand il fait noir'. Encore une, dit Georges, en tournant le dos à Josette pour lui faire comprendre que la conversation était terminée.

De retour au Bistrot, elle annonça le départ de Sandrine à un André très peu convaincu par les dires de l'apothicaire. « Des clous ! Elle devait seulement partir dans dix jours. Et puis, elle aurait attendu pour me dire au revoir. Peut-être qu'après la scène d'hier, elle a pris peur et qu'elle a appelé ses parents à la rescousse. Et je n'ai même pas son adresse. Comment faire pour la retrouver ? Brigitte ! Oui, je vais essayer de parler à Brigitte ; elle sera sûrement plus coulante que son imbécile de mari ».

- Brigitte est partie depuis longtemps ? demanda-t-il aux vieux qui l'observaient en silence du coin de l'œil.

- Ben oui, on te l'a déjà dit, elle est partie depuis ce matin. On ne l'a pas revue depuis.

« Elle est à Marnier, c'est sûr. Mais si je pars en bus, je risque de la rater. Comment faire ? », pensa Dédé.

- Je vais faire un tour. Je ne serai pas long, dit-il, en sortant du Bistrot.

Il partit à pied en direction de Marnier, espérant bien croiser Brigitte. Elle s'arrêterait sûrement pour le charger.

Il avait à peine marché une demi-heure quand il aperçut la voiture de la doctoresse qui arrivait trop vite comme à son habitude. A la vue du jeune homme, Brigitte rétrograda de vitesse et vint s'arrêter à sa hauteur, sur le bas côté de la route.

- Tu fais de la marche, maintenant ? lâcha-t-elle, étonnée.

- De la marche forcée, oui. J'allais à ta rencontre. Je dois te parler.

- Allez, monte, dit-elle, en lui faisant son plus beau sourire.

A peine assis dans la voiture, André fut pris d'assaut par les bras amoureux de la conductrice. Elle lui roula un patin passionné, comme si sa vie en dépendait. Le jeune homme n'eut pas le temps de les repousser que déjà deux mains baladeuses cherchaient la fermeture éclair de son pantalon.

- Non, pas ici tout de même. On pourrait nous voir, dit André, pour essayer de la dissuader de continuer.

- N'aie pas peur, on ne saura même pas que je suis dans la voiture, dit-elle, en approchant sa bouche de la hampe de chair victorieusement dressée, objet de son désir. Il eut beau essayer de calmer ses ardeurs, rien n'y fit. Elle ne lâcha prise qu'après être arrivée à lui arracher des râles de plaisir. Puis, comme si de rien n'était, elle releva la tête et demanda :

- Tu voulais me parler, de quoi s'agit-il ?
- Brigitte, je t'en prie... Laisse-moi le temps de redescendre sur terre, répondit Dédé, haletant. Puis il reprit :
- Il s'agit de Sandrine. D'après ton mari, son stage était fini et ses parents seraient venus la rechercher ce matin à la première heure. Pourtant, elle m'avait dit qu'elle partait seulement dans dix jours. Je n'aime pas ça.
- Oh, laisse tomber ! Cette petite pétasse n'est pas pour toi. Ce n'est qu'une gamine. Elle en avait sûrement assez de travailler dans un village où il ne se passe jamais rien. Oui, elle est partie sans saluer personne. C'est Georges qui me l'a dit.
- Et bien sûr, tu crois tout ce qu'il te dit, ton Georges.
- Si tu savais comme je me fous de lui. Mais le fait est là : la chambre de la rouquine est vide. Toutes ses affaires ont disparu. Donc, c'est vrai. Elle est partie.
- Sans te saluer ?
- Ben tu sais, hier soir, après une autre dispute avec mon mari, j'ai pris un puissant somnifère. Comme ça, il pouvait gueuler tant qu'il voulait, je n'entendais plus rien. Alors tu penses, j'étais encore dans le cirage quand Sandrine est partie.
- Dépose-moi ici, dit André, en apercevant les premières maisons du village, pas besoin qu'on me voit encore avec toi. Et si par hasard tu savais me donner son adresse, ça me ferait plaisir, risqua-t-il, en sortant de la voiture.
- Promis ! Je te l'apporte ce soir à la bergerie... Sors une bonne bouteille, la nuit va être chaude, dit-elle, en se passant goulûment la langue sur les lèvres.

« Quelle malade ! » pensa Dédé qui, sans s'en rendre compte, commençait à prendre goût à ces petits jeux malsains. Si c'est le prix à payer pour retrouver Sandrine, il faudra bien que j'y passe, pensa-t-il pour se donner bonne conscience.

Quand Dédé revint au Bistrot, les vieux étaient en effervescence.

- Tu connais la nouvelle ? lui demanda Arthur, de but en blanc.

- Je ne sais pas, quelle nouvelle ?

- Not' Pôve Dumont a passé l'arme à gauche.

- Ben, je l'ai encore croisé ce matin, répondit André, étonné.

- Tu étais à peine parti quand on a vu passer les pompes funèbres. Je suis allé voir au coin de la rue. Le corbillard était arrêté devant la mairie. Paraît qu'il était cardiaque. Infarctus fulgurant en plein conseil.

- Ah ! J'avais encore raison, alors, dit Ferdinand.

- Quoi, raison ? demanda Mathieu.

- Chaque fois qu'il venait chez Brigitte, vous faisiez toutes sortes de suppositions sur leur relation. Mais moi, je l'ai toujours dit qu'il était très malade, not' Maire. Pas vrai, Josette ? demanda Ferdinand, en lui faisant un clin d'œil.

Epatés par une telle mauvaise foi, ils éclatèrent tous de rire. C'est la seule oraison funèbre que le maire de Belvier reçut de ses trois plus vieux administrés.

Quelques jours avant, vu la tournure prise par les événements, Petit avait décidé de faire profil bas. Il avait réfléchi à l'impact que sa vie décousue pouvait avoir aussi bien sur sa réputation que sur son couple et décidé qu'il était temps pour lui d'y mettre un terme. Avant de prendre sa décision, il avait envoyé Karl récupérer en douce le journal

de Nina à la bergerie. Puis, après s'être assuré qu'il ne contenait rien qui puisse le compromettre gravement en quoi que ce soit, il avait expédié anonymement le petit carnet rouge à l'inspecteur Martin. Dans son for intérieur, il pensait qu'il devait se réconcilier avec André et ainsi le reconnaître comme son fils. Mais il jugea que le moment propice à cette action viendrait quand l'épais brouillard médiatique qui régnait sur la ville se serait enfin dissipé. Il pensa aussi un moment lui rendre le journal de sa mère. Mais c'était avouer qu'il l'avait fait subtiliser. Alors, ne sachant comment s'y prendre, il avait choisi le chemin de la police, espérant ainsi écarter toute forme de suspicion pouvant encore planer sur lui quant au meurtre de Nina.

Le jour de son déménagement, il passa par le commissariat pour aviser Martin de son départ définitif vers son bourg natal, où vivait toute sa famille.

- Ah vous voilà, vous ! Mais vous n'êtes pas convoqué. Je croyais que vous ne diriez plus rien sans la présence de votre avocat... Il ne vient pas, lui ?

- Est-il vraiment nécessaire que je sois accompagné d'un juriste, inspecteur ?

- C'est à vous de voir, monsieur Petit.

- Je passais pour vous dire au revoir. Tenez, voici ma nouvelle adresse et mon numéro de téléphone. Comme ça, vous ne pourrez pas dire que je me suis enfui.

- Prudent d'y avoir pensé...

- Vous voyez bien, je suis blanc comme neige. Oh oui, bien sûr, quelques écarts de jeunesse... On en a tous eu, n'est-ce pas inspecteur ? Je vais vous faire une confidence : j'ai du remords à cause de Nina et d'André. Mais à quoi bon des regrets maintenant ? La vie nous prend dans ses vertiges

jusqu'à ce qu'on oublie que, sans le vouloir, on fait parfois des malheureux autour de nous. J'ai même pleuré Nina, figurez-vous.

- Vous êtes venu récupérer votre courrier peut-être ?

- Non, il est à vous, inspecteur.

Dans la foulée, Martin avait lancé « votre courrier » en faisant allusion au carnet rouge qui avait beaucoup servi l'enquête pour voir la réaction immédiate de Petit. Ce dernier lui fit un clin d'œil qui amena un sourire aux lèvres du policier. Depuis ce jour-là, Petit fut rarement de passage à Marnier. Et quand son travail l'y obligeait vraiment, il évitait comme la peste la rue de la Joie et la Ruelle de la Mort.

Chapitre XVII

Après une ultime séance de sport en chambre avec la doctoresse, Karl ne tarda pas lui aussi à s'en aller. Sur les recommandations de Louis Petit et en reconnaissance de tous les services qu'il lui avait rendus, il décrocha un autre poste de gardien d'immeuble dans une ville située à deux cents kilomètres de Marnier.

A la bergerie, André attendit Brigitte toute la soirée, mais il ne la vit jamais arriver. Le lendemain, de bonne heure, il était au Bistrot. Mathieu l'attendait.

- Déjà là ? demanda Dédé, après l'avoir salué.

- Ben oui. Après la nuit que j'ai passée, j'avais bien besoin d'un petit remontant.

- Ah ? Raconte, tu as été souffrant ?

- Mais non, pas souffrant. Les deux connards qui me servent de voisins se sont encore engueulés comme des chiffonniers toute la nuit. Enfin pas toute la nuit, je veux dire à partir du moment où Brigitte est rentrée. Il était dans les deux heures. La fiesta a duré jusque quatre heures trente, puis la folle est repartie comme un bolide. Une heure plus tard, son fêlé de mari démarrait à son tour. Puis je me suis endormi, je ne sais pas ce qui s'est passé après.

- Ah ben tiens, quand on parle du loup, on voit sa queue. Le revoilà. Il a peut-être bien été croquer le petit chaperon rouge, s'esclaffa Mathieu.

Ferdinand et Arthur firent leur entrée en rigolant.

- Déjà au boulot ? Faudrait amener votre plumard ici : vous seriez sur place, ironisa Arthur.

- Il en tire une de gueule, le pharmacien. Je me demande bien où il est allé arranger sa bagnole comme ça. Elle est couverte de boue.

- Oh, sur la route de Marnier sûrement. Paraît qu'on y fait des travaux. Et avec ce qu'il est tombé comme flotte ces derniers jours, ce doit être la gadoue, par là.

- Quand il est parti cette nuit, il avait son espèce de soutane sur le dos ? demanda André.

- Oui, et maintenant il ne l'a plus. Bizarre..., nota Mathieu.

« Et Brigitte, où est-elle ? Si elle était de sortie hier soir, pourquoi n'est-elle pas venue m'apporter l'adresse ? Il se passe encore sûrement quelque chose. Mais quoi ? » pensa André.

A ce moment-là, la doctoresse s'arrêta pile devant la pharmacie, dans un grand crissement pneus.

- Elle a le caoutchouc pour rien, celle-là. Quelle sauvage ! Un jour, elle va se prendre la façade et entrer tout droit dans la pharmacie sans ouvrir la porte, dit Josette, qui revenait de la réserve.

Georges Lavendier sortit au même moment, l'air mauvais, pour relever le volet de l'officine. Il apostropha Brigitte qui, sans le regarder, partit vers son cabinet médical.

- Je peux téléphoner ? demanda André.

- Bien sûr. Va dans la réserve, tu seras plus tranquille pour parler. Ici, avec la grande gueule des zozos, tu n'entendras rien, dit Josette, en fixant les trois vieux d'un air moqueur.

- Faut quand même qu'on t'aime bien pour venir dépenser notre pognon ici en sachant qu'on va se faire mordre, dit Ferdinand, en lui faisant un clin d'œil.

André composa le numéro du cabinet médical et attendit que Brigitte veuille bien décrocher.

- Oui, docteur Lavendier. A qui ai-je l'honneur ?

- Bonjour Brigitte, c'est André. Je t'ai attendue hier.

-Je sais. J'avais une affaire urgente à régler à Marnier.

- Une affaire qui t'a pris toute la nuit...

- Oui, mais tu ne devineras jamais. Je suis libre comme le vent, maintenant. Finis les harcèlements et les contraintes. L'affreux est parti se faire pendre ailleurs. Petit lui a trouvé une nouvelle place de gardien d'immeuble à deux cents kilomètres de Marnier. Je lui ai fait un dernier don d'organe en guise d'adieu. Bon débarras, je vais enfin pouvoir faire ce qui me plaît. Et du coup, Petit est parti aussi. Il est retourné dans sa famille, paraît-il. Ça a d'ailleurs mis ce qui me sert de mari dans tous ses états. Il ne l'aura plus pour lui raconter mes moindres faits et gestes. Le téléphone va sonner moins souvent, c'est sûr. Je sais maintenant comment Georges était au courant de mes rendez-vous avec Karl. Ces deux fumiers avaient installé une sorte de caméra invisible. Tout ce qui se passait chez le concierge était visible sur la télé de Petit. Comme ça, ce porc pouvait se rincer l'œil gratos tant qu'il le voulait et raconter mes galipettes au pharmacien. Tu te rends compte ?

André était sans voix. D'autre part, il se disait qu'il n'était plus nécessaire pour lui d'aller à Marnier, comme par le passé, pour épier les faits et gestes des habitants de l'immeuble de la rue de la Liberté. Le problème était ailleurs.

- Et ton mari, où va-t-il toutes les nuits ?

- Je n'en sais rien. Enfin si. Un peu après la mort de Sandy, il s'est inscrit dans une sorte d'association de gens soi-disant bien pensants. Des gens qui veulent faire de Marnier une ville propre de tout vice. Je n'en sais pas plus. Ces trucs-là, c'est pas ma tasse de thé. Allez, à tantôt mon cœur. Je viendrai ce soir, promis ! Prépare-toi...

- Tu peux très bien m'apporter l'adresse de Sandrine au Bistrot, tu sais.

- Il faut d'abord que je la trouve. C'est Georges qui s'est chargé de tout pour le stage. Je préfère ne rien lui demander. Mais si tu la veux, ce sera chez toi et nulle part ailleurs. C'est donnant-donnant. Capito ?

Comprenant qu'il n'y couperait pas, Dédé acquiesça, puis il raccrocha le combiné en poussant un gros soupir.

Au bar, les trois vieux observaient un silence à couper au couteau. Même Ferdinand qui, après avoir mis le son à fond, tendait malgré tout l'oreille, n'avait rien compris de la conversation d'André avec la doctoresse. Ils regardèrent le jeune homme revenir vers eux, mais n'osèrent pas lui poser de questions.

Une idée tournait dans la tête de Dédé. Qu'avait-elle voulu dire avec cette association mystère, et où donc pouvait bien se trouver son siège ? Il fallait qu'il le sache pour faire avancer son enquête. Quant à Sandrine, ça faisait deux jours qu'elle était partie, et toujours pas de nouvelles. C'était étrange. Après la scène du dernier soir, elle devait se douter qu'il était mort d'inquiétude à son sujet. Il lui suffisait de chercher le numéro du Bistrot dans l'annuaire téléphonique et d'appeler Josette pour rassurer tout le monde. Mais non, rien ! Enfin, il en saurait sûrement un peu plus ce soir...

Vers vingt-deux heures, quand Brigitte arriva à la bergerie, André avait décidé de jouer le grand jeu. Plagiant le seul film d'amour dont il se souvenait, il avait allumé des petites bougies partout dans la pièce qui lui servait de salon. L'ameublement se réduisait à une bibliothèque et à un grand canapé, usé mais moelleux. Il l'avait recouvert d'un couvrelit brodé, hérité de ses grands-parents. Il y avait aussi une petite table basse achetée en kit à Marnier. La lumière vacillante des chandelles donnait une autre dimension à la nudité des murs, seulement garnis de quelques photos de Nina. Il avait pris soin d'ouvrir deux bouteilles de vin avant l'arrivée de la doctoresse. L'ambiance du petit salon était romantique à souhait et appelait, si pas à l'amour, du moins aux confidences. Bien sûr, Brigitte attendait autre chose de sa soirée. Mais le jeune homme voulait en savoir plus et il était bien décidé à aller jusqu'au bout de sa mission.

- Holà ! Tu as fait les choses en grand, dit Brigitte, les yeux pétillants d'envie. Petit séducteur... Je vais te faire le grand jeu, je le sens.

- Installe-toi, nous allons trinquer à ta liberté retrouvée, dit André, en entrant d'emblée dans son jeu. Puis, passant directement au sujet qui le tracassait :

- Et alors, l'adresse de Sandrine, tu l'as retrouvée ?

- Hélas non. On dirait que le cinglé a tout fait disparaître en ce qui concerne la petite. Vu l'état d'excitation dans lequel il était encore, je n'ai pas osé lui en parler. Mais ne t'inquiète pas, je le ferai le moment venu. Tu ne serais pas un peu amoureux, toi, par hasard ?

- Amoureux ? Mais non voyons, dit-il, en s'asseyant sur le canapé à côté de Brigitte. C'était mon amie et je ne

trouve pas normal qu'elle soit partie comme ça sur un coup de tête.

Ensuite, il lui expliqua la scène qui s'était déroulée sous ses yeux. Puis il lui dit aussi que Georges avait appelé la jeune fille Sandy, en la grondant, comme s'il s'agissait de sa fille défunte. Il avait vraiment l'air d'un fou.

- Rien d'étonnant qu'elle ait pris peur et qu'elle soit partie, ajouta André, inquiet.

- Il ne fera donc jamais le deuil de sa fille. Pauvre Georges, dit Brigitte qui, pour une fois, montrait un peu de compassion pour son mari.

- Puis il a ajouté, en s'adressant à moi, sa mère ne te suffit donc pas ?

- Voilà pourquoi, sans en avoir l'air, il me poussait vers toi en disant « Dommage qu'il soit aussi niais, le berger. A son âge, puceau et bâti comme il l'est, il doit avoir un bel engin et une fameuse endurance ». Oh, le fumier ! Je parie que c'est lui qui a prévenu Petit. D'où la présence et les coups de Karl, ce soir-là. Et bien tant pis pour lui. Il n'a pas fini d'en baver, c'est moi qui te le dis, lâcha-t-elle, en lui lançant un regard libidineux.

« Et merde... J'aurais mieux fait de la fermer. Ca va encore l'exciter davantage », pensa Dédé. Puis, éludant sa réponse, il revint au sujet qui l'intéressait.

- C'est quoi, cette association dont tu m'as parlé au téléphone ?

- Je n'en sais trop rien, je n'y suis jamais allée. Mais ce dont je suis sûre, depuis que mon mari participe à ces foutues réunions, il n'est plus le même. Il part la nuit, comme s'il partait en mission, revêtu d'une infâme longue blouse grise à capuche. C'est à se demander ce qu'il va faire là-bas

et aussi de quoi ils discutent. Chaque fois qu'il en revient, il n'est plus dans son état normal. Je l'entends marmonner des choses bizarres où il n'est question que de pureté et de droit chemin. Il a des airs de mystique. Quand il est en crise, il me fait peur. Mais si tu veux en savoir plus sur cette association, j'ai vu que Le Chemin des Epines, c'est son nom, organise une réunion publique à la salle des fêtes de Marnier demain soir. Rien que le sujet vaut le détour : la drogue, l'alcool et les accidents que cela peut provoquer. Ca te situe...

« J'y serai ! », pensa Dédé.

Tout au long de la conversation, André avait rempli le verre de la doctoresse sans toucher au sien. A peine la première bouteille vidée, il se saisit de la deuxième et reprit son rôle de sommelier. Emoustillée par l'alcool et le torse bronzé que laissait entrevoir la chemise entrouverte d'André, la doctoresse le fixait avec des yeux brûlants de désir.

« Elle est increvable, pensa Dédé. Elle a avalé une bouteille de vin et elle est toujours aussi éveillée... » Brigitte s'approcha de lui jusqu'à le toucher, pour enfin se lover contre son corps comme une chatte en chaleur. André continua à lui parler doucement et, comme par miracle, la femme mûre s'endormit d'un coup comme un petit enfant. « Ouf ! Sauvé », pensa le jeune homme avec un sentiment de trop peu, en l'allongeant plus confortablement sur le divan. Il était minuit passé. Quand elle se réveilla quelques heures plus tard, André avait gagné son lit où il dormait paisiblement du sommeil du juste. Elle le regarda avec attendrissement, en se disant que la prochaine fois elle ne forcerait plus autant sur la bouteille. Elle s'en alla en pensant à cette nuit d'amour ratée et en espérant que Georges ne soit pas encore rentré d'une de ses fameuses réunions. Elle n'avait pas envie de terminer la

nuit en discussions stériles avec un homme dans un état second.

Chapitre XVIII

Le lendemain, poussé par une curiosité grandissante, André était sur la route de Marnier. Quand il arriva devant l'hôtel de ville, il vit qu'on venait de placarder une grande affiche annonçant pour ce soir-là la conférence sur les conséquences de l'alcool et des stupéfiants dans la vie de tous les jours, ainsi que sur les accidents de la route.

La salle attenante à la mairie, servant de siège à l'association, avait été préparée depuis la veille pour accueillir cette manifestation. Aux environs de vingt-deux heures, les gens commencèrent à affluer. En moins d'une demi-heure, la salle de conférence affichait complet. André attendit qu'on baisse l'éclairage et entra à son tour. Debout derrière un pilastre, il pouvait tout voir et tout entendre sans être vu.

Georges était assis au premier rang. David, l'ancien maire, également. Des femmes et des hommes de Marnier, d'autres individus, des curieux venus certainement des bourgs avoisinants écoutaient attentivement les orateurs qui se succédaient à la tribune. Dédé sortit cinq minutes avant la fin. Pensant à juste titre que les organisateurs de ce meeting allaient sûrement tenir conseil quand tout le monde serait parti. Il alla s'installer sur un banc de l'esplanade de la mairie et attendit patiemment la dispersion de la foule. Il était minuit passé quand il s'approcha le plus près possible des battants

imprudemment entrouverts d'une des fenêtres de la salle, et tendit l'oreille.

- Tu ne peux pas la relâcher vivante ! Comment vas-tu expliquer tout ça aux flics ? Tu t'es mis dans un sale pétrin, cette fois. En tout cas, avant de faire quoi que ce soit, attends mes ordres, imbécile !

André ne reconnut pas la voix de celui qui avait l'air d'être le chef de ces curieux personnages. Mais il se douta de l'identité de celui à qui il s'adressait en termes aussi virulents. Ce dont il était maintenant certain, c'est que ces gens n'étaient pas aussi charitables qu'ils voulaient bien le laisser croire. Derrière la façade de cette association soi-disant bénéfique à la ville de Marnier, se cachaient, si pas un, plusieurs criminels en puissance. Il était à présent convaincu que Sandrine n'était pas retournée chez elle.

En voyant les lumières de la salle s'éteindre une à une, André se dit qu'il était temps pour lui de se planquer hors de la vue de cette bande de fous furieux.

A trois heures du matin, le pharmacien sortit le premier du bâtiment et repartit aussitôt vers sa voiture, la tête basse, en groggelant des mots dont André ne parvint pas à saisir le sens. C'était donc ça, les réunions dont Brigitte lui avait parlé. Qu'allait-il faire ? Aller directement au commissariat de Marnier ou garder ces informations pour lui et attendre le premier bus, celui de six heures, pour regagner Belvier ? Il opta pour la deuxième solution. Quand tout fut redevenu calme autour de l'esplanade, il se dirigea à grands pas vers l'arrêt des transports en commun et commença à réfléchir à la suite de son enquête.

Belvier dormait encore quand il descendit de l'autobus. Il allait prendre le chemin de la bergerie, quand un grand « pschittttttt !!!! » résonna dans le matin blafard.

- Viens ! semblait lui dire Mathieu, en lui faisant de grands signes par la fenêtre ouverte de sa cuisine.

Intrigué, le jeune homme se dirigea rapidement vers la maison de son vieil ami, entra sans frapper et demanda :

- Tu ne dors donc jamais, toi ?

- Pas cette nuit en tout cas ! Il y a encore eu du va-et-vient du côté de la pharmacie. L'apôtre d'en face est rentré vers les trois heures trente, pour repartir un quart d'heure plus tard, poursuivi par les cris de Brigitte. Elle le traitait de fou et d'illuminé. J'ai même compris qu'elle lui disait d'arrêter ses conneries. Puis il a démarré sur les chapeaux de roues. Il y a dix minutes qu'il est rentré, dit Mathieu, tout d'une traque en oubliant de respirer.

André avait écouté attentivement les explications du vieil insomniaque. Il le remercia pour ces précieuses informations et annonça qu'il rentrait chez lui se reposer une heure ou deux.

- Oui, vas-y ! On se reverra tantôt au Bistrot. Ne t'inquiète pas, je veille ! ajouta Mathieu, en refermant la porte derrière lui.

En passant près de la voiture du pharmacien, André vit que les pneus du véhicule étaient encore couverts de cette terre rouge et argileuse dont Ferdinand avait fait mention quelques jours plus tôt. « Je sais qu'il y a des terrains de cette sorte ici. Demain, j'irai patrouiller dans les bois », pensa André, tout en poursuivant son chemin.

Quand il revint au Bistrot, quelques heures plus tard, les vieux l'attendaient un journal à la main.

- Ah quand même ! Te voilà, dirent-ils, d'une même voix.

- On a des renseignements au sujet de Sandrine. Enfin, si on peut appeler ça des renseignements... On parle d'une jeune fille qui aurait disparu d'un village où elle faisait un stage en pharmacie. La police ne sait pas s'il s'agit d'une fugue ou d'un enlèvement. Mais les parents disent qu'ils sont sans nouvelles d'elle depuis plusieurs jours et démentent absolument l'idée de la fugue. Ils ajoutent que leur fille unique est une personne bien dans sa peau et qu'elle n'avait aucune raison d'agir ainsi. Le journal dit aussi que, d'après la police, les recherches vont commencer par le village où travaillait la jeune fille. Ils ne citent aucun nom ni même l'endroit d'où elle est partie. Mais c'est la petite qui aidait Lavendier, tout se recoupe. Ils affirment que des informations et une photo de la disparue paraîtront à la télévision et dans les journaux, dès qu'ils seront en possession des documents nécessaires. Il n'y a aucun doute, c'est bien notre petite rouquine, hurle Ferdinand.

En se retournant pour commander un diabolo-menthe, André se rendit compte qu'un homme assis au comptoir semblait ne pas perdre une miette de leur conversation.

- Il me semblait que le pharmacien t'avait dit que ses parents étaient venus la rechercher, dit Mathieu à Josette.

- Ben oui, c'est ce qu'il m'a dit. Mais il a ajouté que la petite n'était pas la sainte qu'on croyait et qu'il s'agissait peut-être d'un coup monté. Allez savoir, avec la jeunesse d'aujourd'hui, tout peut arriver. Et puis, si Lavendier ne connaissait pas ses parents, comment peut-il affirmer qu'il s'agissait bien de son père et de sa mère ? questionna Josette.

- Et Brigitte, elle n'en sait pas plus, elle ? demanda Mathieu, en regardant Dédé droit dans les yeux.

- Elle dit qu'elle dormait quand Sandrine est partie et que pour ne plus entendre les conneries que Georges débitait encore cette nuit-là, elle avait pris une double dose de somnifères, répondit André, en se demandant comment le vieil homme était au courant de sa conversation avec la doctoresse.

- Hé oui, mon gars, reprit Mathieu, d'un air entendu. On n'apprend pas aux vieux singes à faire des grimaces. Et puis, faut bien que jeunesse se passe, hein ?

- Reste la piste de l'homme des bois. Vous savez, celui qui a cambriolé André et attaqué la doctoresse. Sait-on jamais ? Sillon à creuser, dit Arthur qui avait toujours cru, dur comme fer, à l'existence d'un vagabond ayant élu domicile dans la forêt avoisinant Belvier.

Depuis le début de la conversation, l'homme assis au comptoir s'était mis à prendre des notes. Aux termes « l'homme des bois », il releva la tête et sonda Dédé du regard. Et si ce jeune solitaire n'était pas aussi blanc que l'inspecteur Martin aimait à le croire ? Mais les ordres sont les ordres. Ce dernier avait bien fait comprendre à ses subordonnés qu'il était impératif pour le bon déroulement et la rapidité de l'enquête que la discrétion reste de mise. Pour lui, la vérité concernant tous les meurtres en série débouchant sur la Ruelle Maudite se trouvait à Belvier et nulle part ailleurs.

- Je vais faire un tour, dit André.

En regardant une petite statuette d'argile garnissant l'étagère derrière le bar, il venait soudain de se rappeler où se trouvaient les terrains limoneux.

Quand il était petit, son grand-père, assez habile de ses mains, lui faisait toutes sortes de petits animaux avec cette terre spéciale qu'il allait chercher avec lui, dans une clairière profondément enfouie dans le Bois du Pendu, comme on l'appelait.

André à peine parti, l'homme sortit à son tour du Bistrot et aperçut le pharmacien en train de laver les roues et les bas de caisses de sa voiture à grands coups de jets d'eau.

- Et bien, elle est arrangée. Vous êtes allé à la charrue ? dit le policier, en guise de bonjour.

« Que me veut-il, celui-là ? », se demanda Georges, tout de suite sur le qui-vive. Puis se reprenant, il répondit :

- Ah, ne m'en parlez pas. Vivement la fin des travaux sur la route de Marnier. Il y a beaucoup de boue, là-bas.

- Oui, c'est vrai, c'est un fameux chantier, répondit l'autre, convaincu par la réponse du pharmacien.

Georges se préparait à rentrer dans son officine quand le policier le rappela...

- Monsieur Lavendier, je suis l'agent Legrand, Marcel Legrand. J'aimerais vous parler de la disparition de Sandrine Pierrard, votre jeune assistante. Pourriez-vous m'accorder quelques minutes, je vous prie ?

- Oui, entrons, on sera plus tranquille. Installons-nous dans mon bureau. Vous prendrez bien un verre ?

- Jamais pendant le service, merci, répondit le policier, avec regret.

Une fois installé, il demanda à Georges comment il avait opéré pour recruter la jeune Sandrine. Ce dernier répondit :

- Le plus simplement du monde. C'est elle qui m'a contacté par courrier.

- Vous la connaissiez déjà ?

- Absolument pas.

- Et ses parents ?

- Je leur avais parlé deux ou trois fois au téléphone, sans plus. Vous savez, ma femme et moi, nous n'avons pas d'enfants. Dès que la jeune fille s'est présentée, nous l'avons considérée comme Sandy, notre fille unique, morte assassinée. D'ailleurs, je l'appelais toujours Sandy. Sandy, Sandrine, vous voyez. Elle s'appliquait bien dans son stage, nous n'avions rien à lui reprocher. Puis l'autre matin, elle est partie sans rien dire pour ne plus revenir. Deux jours plus tard, j'ai téléphoné à ses parents, mais elle n'était pas chez eux. Le jour suivant, sa famille a informé la police de sa disparition.

- Vous n'auriez pas une idée sur ses fréquentations ou ses endroits préférés ?

- Oh non, elle se rendait de temps en temps au bistrot d'en face après les heures de travail. Parfois, elle allait au cinéma. C'est André, un jeune homme d'ici, qui l'accompagnait. Ils étaient amis, je crois. Sinon, ça m'étonnerait qu'elle se soit aventurée autre part. Une fugue ? Avec la jeunesse de nos jours... Oui, avec notre Sandy, c'était comme ça aussi, au début...

Alors que le policier sortait de chez Georges, une voiture utilitaire s'arrêta devant le Bistrot, un homme d'une soixantaine d'années en descendit. Il entra dans le bar et commanda à boire. Les trois vieux le dévisagèrent longuement, puis Mathieu dit tout bas : c'est l'ancien maire de Marnier. André, revenu entre-temps, semblait chercher dans sa mémoire la voix et le visage de l'étranger. Il ne tarda pas à le reconnaître. Oui, il l'avait vu la veille. L'homme était assis aux cotés de Georges Lavendier lors de la réunion du

Chemin des Epines. Et d'après le son de sa voix, c'était lui qui avait dit rageusement : « Tu ne peux pas la relâcher vivante ! »

Quand David, l'ancien maire de Marnier - puisque c'est bien de lui qu'il s'agissait -, eut avalé sa bière, il se dirigea vers l'officine, engagea une courte, mais vive, discussion avec le pharmacien, puis remonta dans son véhicule et démarra à toute vitesse. Les trois vieux regardaient la scène sans rien comprendre.

André en déduisit que la vie de Sandrine était en danger et qu'il était temps d'agir. Il s'adressa à ceux qui étaient devenus ses potes en même temps que ses informateurs, leur expliqua brièvement que « l'homme des bois », cet homme auquel il n'avait jamais cru, allait frapper une fois encore.

- Ah ben tiens, tu y crois enfin... C'est pas trop tôt ! Mais à qui penses-tu ? demanda Arthur.

- Ben, à celui qui en parle le plus, ça coule de source : le babouin !

Mathieu avait compris de qui il s'agissait en même temps que le jeune homme. Il haussa les épaules avec dédain, tandis qu'Arthur et Ferdinand restaient bouche bée d'étonnement.

- Mais pour le pister, il me faudrait un véhicule. Enfin, au moins une mobylette, soupira Dédé.

- J'ai mieux que ça. Mais faut voir si tu es capable de la conduire, dit Mathieu.

- Tu ne vas quand même pas l'obliger à monter sur ton tas de ferraille. Elle a fait la guerre, ta moto. Y'a bien vingt ans qu'elle pourrit dans ton garage. Puis, avec toutes les pelles que tu as prises avec, ça m'étonnerait qu'elle démarre. Elle doit être aussi rouillée que toi, tonitrua Arthur, moqueur.

- Qu'en sais-tu ? Tu n'es même pas capable de faire la différence entre une brouette et un vélo, toi, le binoclard. T'es jaloux, voilà ! Allez, viens gamin, on va te leur faire voir à ces deux rastaquouères de quoi la « Gertrude » est capable.

- Ha oui, on l'avait oubliée, celle-là. Il l'avait appelée Gertrude sa bicyclette à moteur. Il en était raide dingue. Fallait voir comme il la bichonnait. Mais à partir du jour où il s'est planté dans la haie de la Suzanne, on n'en a plus jamais entendu parler. Il était gêné comme un voleur, le Don Juan de basse-cour, éructa péniblement Arthur en s'étouffant dans sa toux grasse de fumeur.

- Allez-vous faire voir ! Viens Dédé, on s'en va ! dit Mathieu, en se levant sans finir son verre.

Les deux hommes partirent. Mais c'était compter sans la curiosité de Ferdinand et d'Arthur qui les suivirent comme s'ils y avaient été invités.

Mathieu ne disait rien, mais on voyait bien qu'il jubilait. Il ouvrit la porte de l'appentis qui lui servait de garage et se fraya un chemin parmi les objets hétéroclites amassés au fil du temps. Après un parcours pénible, il leva triomphalement la bâche qui recouvrait la prétendue bicyclette à moteur. Gertrude étincelait de tous ses chromes. On aurait dit qu'elle sortait du magasin. C'était une belle moto de route d'un modèle assez ancien, mais d'une propreté impeccable. Les deux autres en étaient pour leurs frais. Ils se regardèrent sans dire un mot, puis tournèrent les talons pour aller se réfugier en vitesse au Bistrot, espérant ainsi échapper aux sarcasmes triomphants de Mathieu.

- Oui, tirez-vous ! Vous ne perdez rien pour attendre. Le temps d'expliquer la conduite au gamin et on revient. Il a sûrement une mission à nous confier. Alors, pédale douce sur

le pinard, hein ! dit Mathieu qui, sans hésiter, s'était institué chef d'escadrille.

Après avoir sorti la moto de l'appentis, Mathieu la chevaucha, donna deux ou trois coups de kick et Gertrude se mit à vrombir sous les coups de gaz, histoire de nettoyer le carburateur pour enfin ronronner doucement, les soupapes au ralenti.

Le maniement de l'engin expliqué à Dédé, Mathieu le fit asseoir sur la moto et lui dit d'aller faire le tour du quartier. « Mais mollo sur la poignée droite, hein ! Je t'attends chez Josette, fait sec ! » ajouta-t-il, en se passant la langue sur les lèvres.

André revint bientôt, tout content.

- Ca va, je maîtrise la bête, dit-il, fier de lui. Maintenant, messieurs, fini de rire, passons aux choses sérieuses, ajouta-t-il.

Il leur répéta les propos entendus par la fenêtre entrouverte de la salle des fêtes de Marnier et ajouta qu'il était presque certain de savoir à qui ces paroles macabres s'adressaient. Puis il cita le nom de leur auteur en ajoutant que cet homme et le sexagénaire qui étaient venus boire une bière au Bistrot deux heures plus tôt n'étaient qu'une seule et même personne : l'ancien maire de Marnier. Il leur expliqua aussi que le client qui s'intéressait très fort à leur conversation était sûrement un policier à la solde de l'inspecteur Martin. Mais vu la façon dont il avait serré la main du pharmacien avant de le quitter, il ne devait se douter de rien. En résumé, pour lui, le principal suspect ou encore « l'homme des bois » était à coup sûr Georges Lavendier. Il dit aussi qu'il fallait le prouver sans attendre, il y allait de la vie de Sandrine. Pour confirmer le tout, il leur parla de la

terre argileuse dont les roues de la voiture de l'apothicaire étaient couvertes depuis quelques jours et leur fit remarquer qu'elle ne ressemblait en rien à celle qui aurait pu provenir des travaux de la route de Marnier.

- Alors voilà : il y a plusieurs endroits à Belvier où l'on peut trouver cette sorte de terre. J'en connais un, c'est au fond du Bois du Pendu. Mais je ne sais plus comment on y va. A vous de me faire un plan avec tous les raccourcis qui y mènent. Je vous demanderai aussi d'aller patrouiller un peu partout dans les sentiers pour recueillir le moindre indice qui pourrait s'y trouver et, par la même occasion, de regarder s'il n'y a pas de fraîches traces de roues. Je vais foncer à Marnier avec la moto de Mathieu vous acheter des talkies-walkies ; comme ça, vous pourrez communiquer entre vous au cas où vous seriez en danger ou si vous découvriez quelque chose, dit-il, à Arthur et à Ferdinand. Quant à toi, Mathieu, tu restes chez toi et tu observes de près cette ordure. Tant que l'officine est ouverte, Sandrine ne risque rien. Je vais faire vite.

- Minute papillon, il te faut les papiers de la moto. J'ai toujours continué à payer l'assurance et la vignette au cas où l'envie m'aurait repris. Hélas, je me suis contenté de la caresser un peu chaque jour comme on le fait avec une vieille maîtresse, dit Mathieu, d'un air désolé.

- Puis un casque aussi ! Manquerait plus qu'il ait un accident. Il va avoir une sacrée touche avec ta vieille casserole, ne purent s'empêcher de dire les deux lascars qui jusque-là avaient religieusement écouté les recommandations de Dédé.

Josette, qui n'avait pas ouvert la bouche mais avait tout enregistré, sortit de son mutisme.

- Et toi André, s'il te faut du secours, comment feras-tu pour appeler Mathieu ou la police ?

- Laisse la police en dehors de ça, c'est moi et moi seul qui l'aurai, ce fumier. Si on ne l'arrête pas dans ses élans, la liste de ses victimes n'en finira plus de s'allonger. Je la connais, la police. Rappelez-vous ma mère. Quinze ans qu'il lui a fallu pour retrouver le coupable. Je vais enfin pouvoir la venger et faire mon deuil. Que voulais-tu dire avant ?

- Prends le portable de René. J'ai effacé tous les contacts, tu n'auras qu'à t'en servir en cas de danger. Pendant que tu vas en ville, je vais t'enregistrer le numéro de la police, celui de Mathieu et le mien. Comme ça, tu sera paré. On ne sait jamais. Et fais attention, pas d'infraction au code de la route : tu n'as pas de permis, acheva-t-elle, sentencieusement.

André remercia Josette et ses trois « collègues » et partit chercher les documents de roulage et le casque, accompagné d'un Mathieu tout ému à l'idée que sa Gertrude allait enfin pouvoir s'aérer un peu.

Chapitre XIX

Le pharmacien allait baisser son rideau métallique quand le jeune motard revint de Marnier. Rien de particulier ne s'était passé pendant sa courte absence. Les habitués entraient au Bistrot ; de petits groupes se formaient et s'attablaient pour se désaltérer. Peu à peu, le brouhaha quotidien s'installa. A l'étonnement de tous et afin de conserver toute leur lucidité, les trois poivrots ne buvaient pas. Visible depuis le bar, le véhicule de Georges était constamment surveillé par Mathieu.

Brigitte apparut munie de sa trousse médicale, ferma son cabinet, monta dans sa voiture et partit comme à l'accoutumée faire sa tournée de médecin de campagne. Elle ne reviendrait sûrement qu'au milieu de la nuit, après avoir fait un tour en ville dans des endroits bien arrosés.

La nuit tombait, mais Georges ne sortait toujours pas de chez lui. La vigilance de Mathieu ne baissa pas d'un cran.

La phrase « tu ne peux pas la relâcher vivante » tourbillonnait sans cesse dans la tête d'André. Il pensait à Sandrine, retenue quelque part en pleine forêt. Il se disait que David, le meneur du groupe, était revenu ordonner à Georges de faire disparaître son amie et, qu'après avoir lu l'article du journal, il avait perçu le danger et le risque du démantèlement de sa secte.

Il faisait nuit noire quand le Bistrot commença à se vider de ses consommateurs. Sur le conseil de ses trois amis,

André rentra se reposer à la bergerie : le lendemain risquait d'être dur. On l'appellerait s'il se passait quelque chose.

Belvier dormait lorsque la doctoresse rentra enfin chez elle. Un quart d'heure plus tard, les lumières de la maison s'éteignirent une à une. Curieusement et contrairement à ses habitudes, son insomniac de mari ne se manifestait toujours pas. Aurait-il lui aussi absorbé une trop forte dose de somnifères ?

La surveillance des alentours du quartier continuait grâce au trio qui observait une sobriété à toute épreuve. Conscients de l'importance de leur mission, les trois vieux s'étaient organisés pour monter la garde à tour de rôle jusqu'au petit matin. Tout était calme ou semblait l'être.

Le soleil se leva après une nuit apparemment tranquille, mais une nuit blanche tout de même pour la patronne du Bistrot qui, lorsqu'elle avait appris la gravité de la situation, s'était jointe de bon cœur au groupe. Avant d'ouvrir son commerce, elle s'attela à vérifier la mécanique de la camionnette qui était au repos depuis l'emprisonnement de René.

L'apothicaire ouvrit son officine à huit heures pile. Sa femme fit de même pour son cabinet un moment après.

Dédé entra au Bistrot quand un bruit de moteur lui fit tourner la tête. L'ex-maire de Marnier se manifestait à nouveau. Il entra à la pharmacie et s'entretint violemment avec Georges. De l'extérieur, au travers de la façade semi-vitrée, on pouvait voir le vieux politicien gesticuler et déverser toute sa colère sur le pharmacien hébété. Toujours en faction, Mathieu ne rata rien de la scène. Arthur se rendit à la pharmacie en prétextant l'achat d'une boîte de Paracétamol

et réussit à entendre une bribe de la violente discussion : « C'est elle ou c'est toi, choisis ! ».

Puis sans se retourner, David quitta le village, laissant un Georges perplexe et indécis. Sur son visage marqué par l'inquiétude, on pouvait aussi lire une grande détresse.

Arthur lui avait répété trois fois « Une boîte de Paracétamol, s'il vous plaît », sans que ce dernier ne lui prête la moindre attention. Il dut lui secouer l'épaule pour le faire revenir à la réalité.

- Tout est clair maintenant, soyons prudents, lâcha André aux trois vieux. Josette les rejoignit pour leur faire une proposition :

- Et si on le devançait à l'aide de la camionnette ? Que quelqu'un vienne avec moi. On va essayer de retrouver Sandrine. Les autres, vous restez ici pour parer à toute éventualité. Si le monstre se déplace, faites-nous signe. Nous avons de quoi garder le contact.

- Oui, allez à la recherche de la petite, je reste ici. Ferdinand fera le service. Si le pharmacien bouge, je lui colle aux fesses, répondit André.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La camionnette emprunta le chemin qui menait aux champs pour grimper quelques kilomètres plus loin dans un relief accidenté, jusqu'au sommet des collines boisées, et redescendre ensuite doucement de l'autre côté vers de vastes étendues labourées. Arthur connaissait parfaitement le terrain. Josette conduisait lentement et s'arrêtait à son signal. Ce dernier étudiait les traces des pneus laissées par les voitures sur la terre humide. Il essayait de repérer parmi les nombreuses pistes qui déviaient de la route principale celle que le kidnappeur avait prise pour atteindre sa cachette. Ils sillonnèrent en vain le

chemin de terre pendant plus d'une heure. Par leurs passages répétés en cette saison des labours, les tracteurs et autres engins agricoles leur avaient bien compliqué la tâche. Ils avaient effacé ou déformé les empreintes que laissaient les roues sur le sol. Au commencement des collines, de part et d'autre de l'axe routier, se dressaient des masures abandonnées. Certaines servaient aux paysans à engranger la paille de la dernière moisson des blés. D'autres étaient totalement vides. Elles attendaient la prochaine récolte.

Arrivée au niveau de l'une d'elles, Josette immobilisa son véhicule, en descendit et pénétra à l'intérieur de la petite bâtisse. Elle nota que la cheminée avait servi très récemment. Du bois sec était entreposé dans un coin de la pièce. Le sol en terre battue était jonché d'emballages de produits alimentaires, de bouteilles de vin vides. En continuant ses investigations, elle découvrit un flacon de médicaments qui, d'après l'étiquette où figurait la posologie à suivre, provenait de la pharmacie Lavendier. La patronne du Bistrot réalisa aussitôt que l'homme des bois était passé par là. Aussi, comme convenu, André fut instantanément informé de la situation. Puis Josette et Arthur se dépêchèrent de rentrer au Bistrot où les deux autres compères les attendaient avec impatience.

Certains clients, étonnés de voir les vieux à la diète, lançaient en rigolant :

- Holà ! Les papys s'assagissent ! Vous vous êtes acheté une conduite ? Faites gaffe, si vous continuez comme ça, vous allez rouiller.

- Ben oui, faut bien qu'on fasse une petite cure : Mathieu a la goutte. On est solidaires, nous ! répondaient tantôt Ferdinand, tantôt Arthur.

Puis, pour appuyer les dires de ses amis, Mathieu montrait son pied en grimaçant :

- C'est l'excès de gros rouge qui tache. Pas rien, la vie d'artiste quand on n'est que figurant.

Une fois le message capté, Dédé enfourcha Gertrude et se dirigea rapidement vers l'endroit indiqué par Josette au téléphone. Arrivé sur place, il reconnut tout de suite, à l'aspect du sol, l'endroit où son grand-père venait se ravitailler en terre glaise. Il visita deux ou trois des bâtiments abandonnés avant de tomber sur le bon. Les dires de Josette s'avéraient de la plus haute importance. Il se pencha, ramassa un des flacons ayant contenu des barbituriques et se rendit compte, en lisant l'étiquette, que ceux-ci provenaient bien de la pharmacie Lavendier. Il examina les lieux de fond en comble. Mais de Sandrine, aucune trace. Il allait abandonner quand il aperçut, au milieu des déchets, un ticket rouge comme ceux qu'on délivre à l'entrée des cinémas. Il se pencha à nouveau et vit que le papier en question était bien une entrée de cinéma. En y regardant de plus près, il remarqua que celui-là avait été coupé de travers comme celui de Sandrine le jour de la fameuse séance. « C'est le sien, j'en suis sûr ! Elle est donc venue ici. La piste est bonne, mais où peut-elle bien être ? Il y a peut-être une cache à l'extérieur ».

Dédé ne savait plus que penser. Aussi se mit-il en devoir d'inspecter les alentours de chaque mesure. Mais, à part de petits baraquements en bois qui servaient de remise, il ne découvrit rien de probant. Puis, alors qu'il allait arrêter ses investigations, il vit une sorte de sentier couvert d'herbes folles rabattues par endroit. Impossible d'y passer en voiture, mais on pouvait très bien s'y être déplacé à pieds. Pour lui, avec la moto de Mathieu, c'était faisable. Il n'hésita pas une

seconde et se lança à l'aventure vers le fond du Bois du Pendu.

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres dans cette nature retournée à l'état sauvage, de glaiseux qu'il était, le sol devenait de plus en plus pierreux. Bientôt, André déboucha devant une grande porte en bois vermoulu donnant accès à une vieille mine depuis longtemps inexploitée.

« Ah oui, je me rappelle maintenant. Grand-père en parlait souvent aux rares touristes qui venaient louer une chambre à la pension. Il leur disait que du temps de son aïeul, on avait cru tout un temps que la région pouvait contenir de l'or ou un autre minerai ; je ne sais plus lequel ». Dans un climat de folie, tous les hommes du village et des environs, convaincus de venir faire fortune à Belvier, avaient alors creusé de nombreuses galeries à flanc de colline, croyant un jour mettre la main sur un filon. Hélas, après bien des accidents, ils durent se rendre à l'évidence : tout cela n'était qu'illusion. Une illusion partie d'un canular qui avait fomenté une énorme rumeur pour finalement s'achever en eau de boudin. Le site avait été fermé et plus personne n'osait venir s'y risquer.

La porte de la mine s'ouvrit dans un grand grincement sinistre. Il se retrouva face à quatre énormes panneaux de bois, reliés entre eux par une grosse chaîne et de gros cadenas tout rouillés, qui ne laissaient aucune chance d'entrer aux plus téméraires des visiteurs. Comme il faisait très sombre dans cette espèce de sas et qu'il n'avait pas emporté de lampe de poche, il fit appel au phare de Gertrude pour l'éclairer. Grâce à la puissance du faisceau lumineux propagé par la vieille moto, il vit qu'un des cadenas, le dernier, brillait comme un sou neuf. De fait, le dernier maillon de la grosse

chaîne qui fermait toutes les issues était attaché par un nouveau cadenas à code secret.

Le tout était solidement fixé à la paroi granitique de la galerie. Seul un panneau muni de charnières forgées pivotait. Les trois autres coulissaient l'un sur l'autre grâce à une série de roulettes d'acier et à des segments de glissières. En définitive, le système d'accès à la surface d'exploitation du minerai était totalement grippé. On pouvait facilement le constater à l'état des rails anciennement destinés à supporter les wagonnets qui déversaient leur contenu dans une trémie bâtie près d'un cours d'eau, aujourd'hui asséché. Dédé vérifia autant qu'il le put s'il n'y avait pas d'autre issue, mais en vain. La végétation avait envahi ces lieux sauvages. La seule possibilité d'accès restait le panneau pivotant bloqué par la chaîne fixée par le cadenas.

Comme il ne disposait d'aucun outil, il appela le groupe du Bistrot avec le portable de René pour lui demander de se procurer les outils adéquats de toute urgence. En attendant leur arrivée, il se mit à crier à s'en pêter les cordes vocales : Sandrine ! Sandrine ! Et à frapper avec une grosse pierre sur tout ce qui était métallique, espérant ainsi alerter cette dernière probablement emprisonnée dans le tunnel. Mais le monde souterrain restait sourd et noir comme une tombe. Aucun bruit ne vint répondre à son appel.

Il patientait depuis une demi-heure quand Josette arriva à toute vitesse et gara la camionnette au pied de la colline. Aidée par Arthur et Ferdinand, elle remonta un chalumeau, deux bonbonnes, oxygène et acétylène, des cisailles et une scie à métaux, jusqu'à la bouche de la mine. La bande n'avait pas fait dans le détail. Le chantier allait commencer quand le pharmacien de Belvier prit sa voiture

pour se diriger vers la sortie sud du village, comme d'habitude. Mathieu téléphona en vitesse à Dédé pour lui transmettre l'information.

- Merde, manquait plus que ça ! Tirons-nous de là ! Mettez le matériel à l'abri ! Camouflez la bagnole, et planquez-vous ! Je dois partir à sa poursuite, si jamais j'y arrive, lança André, avec colère.

Dédé fonça comme le vent, sans se préoccuper des fines branches d'arbres ou des buissons sauvages qui lui fouettaient le visage. Un instant plus tard, Gertrude sortait du bois en rugissant pour retrouver le chemin de terre qu'elle affectionnait tant. N'étant pas assuré du lieu de détention de Sandrine, André pensa qu'il était impératif de retrouver Georges avant qu'il soit trop tard.

Pendant ce temps-là, Josette et ses deux acolytes traînèrent les deux bonbonnes et les outils dans le sous-bois pour finalement les recouvrir de branchages et de feuilles mortes. Puis, ils s'ingénierent à effacer toute trace de leur passage. Bien malin qui aurait pu se douter de leur venue à la mine. Mais pas question de laisser la camionnette sur place, ils trouveraient bien un moyen d'éviter le babouin. Les deux vieux paraissaient épuisés, mais la brave patronne du Bistrot leur remonta le moral en disant :

- Hardis, les gars ! Retournons vite à la camionnette, Dédé compte sur nous. Et pour une fois, on aura bien gagné de se jeter un petit ballon de rouge.

Au mot ballon, privés comme ils l'étaient, les deux vieux salivèrent et retrouvèrent toute leur énergie.

Sitôt dit, sitôt fait. Quelques minutes plus tard, le véhicule partait à travers champs, conduit par une Josette qui s'avérait être une championne du volant.

André avait parcouru tout le chemin qui conduisait à l'embranchement de la route de Belvier sans croiser personne. Qu'allait-il faire ? Retourner au village ou se diriger vers Marnier ? Comment pouvait-il estimer la distance déjà parcourue par Lavendier ? Après de rapides calculs, il se dit que le temps écoulé n'avait pas permis à Georges d'arriver jusqu'à lui et décida d'attendre patiemment son passage. Il coucha Gertrude dans le fossé bordant la route et s'allongea à ses côtés, se mettant ainsi hors de vue des usagers de la départementale Berlier-Marnier. Puis il téléphona à Mathieu pour lui demander si le suspect n'avait pas rebroussé chemin. Son guetteur attiré lui répondit par la négative et ajouta qu'il n'avait plus de souci à se faire pour les « pieds nickelés » : ceux-ci venaient de rentrer au bercail, sans embûche, après une mémorable course à travers champs sans se soucier de l'état de la suspension de la camionnette. Il venait à peine de raccrocher quand un bruit de moteur fit dresser l'oreille à André.

Dans un grand crissement de pneus, et après un scabreux tournant à angle droit, Lavendier freina à mort, fit demi-tour, et rentra immédiatement à Belvier. « Qu'est-ce qui lui prend ? Il a changé d'avis au dernier moment ou bien il a oublié quelque chose ? » se demanda André. Il attendit une minute, puis reprit lui aussi la route du village. Depuis qu'il se déplaçait à moto, il ne passait plus devant le Bistrot, il allait directement remiser Gertrude chez Mathieu de façon à ce que Lavendier ne soit pas au courant qu'il était motorisé. Il mit donc la moto bien à l'abri dans l'appentis et revint tout naturellement au Bistrot où les quatre mousquetaires l'attendaient. Il vit Lavendier qui s'apprêtait à

rentrer à la pharmacie, le salua comme si de rien n'était, puis il entra au café.

- Ah te voilà, alors quoi de neuf ? dit Mathieu.

- Ben, à part la découverte de la mine, rien ! Je ne comprends pas la façon d'agir de Lavendier. Il est arrivé à toute vitesse vers la route des mesures, puis il a négocié un virage au frein à main digne d'un pilote de course, pour retourner aussitôt sur ses pas. Je me demande bien ce qu'il trafique, et surtout ce qu'il a fait de Sandrine. Et ici, pas de nouvelles non plus ?

- Hélas non, mon gars. En tout cas, la Brigitte est bien calme. C'est cabinet, maison, dodo. Elle ne bouge plus.

- Je retournerai à la mine en début de soirée pour tâcher d'en percer le secret. Mais avant, il faut que je parle à la doctoresse. C'est louche cette subite hibernation. Et vous autres, doucement avec la bouteille, hein ! dit Dédé, qui venait de se rendre compte que les trois vieux, accompagnés de Josette, s'étaient remis à leur passe-temps favori.

- Non, n'aie pas peur, c'était juste pour nous remettre de nos émotions, dit Josette, le rose aux joues.

Dédé partit sans rien dire en direction du cabinet médical et entra dans la salle d'attente. Elle était vide. Mais, malgré la porte capitonnée censée insonoriser le bureau de Brigitte, on pouvait saisir les bribes d'une conversation assez virulente. Comme il n'entendait qu'une seule voix et des silences, le jeune homme en déduisit qu'elle devait être en train de téléphoner.

- Ah le fumier ! Ah le salaud ! Et dire que pendant tout ce temps... A cause d'une espèce de secte, dites-vous ? Mais alors, toutes ces pauvres filles, ce serait...C'est impossible, pas lui... Et la dernière, peut-être qu'il est encore

temps ? Mais pourquoi ne voulez-vous pas me dire qui vous êtes ? Non, je ne vous crois pas. Allez au diable !

Le silence se fit. Puis tout à coup, Dédé entendit un grand bruit, comme un bruit de vaisselle cassée. Il fonça dans le cabinet médical et attrapa au vol le deuxième grand vase en cristal que Brigitte venait de lancer pour l'écraser sur le mur.

- Mais enfin, que se passe-t-il ici ? demanda Dédé, surpris par l'état d'énervement de son amie.

- Ah, si tu savais. On essaye de me faire chanter en racontant des choses ignobles sur mon mari.

- Mais qui est-ce ?

- Il n'allait pas me dire son nom, tu penses ! Ce qui est certain, c'est que tout ce qu'il m'a raconté n'est rien d'autre qu'un tissu de mensonges. Je préfère ne plus y penser. Jamais ! Ce serait trop moche.

- Mais enfin, dis-moi de quoi il s'agit. Et puis pourquoi te faire chanter, toi ? Si ce qu'on t'a raconté est vrai, pourquoi ne pas s'en prendre directement à l'intéressé ?

- C'est déjà fait à mon avis. Enfin, je n'en sais rien. Georges est de plus en plus bizarre. Je ne sais plus quoi faire. Mais je ne vais quand même pas le faire enfermer, c'est mon mari tout de même. Je ne peux rien te dire. Si ce n'est qu'un moyen de me soutirer du fric, pas la peine de te perturber avec ça. Laisse-moi ! Mon prochain rendez-vous va arriver, il faut que je nettoie tout ça, dit Brigitte, en montrant les nombreux débris de verre qui jonchaient la moquette.

Voyant bien qu'il n'en tirerait rien de plus, André retourna au Bistrot. Il regarda l'horloge qui marquait quinze heures et pensa que le pharmacien était encore prisonnier de son officine pour au moins quatre heures. Cela le décida à repartir continuer ses investigations à la mine.

- J'y retourne maintenant, dit-il, en sortant du café. Gardez l'œil ouvert, et le bon. Et cela, même en ce qui concerne les patients de la doctoresse. Allez, à plus, dit Dédé, en repartant vers l'appentis.

Chapitre XX

Quand il se retrouva devant les panneaux de bois fermés par les cadenas, il pensa qu'il devait faire en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de sa venue. Si Sandrine ne se trouvait pas à la mine, il allait éveiller les soupçons du coupable. Il entreprit d'ouvrir le cadenas à code sans le casser. Après une bonne heure de manipulations, celui-ci livra enfin son secret. Il pénétra dans la galerie qui s'ouvrait devant lui et s'éclaira avec la lampe de poche. Il cria le nom de Sandrine à pleins poumons, mais seule une sorte d'écho très sourd lui répondit.

Un peu plus loin, il buta sur un vieux wagonnet rempli de sacs en plastique gris, soigneusement fermés à l'aide de courtes ficelles où pendait une étiquette avec un prénom écrit au marqueur indélébile. Manuela, disait le carton. Il ouvrit le sac et découvrit avec stupeur que celui-ci contenait des effets vestimentaires féminins tout maculés de sang séché. Il s'attaqua au deuxième puis au troisième jusqu'à arriver au dernier. Ils correspondaient tous à une des victimes de la Ruelle maudite. Mais pour Sandy et Sandrine, il n'y avait rien. Fort de sa trouvaille, il se dit que sa jeune amie était toujours en vie. Mais si elle ne se trouvait pas dans la mine, où pouvait-elle bien être ? En continuant ses recherches, il se rendit vite compte qu'il ne pouvait pas aller bien loin. Le temps avait fait son œuvre. Les étagères en bois

avaient cédé sous l'humidité et le poids des ans, rendant ainsi tout accès impossible vers le cœur de la mine.

Convaincu que Sandrine ne se trouvait pas là, il referma soigneusement les sacs et remit le cadenas à sa place. Personne n'aurait pu deviner que la cachette avait livré une partie de son secret. Le matériel que Josette avait apporté avec Arthur et Ferdinand était bien caché, il viendrait le récupérer plus tard.

Le soir commençait à tomber quand il repartit vers Belvier rendre compte de ce qu'il avait trouvé. Avec la découverte des affaires des pauvres mortes de Marnier, il avait avancé d'un pas. Mais sur la disparition de la stagiaire du pharmacien, il n'en savait pas plus.

Au Bistrot, Mathieu et les autres baillaient d'ennui devant leurs verres d'eau à bulles. Ils écoutèrent attentivement les explications de Dédé. Puis Arthur se lança :

- Tu ne crois pas qu'il serait temps d'avertir la police ? demanda-t-il doucement, au jeune homme.

- Non ! Il n'en est pas question. Et puis, ça pourrait mettre la puce à l'oreille du tueur. Et si ce salaud se doute qu'on a trouvé sa cache, il va s'évanouir dans la nature, et peut-être se débarrasser de Sandrine. Et en face, rien de nouveau ?

- Non, enfin si. La Brigitte est partie un peu après toi, on ne l'a plus revue depuis. Mais ça, c'est pas nouveau. On a l'habitude de ses absences répétées.

- Mais elle m'avait dit qu'elle attendait un patient.

- Elle en attendait même plusieurs. Mais devant sa porte fermée, ils ont tous fait demi-tour en maugréant. Bof ! C'était des gens du village, ils reviendront. Mais c'est pas sérieux tout de même, dit Ferdinand, en hochant la tête.

Pendant qu'ils discutaient, Georges avait fermé son officine. Rien ne bougeait aux alentours et toujours pas de Brigitte.

- Quels sont les ordres, chef ? demanda Mathieu, en se levant pour partir.

- Les ordres ? Et bien toi tu rentres chez toi pour monter la garde avec Arthur, Ferdinand et moi nous restons ici, comme cela, si je dois partir en vitesse, il pourra me remplacer, enfin si Josette est d'accord ?

- Bien sûr que je suis d'accord, et moi, je fais quoi ?

- Toi ? Et bien tu te reposes, tu dois être fatiguée. S'il se passe quelque chose ou si on a besoin de la camionnette, on t'appellera à la rescousse. Bonne nuit !

A la pharmacie, tout resta noir jusqu'à minuit.

- Il a des heures de sommeil à récupérer, sûrement, dit Ferdinand qui baillait à s'en décrocher les mâchoires.

- Toi aussi, il me semble, répondit André, moqueur.

- Il suffisait de le dire, regarde : on dirait qu'il y a de la lumière à la cave. Il doit avoir soif. Paraît qu'il a un caveau rempli de bouteilles de vieux rouges millésimés. Il en a de la chance le salaud, dit Ferdinand, en avalant tristement une gorgée d'eau, tout en pointant du doigt le petit carreau mat obstruant le soupirail de la façade en face. Une heure plus tard, la lampe brûlait toujours.

- Il doit se saouler la gueule tout seul, l'égoïste ! Ou alors, il se donne du cœur à l'ouvrage avant de partir à une de ses saloperies de réunions. Et la Brigitte, elle fait des heures sup', ce soir. Sa nuit va encore être chaude si tu veux mon avis, dit le vieux râleur.

Pendant que Ferdinand monologuait, Dédé se demandait ce que le pharmacien pouvait bien faire enfermé dans sa cave

jusqu'à pareille heure. Mais peut-être qu'il a simplement oublié d'éteindre, pensa-t-il.

Le soleil pointait à l'horizon quand Ferdinand fit entendre un ronflement sonore qui fit sourire André. Rien ne bougea cette nuit-là. Brigitte n'était pas réapparue. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé, pensa le jeune homme, en se remémorant les bribes de la conversation entendue l'après-midi à travers la porte du cabinet médical. Son enquête piétinait. Où donc était Sandrine ? Pourtant, le billet de cinéma qu'il avait retrouvé dans la vieille maison signifiait qu'elle avait bien quitté la pharmacie. « Je n'y arriverai jamais. Si je veux que ça avance, il va falloir que j'informe Martin de mes découvertes », pensa-t-il, contrit. Puis il se mit à somnoler à son tour. Il fut bientôt réveillé par le claquement de deux portières d'une voiture de la gendarmerie qui venait de s'arrêter devant la maison des Lavendier. Les agents frappèrent vigoureusement au volet roulant de l'officine, jusqu'à ce que Georges, à moitié endormi, vienne leur ouvrir la porte du privé.

- Ferdinand, réveille-toi, il se passe quelque chose en face, dit Dédé, en le secouant énergiquement.

Mathieu et Arthur arrivèrent à leur tour. Le quatuor ne savait que penser. Il extrapolait mille suppositions plus folles les unes que les autres, sans se douter le moins du monde de ce qui s'était passé cette nuit-là à Marnier. Leur attente fut de courte durée. Ils entendirent bientôt le bruit caractéristique de la mobylette du facteur qui apportait le journal du matin. Arthur alla le récupérer dans la boîte à lettres et revint en le feuilletant. En troisième page, on pouvait lire : « Hier soir, une femme, victime de son désespoir, s'est suicidée en se tranchant les veines, sur la tombe de sa fille retrouvée

assassinée il y a trois ans d'une balle à bout portant dans la nuque, dans la sinistre Ruelle maudite à Marnier. Cette longue série de drames ne finira-t-elle donc jamais ? Nous présentons nos sincères condoléances à Monsieur Lavendier...

- Ben merde, alors ! La Brigitte s'est fait la malle : elle s'est coupé les veines, dit Arthur, ébahi, aux trois autres qui ne l'étaient pas moins.

Après avoir pris connaissance de l'article, Dédé était de plus en plus convaincu que le suicide de la doctoresse était la conséquence directe de ce qu'elle avait appris la veille de son mystérieux interlocuteur.

Au même moment, Georges raccompagna les policiers vers leur voiture sans faire montre de la moindre émotion. Une heure plus tard, vêtu d'un costume bleu marine, et cravaté, il partait pour la morgue de Marnier reconnaître le corps de celle qui avait été son épouse durant de longues années. Il revint quelques heures plus tard et s'enferma chez lui pour n'en plus bouger jusqu'au lendemain. Cette nuit-là fut semblable à la précédente. Les guetteurs restèrent à leur poste et la lampe derrière le soupirail brilla toute la nuit.

Le lendemain, jour de l'enterrement de Brigitte, la moitié du village se rendit à l'office pour lui rendre les derniers hommages. Quant à Georges Lavendier, il ne montrait toujours pas la moindre émotion. Ce n'est qu'au moment où on allait descendre le corps de sa femme dans le caveau de famille qu'il sortit de sa léthargie. Il se mit tout à coup à hurler comme un fou : « Vous n'êtes que deux salopes ! Vous avez péché toute votre vie. Voilà le résultat ! Vous n'avez eu que ce que vous méritiez ! » Puis sans se

préoccuper des gens qui essayaient de le calmer, il partit droit devant lui, monta dans sa voiture et reprit la route de Belvier.

- On dirait qu'il s'enfuit, entendit André.

- Oui, ou bien il va terminer son travail..., répondit-il.

Il partit à son tour, enfourcha Gertrude et fonça à toute vitesse vers le village, en prenant des raccourcis impraticables pour une voiture.

Il fallait qu'il soit là-bas avant le pharmacien. Il devait percer le secret de la cave devenue soudainement précieuse à Lavendier. Il gara Gertrude à cent mètres dans une rue perpendiculaire à celle de la pharmacie, fit le tour de bâtiment, cassa la vitre d'une fenêtre de la façade arrière et s'introduisit sans bruit dans l'habitation silencieuse. Le parfum de Brigitte flottait dans l'air ; il ressentit comme un pincement de cœur. Mais le temps pressait, Georges serait bientôt là. Il ne devait pas s'apercevoir de sa présence. Il descendit à tâtons les marches menant au sous sol, puis promena le faisceau de la petite lampe de poche qui ne le quittait plus sur les murs alentour. Trois portes s'offraient à son regard. Il ignora les deux qui étaient restées entrouvertes et se précipita vers la troisième. Elle était fermée à double tour. Il allait essayer de l'ouvrir quand un bruit sec le fit tressaillir. « On dirait une arme qu'on charge », pensa Dédé, en se cachant dans une des pièces attenantes. L'apothicaire descendait les escaliers d'un air décidé, un pistolet à la main. Il ouvrit la porte jusqu'alors condamnée et entra dans la pièce, sans la refermer. Le sang du jeune détective ne fit qu'un tour devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Dans la grande cave aux allures de mausolée, le corps nu de Sandrine était allongé sur une vieille table recouverte d'un tissu noir. La jeune fille dormait d'un sommeil lourd, comme

si on l'avait assommée de médicaments. Le pharmacien s'agenouilla à même le sol et commença à psalmodier une espèce de litanie connue de lui seul. Puis il éclata en sanglots :

- Tu vois, ma chérie, ton heure est venue. Ta mère a fait de toi une moins que rien. Ma pauvre Sandy, ma jolie Sandy, pourquoi as-tu succombé à tous ces vices ? Rappelle-toi, l'autre jour dans les mesures, quand je t'ai retrouvée après ta fuite. Tu m'avais promis de t'assagir, mais rien qu'à tes yeux, quand je te parlais de ce Dédé, cet idiot qui s'est laissé prendre au piège de Brigitte, j'ai bien vu que tu étais, toi aussi, une fille perdue. Tu es revenue me hanter, comme ma fille. Toutes les petites putes dans ton genre ont suivi le même chemin que toi. Il est temps pour toi d'aller expier tes fautes. Adieu, ma chère fille, tu étais toute ma vie...

Il n'eut même pas le temps de lever le bras tenant le pistolet destiné à tirer une balle dans la tête de Sandrine, que Dédé lui tombait sur le dos. Le pharmacien, pris de folie furieuse, se débattait avec une vigueur dont on ne l'aurait pas cru capable. Mais il ne faisait pas le poids face au jeune homme animé d'une rage vengeresse. André le ligota avec une corde qui traînait sur le sol, s'assura que Sandrine allait bien, lui recouvrit le corps de sa veste, puis appela l'inspecteur Martin.

Le lendemain, tous les grands quotidiens du pays faisaient l'éloge de ce jeune homme de vingt-trois ans qui, aidé seulement par trois vieux larrons de ses amis et la patronne du bar le Bistrot, de Belvier, avait réussi la prouesse de permettre l'arrestation du tueur en série de Marnier. Lavendier, le pharmacien local, car c'est bien de lui qu'il s'agit, a été immédiatement placé en institut psychiatrique

pour troubles graves du comportement. Faisant d'une pierre deux coups, Monsieur Gard a aussi révélé les agissements pour le moins malsains d'une secte implantée à Marnier sous le couvert de l'association Le Chemin des Epines. Cette association, dirigée par David, un politicien lui aussi arrêté, n'était rien d'autre qu'un groupe de gens dits bien-pensants, s'étant donné pour mission d'épurer la ville de tout ce qu'elle prenait pour vecteur de débauche et de péché. Les articles se terminaient tous par : Au grand dam de la police, grâce à sa grande perspicacité et à sa détermination, celui qu'on prenait pour l'idiot du village est devenu d'un coup une célébrité locale.

Épilogue

Quelques mois plus tard, Dédé contacta le notaire chargé de gérer son héritage. Il vendit la bergerie et demanda à l'homme de loi si les deux sommes cumulées étaient suffisantes pour lui permettre de racheter le bâtiment qui avait servi de pharmacie du temps des Lavendier. L'homme lui répondit par l'affirmative, en ajoutant que, vu les événements qui s'étaient passés à cet endroit, la commune laisserait partir l'immeuble pour un prix modique au premier acheteur qui se présenterait. Dédé n'hésita pas une seconde et répondit qu'il se portait acquéreur. Après les formalités d'usage, il pourrait investir son nouveau domicile.

Au Bistrot, assis à leur table habituelle, tout près du comptoir en formica rouge, les trois lascars de service, quelque peu éméchés, hochaient la tête avec fierté en regardant la façade de l'ex-maison des Lavendier quand la voix de Ferdinand fusa :

- Bordel ! Qu'est-ce qu'il fout le menuisier ? Il en met du temps pour accrocher une simple enseigne. Allez Josette, une rafale ! Et prends-toi un verre aussi : faut qu'on soit en forme pour aller pendre la crémaillère chez le gamin !

- Pffff ! C'est pas pour aujourd'hui. Il n'avance pas, le Firmin. Et Dédé qui va bientôt rentrer. Le bus arrive à seize heures. Si ce vieil alcolo n'a pas terminé son boulot à temps, adieu la surprise ! dit Mathieu, défaitiste.

-Alcolo ? Mon œil ! Il n'a jamais rien bu d'autre que le vin de messe du curé, quand il était enfant de chœur, le Firmin. Ça date ! répondit Ferdinand, en rigolant.

- Holà, pas sûr ! Paraît que, quand il est allé à l'hôpital l'année passée, il avait le foie bien entamé, une vraie éponge. Sa femme a rapporté une manne entière de cadavres à l'épicerie. Et monsieur ne se contentait pas de piquette, comme nous. Au tord-boyaux qu'il y allait, et pas n'importe lequel, du 45° qu'il avalait, Superman !

Heureusement pour la réputation du menuisier, la sonnerie stridente du téléphone coupa court aux affabulations des vieux délateurs.

- Encore un emmerdeur sûrement, dit Josette de mauvaise humeur, en se dirigeant vers l'arrière salle.

- Allo ! Allo ! C'est René ! T'es assise ?

- René, c'est bien toi ? Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda Josette, folle d'inquiétude.

- Rien de grave, rassure-toi, ma poule ! Mets le champagne au frais, la légitime défense vient d'être reconnue. Je ne passerai même pas au tribunal. Je suis libre, mon amour ! dit René, content de l'effet de surprise qu'il avait créé.

- Dieu soit loué ! dit Josette, tout à coup mystique.

- Dieu n'a rien à voir dans tout ça, c'est la loi ! Allez, champagne pour tout l'monde, j'arrive ! Je suis à l'arrêt de bus avec Dédé. Toujours là quand il ne faut pas celui-là, ajouta René, dans un grand éclat de rire.

Quand Josette annonça la chose aux pieds nickelés, la nouvelle fit l'effet d'un boulet de canon. Les vieux n'en revenaient pas. Quelle coïncidence ! Maintenant, ils étaient certains de faire la fête, quoi qu'il arrive.

Quand leurs regards joyeux se reportèrent vers la façade de la maison d'en face, où trônait enfin la grande pancarte qu'ils avaient commandée au menuisier du village, à l'insu d'André Gard, ils virent avec ravissement qu'on pouvait y lire en grandes lettres rouges :

Le Grand Dédé et Compagnie
Enquêtes et Filatures en tous Genres.
Ouvert tous les jours de ...

À suivre...